

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00487001 0







LA

FEMME DANS L'ANTIQUITÉ



LYON. — IMPRIMERIE LOUIS PERRIN



LA FEMME  
DANS L'ANTIQUITÉ

ET

D'APRÈS LA MORALE NATURELLE

PAR

JOSEPH DE RAINNEVILLE



PARIS

MICHEL LEVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue Vivienne 2 bis.

M D C C C L X V







« Je suis sérieux, tous les hommes le sont  
sur le papier ; & pourquoi ne pourrai-je pas  
aussi forger mon système, & présenter au soleil  
ma petite lanterne ? »

(BYRON, *Don Juan*, chant XII, strophe 21.)



HA  
11  
R-100  
100



## INTRODUCTION

**L**A femme, sans être encore arrivée dans l'état social au point le plus élevé que l'on doive souhaiter & qu'il lui soit donné de pouvoir atteindre dans l'humanité, a cependant conquis dans nos siècles modernes une importance, un rôle & une dignité qu'elle ne possédait point dans les premiers âges des sociétés. A quelle cause doit-elle cette supériorité & cette perfection relative ?

La plupart des écrivains & des philoso-

phes attribuent trop abfolument cette élévation de la perfonne féminine, foit à l'élément religieux qu'a apporté le chriftianifme, foit à la pureté de mœurs qu'on attribue aux Germains & qu'ils auraient pu introduire dans la fociété moderne. Il importe à la grandeur de la femme & de l'humanité entière de rechercher & de prouver que, par elle-même, par fa nature, par le feul développement de la civilifation, elle devait néceffairement atteindre à un degré fupérieur & à l'égalité vis-à-vis de l'homme.

La philofophie grecque a parfaitement conçu dans fon ensemble le développement véritable qu'il fallait donner à la nature humaine. Spécialement fur le fujet fi intéreffant qui doit faire l'objet de cette étude, fur la femme, fur fa dignité dans la famille, fur le véritable rôle qu'elle doit remplir dans la fociété, les fages de l'antiquité ont émis les plus beaux prin-

cipes, & les historiens présentent les plus admirables exemples

L'homme possède cette supériorité sur l'animal, qu'il use de jugement & que, voyant le mieux, il tend à le pratiquer. Pour admettre que les mœurs fussent restées stationnaires, il faudrait calomnier la nature humaine & prétendre qu'étant essentiellement mauvaise, elle ne tend pas au bien. Il y a des obstacles, il y a des faiblesses, des bouleversements qui troublent l'ordre régulier & normal ; & cependant de fait & historiquement, prenant l'ensemble du monde & des temps, on ne peut nier le progrès. La théorie contraire est démentie par l'expérience & les faits de chaque jour.

Le progrès naturel des mœurs est aussi évident que le progrès matériel des sciences, & ceux qui le nient sont des aveugles, s'ils sont sincères, des hommes de mauvaise foi, s'ils sont intelligents & sérieux

Les sages de la Grèce ont fondé un patrimoine sacré de vérités dont nous jouissons encore aujourd'hui. Fouillons dans le trésor pour reconnaître l'héritage dont nous sommes participants, recherchons ces vieux diamants qui, mis au jour depuis deux ou trois mille ans, brillent encore d'un magnifique éclat & parons-en la femme.



DE L'INFLUENCE

DE

*L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN*





I

*DE L'INFLUENCE*

DE

L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN

---

**L**ES théories payennes auraient-elles suffi pour assurer à l'épouse le même respect qu'on lui rend aujourd'hui & le même rang de compagne qu'elle occupe dans la société moderne? On peut en douter, tant les passions brutales de domination & de plaisir se montrent difficiles à dompter.

Comme ces beaux & rares épis qui, à

la surface d'un champ, surgissent au-dessus de tous les autres, ainsi apparurent, dépassant leur siècle & la société où ils vivaient, les grands génies tels que Socrate, Platon, Aristote, Xénophon & Plutarque.

Nous sommes fiers, pour la raison, qu'elle ait pu produire, au milieu des ténèbres du paganisme, de véritables illuminations de vérités, & nous portons notre reconnaissance, après Dieu, jusque sur la mémoire des grands hommes qui en furent les flambeaux.

Mais la semence de leurs enseignements n'avait pu produire des moissons d'intelligences qui approchassent de leur hauteur ; & il fallait, sans doute, que la rosée céleste de l'Évangile vint féconder la terre pour que s'élevât le niveau général de l'humanité.

Le frein qu'impose la religion chrétienne a été certainement du plus puissant effet sur les peuples ; car l'homme, malheureu-

sement, se montre bien plus affecté de la crainte des châtimens éternels dont on le menace, que de la vue pure & fereine de la vérité.

Le christianisme, d'ailleurs, possède deux caractères essentiellement propres à la propagation de sa doctrine & au développement de ses préceptes.

Le premier est l'ensemble parfait de tous ses enseignemens. C'est un soleil de vérité qui brille par tous ses points, & éclaire d'une lumière plus pure & plus vive qu'aucune autre. De toutes les religions de l'antiquité, de toutes celles qui sont maintenant en honneur, le christianisme est le culte qui offre les dogmes les plus sublimes & la morale la plus parfaite. Nulle religion étrangère, comme nulle école philosophique, soit ancienne, soit moderne, n'a jamais présenté un corps de doctrines & de préceptes aussi admirablement liés & enchainés.

Le second caractère remarquable à signaler est la *vulgarisation*. Dieu s'est incarné & a répandu son sang pour le salut de tous & de chacun en particulier; le prix de chacune de nos âmes, que ce soit celle de l'esclave ou du maître, de l'enfant ou de la femme, est le même à ses yeux. Telle est la foi. — Ainsi fut posé dans le monde le principe essentiellement populaire de l'égalité entre les hommes, principe qui devait attirer naturellement les masses; & ainsi fut fondée d'autre part l'excitation au profélytisme, tirée du mérite attaché à chaque conversion & indiquée par l'exemple du dévouement divin.

A ces deux grands points de vue, & en dehors même de l'assistance spéciale que la Divinité dut porter à son œuvre, on comprend combien se présenta facile autant qu'heureuse l'influence du christianisme au milieu des peuples.

Je rends à la doctrine chrétienne l'hon-

mage de ma plus humble admiration. La révélation & la loi évangélique me semblent choses si belles, si pures, que leur divinité se dévoile d'elle-même. — Je sens d'ailleurs la faiblesse de notre intelligence, l'infirmité de notre raison, la méchante inclination de notre volonté ; je reconnais combien les sens & la matière abaissent encore la meilleure part de l'être humain, notre âme. Et cependant, lorsque j'entends nier les bienfaits de la raison & le progrès naturel dans l'humanité, je me révolte, je m'indigne. Comme ces vieux Romains crucifiés injustement, qui s'écriaient en tournant les yeux vers l'Italie : *Civis romanus sum!*... je jette mon appel au Ciel & me réclame devant Dieu de ma qualité d'homme & de créature intelligente.

Il paraissait de bon goût, à certaine époque, de prétendre que les anciens n'avaient rien vu de beau, rien connu de vrai, rien pratiqué de bon. Il n'y a pas

trente ans, un auteur très-célèbre écrivait dans son ouvrage le plus vanté, que ce que nous appelons proprement amour parmi nous, est un sentiment dont l'antiquité a ignoré jusqu'au nom <sup>1</sup>.

Il a paru récemment un ouvrage sur la société civile dans l'antiquité, ouvrage couronné de succès, où se développe la même thèse: « Le mariage, dit M. Schmidt, « n'est plus une simple union civile con-  
« tractée dans un but politique ou terref-  
« tre, il est devenu une *union des âmes*. » Les anciens, selon cet écrivain, « n'avaient  
« pas même conçu le sentiment du véri-  
« table amour! S'il y avait passion, la  
« sensualité en était la seule cause; les  
« philosophes eux-mêmes ne connaissaient  
« point d'autre amour entre l'homme &  
« la femme que l'amour des sens... <sup>2</sup> »

<sup>1</sup> *Le Génie du Christianisme*, par Châteaubriand, liv. III, ch. 2.

<sup>2</sup> *Essai historique sur la Société civile dans le monde romain*, par Schmidt, profes-

Une école entière vit encore qui voudrait jeter au bûcher tous les auteurs de l'antiquité. Je pardonne aux musulmans fanatiques & ignorants d'avoir brûlé Alexandrie ; mais pour certains hommes qui, par leur intelligence, leur instruction & leur littérature, sont les fils incontestables de Juvénal, de Virgile ou de Cicéron, je dis que cette pensée & de tels vœux sont sacrilèges.

Animés d'un faux zèle religieux, ils s'attachent à nier l'œuvre de l'esprit humain, & se figurent exalter le Créateur en humiliant l'intelligence de la créature. Cette étroite façon de célébrer Dieu conviendrait peut-être à la louange d'un conquérant ou d'un empereur, — la terre se tut devant Alexandre, — mais le Seigneur n'est pas un despote qui s'honore par le silence & se grandit par l'abaisse-

leur à la Faculté de théologie & 176. — Lisez *Xénophon*, de Strasbourg, pp. 31, 40 professeur Schmidt !

ment de ses sujets : les Cieux eux-mêmes, selon l'Écriture, racontent la gloire divine ; &, plus la raison humaine parle haut & proclame de vérités, plus sa toute-puissance en tire d'hommage & de majesté.

Il est permis à l'homme d'avoir une haute estime de lui-même, de ses facultés, de ses destinées, de sa propre perfectibilité ; n'est-il pas le roi de la création, n'est-il pas fait à l'image de Dieu même, & le premier après lui dans l'échelle des êtres ?

Entre un orgueil absurde & une juste fierté, il y a toute la différence qui existe entre le faux & le vrai. Autant l'athéisme & l'impiété sont une abominable aberration du cœur & de l'esprit, autant, après blasphémer Dieu, je ne vois rien de plus insensé que de blasphémer la nature humaine.

Ce n'est point faire injure au Seigneur que d'exalter la raison & ses œuvres ; c'est le louer par l'ouvrage de ses mains. Qu'im-



porte pour l'honneur divin qu'une vérité morale soit due à la lumière naturelle ou à la loi évangélique?

Reconnaissons que la nature humaine est assez éclairée, assez droite, pour qu'il existe un élan propre & indépendant vers le bien. — Ce sentiment de chaque conscience, affirmant le vrai & tendant au bon, produit un mouvement général dans la société, qui la pousse en avant & la porte vers un degré de civilisation supérieure.

Voyez quelles étaient les exhortations que Périclès adressait aux fils des héros morts pour la patrie : « Mettez, s'écriait-il, « vos premiers & vos derniers soins à nous « surpasser, ainsi que nos aïeux, par l'éclat « de votre renommée, apprenez que si « nous vous passons en vertu, notre vic- « toire fera notre honte, quand notre « défaite eût fait notre gloire. » — Le progrès moral est un but auquel l'humanité a toujours tendu.

Si, à de malheureux moments, elle s'arrête dans le progrès, rétrograde parfois sur certains points; néanmoins, quelque longue, quelque pénible que soit la route, les idées vraies font toujours leur chemin.

L'influence de l'antiquité s'est étendue, sans nul doute, jusqu'à nous; elle y produit encore de beaux fruits. Il est utile, même après l'Évangile, d'aller à la recherche de ces grandes sources. Les plus illustres docteurs de l'Église, saint Thomas & saint Augustin, invoquaient à chaque pas l'autorité d'Aristote & de Platon; nous irons y puiser après eux & à leur exemple; & nous croirons avoir doublé la preuve & le respect de la vérité, excité encore plus à suivre les préceptes de la morale, quand nous aurons démontré l'admirable concordance des enseignements chrétiens avec les plus hautes leçons de la sagesse antique.



DE L'INFLUENCE

DE

*L'ÉLÉMENT GERMAIN*



*DE L'INFLUENCE*

DE

## L'ÉLÉMENT GERMAIN

---

**L**ES mœurs primitives des Germains ont été fort vantées par Tacite. Sur son autorité, on attribue à ces peuplades une élévation morale qu'il est bien difficile d'établir d'après les autres témoignages que l'on recueille dans l'histoire. C'est donc une question de savoir si le moraliste n'a pas pris dans ces récits la

place de l'historien, & si, décrivant les coutumes de ces nations, Tacite n'avait pas seulement pour but de donner une leçon à son siècle.

Ce qu'il a voulu faire, ce semble, était de censurer la corruption de ses contemporains, de les rappeler à la pureté des temps primitifs en leur faisant honte d'avoir à admirer des mœurs bien supérieures chez ceux qu'ils appelaient avec mépris des barbares. Ce qu'il a fait, c'est une magnifique satire du monde romain. — Si l'on doit donner toute son admiration à l'œuvre morale, on peut du moins ne pas considérer toutes les descriptions comme authentiques, tous les tableaux comme la peinture exacte de la réalité.

Tout au plus a-t-on pu constater chez un petit nombre de ces nations un certain sentiment de déférence accordé aux femmes. On les supposait inspirées en certaines circonstances, ce qui leur donnait

comme un reflet céleste : *Inesse quin etiam sanctum aliquid & providum putant* <sup>1</sup>. Velléda, qui exerça une autorité réelle en Germanie, était regardée comme une divinité : *Numinis loco habitam* <sup>2</sup>.

Les femmes germanes devaient donc leur influence, non point à la dignité de leur personne, mais à une cause exceptionnelle & étrangère à elles-mêmes.

D'après Tacite lui-même, la femme s'acquiert avec des présents. « Ce sont  
« des bœufs, dit-il, un cheval tout bridé,  
« un écu avec la framée & le glaive ;  
« c'est avec ces dons qu'on achète une  
« épouse <sup>3</sup>. »

De telles offrandes représentent le prix dû au père en échange de la fille qu'il livre. Le mariage est donc chez les Germains un marché d'homme à homme ; la

<sup>1</sup> Tacite. *De more Germanorum*, VIII.

<sup>3</sup> Tacite. *De more Germanorum*, XVIII.

<sup>2</sup> Id., VIII.

conséquence logique qu'on doit en tirer est que la femme, qui en est l'objet, était considérée par eux comme une *chose*.

A l'examen des traces & à l'étude des lois que nous connaissons, on doit juger que l'autorité du mari sur la femme devait être absolue chez les Germains de l'invasion <sup>1</sup>.

En effet, dans la dureté native des lois germanes, le mariage de la fille dépendait uniquement du père; & celui-ci n'était aucunement tenu de consulter son enfant sur le choix du mari; il pouvait imposer sa volonté, & la liait de droit.

L'esprit de la loi éclate clairement dans plusieurs autres dispositions. Quand un ravisseur enlève une fille sans le consentement de son père, ce dernier peut réclamer sa personne & des dommages &

<sup>1</sup> *Recherches sur la condition civile & politique des femmes depuis les Romains jusqu'à nos jours*, par Laboulaye, p. 137. Paris, 1843.



intérêts. L'enlèvement d'une fille est considéré comme un attentat à la propriété paternelle. Si elle meurt avant que le ravisseur ait acquis le *mundium*, celui-ci doit au père un *wergeld* de cccc solidi. Tel est le droit en vigueur chez les Alemans, les Wisigoths, les Lombards, les Saxons & les Bourguignons <sup>1</sup>.

Le *mundium*, dans les mains du père, constitue une véritable valeur. La loi des Saxons fixe le taux légal à trois cents solidi, celle des *Alemanni* à quarante <sup>2</sup>. Mais le plus souvent l'achat du *mundium*, c'est-à-dire le mariage, était l'objet d'une convention amiable qui se traitait de gré à gré.

Frédégaire rapporte que Clovis se fiança à Clotilde, fille du roi des Bourguignons, *per solidum & denarium*, forme

<sup>1</sup> Laboulaye, p. 83 & 115.

<sup>2</sup> Id., p. 113.

encore usitée suivant la coutume des Francs.

Le mari est tuteur & maître de la femme, dit brutalement le Miroir de Souabe, *der Frauen Vogt und Meister* <sup>1</sup>.

De tels documents donnent une idée suffisante des mœurs germanes, & ne permettent guère de ne pas révoquer en doute tous les récits de Tacite & les louanges qu'aurait mérité, suivant lui, cette législation primitive. Ils nous font juger que le monde moderne doit fort peu à l'élément germain, & confirment dans l'idée que la pureté des mœurs & l'élévation de la femme ne peuvent résulter de l'instinct humain, & font le fait & la preuve d'une civilisation éclairée, intelligente & déjà avancée <sup>2</sup>.

Les Germains, selon Tacite, ne favori-

<sup>1</sup> Laboulaye, p. 138. (l'Appendice, note A.)

<sup>2</sup> Kœnigswarter. (Voir à

faient pas les seconds mariages pour les femmes, & il les en loue dans un magnifique langage. « Elles n'ont qu'un mari  
 « comme on n'a qu'un corps & qu'une  
 « âme; ce mari borne toutes leurs pen-  
 « sées, borne tous leurs désirs; il n'est  
 « pas seulement un mari pour elles, il est  
 « le mariage tout entier <sup>1</sup>. »

Il est difficile d'admettre la vérité de cette assertion, car les dispositions des lois des Bavarois, des Alemans, des Wisigoths & des Bourguignons ne paraissent être qu'une copie du code théodosien, & l'on ne peut, par conséquent, en induire que le génie barbare proscrivit naturellement les secondes noces <sup>2</sup>.

De l'aveu même de Tacite, la polygamie régnait. Ne parle-t-il pas du cortège d'épouses dont s'entouraient les

<sup>1</sup> Tacite. *De more Germanorum*, XIX.

<sup>2</sup> Laboulaye, 159 & 160.

chefs <sup>1</sup> ? Il est vrai que c'était un privilège de leur rang. Mais cette distinction même accordée aux grands, loin de fauver le principe, ne devait-elle pas faire envier au peuple de généraliser l'exception & lui faire rêver une polygamie générale ?

Telles étaient les mœurs primitives des Germains. Le christianisme auquel ils se convertirent & leur fusion dans la société romaine fervirent grandement l'œuvre de leur civilisation. Et néanmoins la transformation se fit péniblement. Une loi de Canut défend encore de vendre la femme à l'époux <sup>2</sup>.

Peu à peu cependant les dons des fiançailles furent accordés à titre de douaire, & profitèrent non plus au père, mais à la femme elle-même.

Cet usage de doter la fille, qui affirme la personnalité de la femme, sa valeur

<sup>1</sup> Tacite. *De more Germanorum*, xviii.

<sup>2</sup> Laboulaye, p. 34

fociale, le respect de son fort & de son avenir, *est le contre-pied des idées germaniques* <sup>1</sup>. Il faut en rapporter l'introduction à la vieille civilisation des vaincus & à l'influence de la législation justinienne. Ce fut encore par l'autorité du testament romain que le père de famille trouva le moyen légal de faire entrer ses filles en partage de sa succession.

Dans un tel état des personnes, & dans une société primitive organisée tout militairement, selon le seul principe de la force brutale, chez des peuplades toutes guerrières, la femme, qui ne pouvait être soldat, devait être considérée comme fort peu de chose. On ne doit donc pas s'étonner de la trouver privée de toute espèce de capacité civique.

La femme ne pouvait attester en justice, & c'était logique : pour témoigner, il fallait

<sup>1</sup> Laboulaye, p. 84.

se présenter en armes & remettre la cause au fort d'un combat. Le duel juridique tenait lieu d'information, de droit & de justice. Il est vrai qu'elle pouvait avoir pour défenseur le père ou l'époux sous le *mundium* duquel elle se trouvait. A celui-là de se battre pour elle, de même que, suivant la loi moderne, le père & le maître sont appelés devant les tribunaux comme civilement responsables des dommages causés à autrui par leurs jeunes enfants, par leurs domestiques ou par les animaux qui leur appartiennent.

A une époque déjà plus avancée, en plein moyen-âge, que se passait-il encore? Charlemagne, dans l'acte de partage de son empire, après avoir séparé les royaumes entre les fils, décide que les filles resteront en tutelle, & ne leur laisse que le droit de choisir leur tuteur parmi leurs frères.

Nous avons les plaintes de Charles-le-

Chauve contre Baudouin, comte de Flandre. Il réclame au fujet de l'enlèvement de Judith, veuve du roi des Angles, au nom du *mundium* qu'il a fur elle, & qui lui a été ravi, dit-il, au mépris des lois divines & humaines.

Je n'ai point parlé de la loi falique, loi que l'on doit regarder comme fort respectable, car elle est d'une convenance marquée par la différence des sexes. Les femmes ne succédaient ni au trône, ni à l'alleu, — ainsi pense M. Gaupp, — & c'était tout simple, puisqu'il s'agissait de charges essentiellement militaires. La préférence des collatéraux mâles, en ce cas, était donc suffisamment justifiée, & l'on ne peut s'étonner de la voir pratiquer à l'égard de ces fortes de biens & d'héritages.

Mais quelle raison donnait-on de la loi falique? On ne la fonde pas fur la spécialité de la femme, mais on dit : *Que le royaume*

*de France est de si grande noblesse, qu'il ne doit mie par succession aller à femelle.* Voilà ce qui se pensait encore aux temps les plus catholiques, à l'époque des croisades, au temps des galants chevaliers & des troubadours flatteurs de dames. Voilà la raison qu'en rapporte le naïf Froissard. Il plaidait la cause d'indignité.

Il est donc bien constant que ce n'est qu'avec l'aide du progrès, le secours de la civilisation romaine & chrétienne, non de par eux-mêmes & leur législation primitive, que les Germains de l'invasion ont pu arriver aussi tôt à l'épureté de leurs mœurs, au triomphe & au respect de la femme.





*PREMIERS AGES*



## PREMIERS AGES

---

**D**EUX raisons principales établissent le rang & la dignité de la femme dans la société. D'abord, l'existence d'une âme chez elle comme chez l'homme, considération devant laquelle la distinction des corps se réduit à peu de chose; en second lieu, l'idée du droit égal de l'être faible, mais semblable.

Quoique fondé sur la loi naturelle, ce n'est point à l'origine des sociétés, dans le désordre d'un premier chaos, que l'on

peut espérer de rencontrer le respect des droits de la femme. Il existe une perfection relative à s'élever au-dessus des apparences matérielles & à les dédaigner pour s'attacher à la vue de l'âme. Une civilisation où l'homme arrive à concevoir l'infériorité de l'action purement physique sur la production effectuée avec l'aide de l'intelligence, & partant la supériorité de l'esprit sur la matière, est près de reconnaître & d'admettre, au moins en théorie, l'indépendance de tous les individus. Le sauvage, l'homme primitif, ne considèrent que la puissance brutale : celle-là frappe premièrement les sens ; c'est sur le seul degré de la force physique qu'ils établissent les distinctions sociales. On ne peut espérer trouver consacrée chez eux la dignité de la femme.

Il faudrait, pour l'admettre, qu'ils reconnussent qu'elle a une âme, & ils ne s'en doutent pas pour eux-mêmes ; il faudrait,

de plus, qu'ils réfléchissent que cet àme étant de nature intelligente & libre, l'être féminin se trouve par conséquent infiniment respectable & essentiellement indépendant, selon le vœu de la nature.

D'autre part, le sentiment d'équité ne règne guère dans l'enfance des sociétés. Il faut que l'homme ait souffert tous les chocs, subi toutes les meurtrissures de la vie sociale, pour qu'il vienne à songer qu'il doit exister un droit protecteur supérieur à celui de la force. Il s'impose alors le devoir de le respecter, voulant lui-même pouvoir invoquer la même garantie en face d'un plus puissant, & s'élève ainsi à l'idée de justice. L'homme n'arrive donc que par l'expérience, le retour intime sur lui-même & la réflexion, à reconnaître la vérité du *Ne alteri feceris quod tibi fieri non vis*; grand axiome, principe de tout ordre & de toute équité, sur lequel se fonde la conscience humaine.

La société grecque a eu ses commencements. Tant que l'éducation intellectuelle du peuple ne fut pas faite, tant que régna le droit du plus fort sans respect de celui de justice, la femme, évidemment moins douée sous le rapport de la force brutale, ne put être considérée que comme un être absolument inférieur. Objet précieux pour le plaisir, utile aux soins du ménage, on ne lui reconnaît point d'individualité propre. Elle est attachée à l'homme au même titre que l'esclave, pour le servir. Être secondaire & passif, elle semble n'avoir pas le droit de vivre pour elle-même.

Aussi vendait-on les femmes aux premiers temps de la société grecque : ainsi le rapportent Strabon, Héraclide & Aristote<sup>1</sup>. Nous le voyons pareillement dans l'*Illiade* : les héros achètent au père la fille dont ils veulent faire leur épouse.

<sup>1</sup> Aristote. *Polit.*, p. 90.

Sans vouloir rechercher toutes les conditions de cet état primitif, étude qui nous perdrait dans la fable, on doit cependant remarquer qu'à l'époque où parurent les grands philosophes, d'heureux changements se trouvaient obtenus sur les âges plus anciens.

Les Grecs du vieil Homère se vantaient déjà du progrès accompli de leur temps :

Ἥμισις τοι πατέρων μὲν ἀμείνονες εὐχόμεθ' εἶναι.

(*Iliade*, chant IV, V. 405.)

c'étaient les arrhes de l'avenir, la preuve d'une marche en avant, d'une élévation progressive vers une civilisation qui devait nécessairement devenir meilleure du moment qu'elle allait être plus intelligente & plus éclairée.

« Personne ne pourra avoir plus d'une femme. » Cette loi date de Cécrops<sup>1</sup>.

Du temps de Socrate, un décret parut

<sup>1</sup> *Athénée*, lib. xii, cap. 1, t. v, p. 3.

qui permettait encore d'avoir deux femmes, mais il se trouvait motivé, & indiquait très-expressément que cette tolérance était accordée : *Vu le petit nombre des hommes* <sup>1</sup>.

La dérogation constituait la reconnaissance du principe. Le progrès se fait ainsi pas à pas & commence par l'introduction théorique du bien qui peu à peu amène la pratique des meilleures mœurs.

La polygamie ne fut tolérée en Grèce que rarement & dans de certaines occasions. A la suite d'une guerre désastreuse, l'État accorda quelquefois aux citoyens le droit de se choisir plusieurs femmes <sup>2</sup>.

Il faut reconnaître que la raison d'intérêt général, — la propagation de l'espèce humaine, — n'était point un vain prétexte pour descendre aux passions. C'est, au

<sup>1</sup> *Athènes*, t. v, p. 4. cap. 20; Diog. Laert., II. 26;

<sup>2</sup> *Athén.*, XIII, 1; Aul. Suid., *in* *Λεπτοδραμῶν*, cité par Gell., *Noct. Attic.*, lib. xv, Robinson, t. II, p. 255.



contraire, une considération si respectable, qu'on la trouve consacrée maintes fois dans la Bible par la permission divine & l'exemple des plus saints patriarches <sup>1</sup>.

A Sparte, la monogamie fut établie de bonne heure, & Lycurgue la sauvegarda comme une institution précieuse. Des lois sévères étaient édictées contre l'adultère, & frappaient de la même peine l'homme & la femme qui s'en étaient rendus coupables. Elles subsistaient depuis Hyetus, citoyen d'Argos, qui, le premier, avait porté une loi contre ce crime <sup>2</sup>.

La concubine exista cependant à Lacédémone & à Athènes, mais l'usage en était regardé comme venant des barbares; & l'on voyait souvent l'épouse légitime, fière & forte de son droit, la repousser dédaigneusement de la maison.

Il y avait aussi des courtisanes. Solon,

<sup>1</sup> Voir Tertullien & saint Augustin, *Appendice*, note B.      <sup>2</sup> *Pausan. Bæot.*, cité par Robinson, t. II, p. 274.

devançant la prudence de nos administrateurs modernes, en avait fait une institution dans l'Etat, préférant avec raison circonfcrire le feu que de s'exposer à le voir pénétrer violemment dans l'intérieur de chaque maison. Il est bien permis de louer la sagesse de l'antique législateur <sup>1</sup>. C'était, si je puis m'exprimer ainsi, un exutoire aux passions vulgaires; il entendait en ceci créer une nouvelle sauvegarde contre l'adultère, préserver la paix des ménages & l'inviolabilité du foyer domestique.

Les prostituées devaient porter en signe de distinction des vêtements ornés de fleurs. Sans les mettre hors la loi, on les maintenait hors de la société <sup>1</sup>. Saint Louis ne fit pas autrement & renouvela les mêmes prescriptions.

Par un progrès réel sur les temps primi-

<sup>1</sup> Voir l'avis de saint Augustin sur le même sujet, à l'Appendice, notes D & E.

tifs, le mariage & la monogamie entrèrent donc dans la constitution civile.

La monogamie est une règle qui affirme pour ainsi dire l'égalité des époux. Déclarer que la fidélité d'une seule femme mérite la fidélité entière de l'homme, c'est poser & résoudre une équation de valeur. Si les bonnes mœurs n'étaient point encore régulièrement pratiquées, du moins les vrais principes semblaient déjà hors de cause, puisqu'ils se trouvaient reconnus par la législation & défendus par la pénalité.

Tel était l'état conjugal au moment où allait fleurir la société grecque.

Ne dites pas, avec Tertullien, que lorsque Satan imite ainsi les lois du Seigneur, c'est pour nous narguer ; & qu'après la luxure, le diable fait se faire même de la continence un instrument de perdition <sup>1</sup>. L'argumentation ne ferait pas fé-

<sup>1</sup> Suid., *Artemid.*, lib. 11, t. 1, p. 274. — Voir à l'*Apocap.* 13, cité par Robinson, *pendice*, note C.

rieuse, & d'aussi absurdes raisons seraient dignes du faux système que vous voulez prouver.

Dans la liste des philosophes & des poètes plus ou moins moralistes qui parurent alors, il y en eut certainement qui s'égarèrent dans des théories contraires. Mais ils sont peu nombreux ; & d'ailleurs l'esprit humain, soit erreur réelle, soit tendance excentrique chez les penseurs, n'a-t-il pas produit dans tous les temps des contradicteurs extravagants ? A toutes époques l'on a vu soutenir les propositions les plus absurdes, & la dispute s'élever à l'encontre des vérités les mieux démontrées, les plus acceptées & les plus incontestables.

Philon a osé prétendre que la femme n'est qu'un mâle incomplet ; mais n'est-ce point encore une thèse soutenue de nos jours <sup>1</sup> ?

<sup>1</sup> *Tertullien*, p. 255.

Champfort a dit sérieusement : « que  
 « l'amour, tel qu'il existe dans la société,  
 « n'est que l'échange de deux fantaisies,  
 « le contact de deux épidermes <sup>2</sup>. »  
 Napoléon, qui pourtant devait être un  
 penseur, était plus brutal encore, car il  
 disait : « La femme est notre propriété, &  
 « nous ne sommes pas la sienne ; car elle  
 « nous donne des enfants & l'homme ne  
 « lui en donne pas. Elle est donc sa pro-  
 « priété, comme l'arbre à fruit est celle  
 « du jardinier <sup>3</sup>. »

Pouvons-nous nous flatter de l'unani-  
 mité de nos auteurs, quand on voit avan-  
 cer, par un philosophe du XIX<sup>e</sup> siècle,  
 l'infériorité de la femme fondée en prin-

<sup>1</sup> *Philon.*, in-fol., t. II, t. IV, p. 227. Paris, Philippe,  
 p. 658. Voir à l'*Appendice*, 1836, t. II, p. 96. — Le  
 note F. grand empereur se rappro-

<sup>2</sup> *Oeuvres complètes de* che ici du démocrate Prou-  
*Champfort*. Paris, 1824, t. I, dhon. Voir à l'*Appendice*,  
 p. 413. note G.

<sup>3</sup> *Mémorial de Sainte-Hélène*.

cipe sur ce qu'elle n'est qu'un être passif?

« Sa raison est louche comme les yeux de

« Vénus, & sa conscience débile en fait

« un être immoral, a écrit Proudhon <sup>1</sup>. »

Jamais aucun sophiste de l'antiquité n'a su développer plus méchamment cette thèse.

Peu de philosophes, il est vrai, ont osé pousser aussi loin l'absurde de leur logique.

Mais il est bon nombre de moralistes qui

de la faiblesse de la constitution physique

de la femme concluent encore à son infé-

riorité, à son abaissement jusque dans l'or-

dre de la famille. Certains physiologistes

ont prétendu que le cerveau de l'homme

contient trois à quatre onces de cervelle

de plus que celui de la femme. Ai-je be-

soin de dire que la science moderne a

démonstré la fausseté matérielle de cette

assertion?

Sans vouloir rechercher dans les fastes

<sup>1</sup> *De la Justice dans la révolution*. t. III, p. 339, 357 H. & 364; voir l'*Appendice*, note

écrits par Grégoire de Tours, si la discussion du concile de Mâcon, où fut soulevée par un évêque la question de savoir si la femme était un homme, c'est-à-dire si elle avait une âme, fut soutenue bien sérieusement dans le sein de l'assemblée, on est obligé de reconnaître que certains Pères de l'Eglise ont tenté d'établir l'infériorité de la femme sur des raisons théologiques.

« *Adam per Evam deceptus est*, dit saint  
 « Ambroise, *non Eva per Adam. Quem*  
 « *vocavit ad culpam mulier, justum est ut*  
 « *eum gubernatorem assumat, ne iterum*  
 « *femineâ facilitate labatur* <sup>1</sup>. »

Quelques théologiens ont été chercher dans la Bible de misérables subtilités pour en faire de singuliers arguments à l'usage de leurs absurdes théories. Ils prétendent que l'homme a été fait le premier, de Dieu seul & immédiatement, par exprès,

<sup>1</sup> Voir à l'*Appendice*, note 1.

pour Dieu son chef & à son image, que la femme a été faite en second lieu, après l'homme, de la substance de l'homme, pour servir d'aide & de second à l'homme : *Mulier est vir occasionatus* <sup>1</sup>; &, par un vain sophisme, ils y cherchent une cause d'infériorité réelle.

Ceux-là se prétendraient théologiens chrétiens & ne se souviennent pas de cette parole claire & nette de saint Paul : « *En Jésus-Christ, il n'y a point de distinction entre l'homme & la femme* <sup>2</sup>. » S'il fallait tirer quelque déduction de l'origine de la femme, combien j'aimerais mieux penser, avec saint François de Sales, qu'elle fut tirée du côté plus proche du cœur de l'homme, afin qu'elle fût aimée de lui cordialement & tendrement <sup>3</sup>.

<sup>1</sup> CHARRON, t. II, p. 153. *Introduction à la vie dévote*,

<sup>2</sup> Saint Paul aux Galates, 111<sup>e</sup> partie, chap. XXXVIII, ép. III, 28. t. I, p. 167.

<sup>3</sup> Saint François de Sales,



« La femme est, selon Diderot, une  
« courtisane ; selon Montesquieu, un en-  
« fant agréable ; selon Rousseau, un objet  
« de plaisir pour l'homme ; selon Voltaire,  
« rien <sup>1</sup>. » Est-ce une raison de mécon-  
naître combien elle se trouve relevée dans  
notre société ? De tout temps, il y a eu  
des athées, comme dans toute civilisation  
il pourra se trouver des philosophes pour  
nier la dignité de la femme.

De pareilles théories, approuvées dans  
notre âge moderne par des écrivains qui  
passent pour sages, ne permettent guère  
de faire reproche à l'antiquité, s'il se trouve  
d'ailleurs, comme de fait, que la masse des  
philosophes anciens pensèrent tout autre-  
ment.

C'est à l'étude des plus grands maîtres  
de la sagesse grecque que nous allons nous  
attacher. Il faut croire que la reconnaîs-

<sup>1</sup> *Histoire morale de la femme*, par Legouvé, pp. 4 & 5.

fance des vérités qu'ils avaient fait luire nous eût assez éclairés pour nous faire faire un certain chemin.

Les enseignements que nous nous efforcerons de reproduire étaient ceux qui faisaient autorité, les seuls par conséquent dont l'influence dut se faire ressentir dans les résultats généraux, les seuls auxquels il put être donné de préparer l'avenir.

Ces grands guides ont éclairé la voie & feraient à eux seuls notre principale science, si n'était venu le Christ. Sur leurs traces a marché la société romaine, & la nôtre après elle, profitant du progrès acquis par ces deux civilisations qui l'avaient précédée.



*LES PHILOSOPHES*



## LES PHILOSOPHES

---

ARISTOTE. PLATON

**P**LATON établit en doctrine la parfaite égalité des deux sexes, à tel point qu'il ne les distingue même plus & réclame pour chacun d'eux des attributions parfaitement communes & identiques.

C'est dépasser le but que de méconnaître la constitution spéciale de la femme. La fonction sacrée de la génération, comprenant chez elle la gestation, l'allaitement

& les soins de la première éducation, la réserve presque forcément pour la vie d'intérieur. Sa faiblesse physique lui interdit d'ailleurs les exercices violents, comme ceux de la guerre, de la chasse, & même les agitations du forum. Son esprit, suivant la nature, n'a point de tendance aux affaires & aux soins de l'extérieur, & n'a de goût que pour les choses intimes. Platon, négligeant ces propriétés du sexe, non-seulement la relève de toute incapacité civile, mais lui donne l'égalité politique; il ne lui interdit même pas les fonctions publiques.

A peine quelques utopistes de nos dernières révolutions, Condorcet & Sieyès, osèrent-ils demander autant. Il va jusqu'à prescrire que les jeunes filles partagent toute l'instruction des jeunes gens : la gymnastique, la course à cheval; il veut qu'elles apprennent à tirer de l'arc, à manier le javalot; en certains cas, il les appelle

même au service militaire. Et Platon prend si sérieusement ce système d'éducation, qu'après avoir ordonné que les vierges s'exercent dans le cirque en luttes publiques, ainsi que faisaient les jeunes athlètes, il déclare que celui-là *cueille hors de saison les fruits de sa sagesse* qui chercherait occasion de rire & de plaisanter devant un tel spectacle <sup>1</sup>. Ce n'est point exalter la femme que de changer son rôle naturel pour lui faire partager les attributions de l'homme. Platon affirmait un principe juste, mais il exagérait les conséquences.

Le point essentiel à constater ici, c'est l'égalité des droits, & non la similitude des rôles; sa doctrine la proclame.

Platon, qui affirme ainsi la dignité de la femme, parle admirablement de l'amour.

Aristophane, dans le *Banquet*, l'expli-

<sup>1</sup> *La République*, p. 161.

que comme étant une tendance naturelle à reconstituer l'unité de l'être primitif, que le Maître du ciel avait trouvé trop puissant, & qu'il avait divisé en deux parties égales, *de la manière que l'on coupe avec un cheveu les œufs que l'on veut saler, ou que l'on sépare une sole* <sup>1</sup>.

Cette origine fantastique donnée au sentiment de l'amour convient au caractère du grand comique. Ce qui est au fond la vérité, c'est le désir, la poursuite instinctive de cette unité, & Aristophane ne plaîfante plus lorsqu'il dit que le bonheur c'est la rencontre & la possession d'un être selon son cœur <sup>2</sup>.

« Si c'est là ce que vous désirez, propose Vulcain à deux amants, je vais vous fondre & vous mêler de telle façon que vous ne ferez plus deux personnes, mais une seule, & que tant que

<sup>1</sup> *Le Banquet*, p. 274 & 276.

<sup>2</sup> *Le Banquet*, p. 280.



« vous vivrez, vous vivrez d'une vie uni-  
« que, & que, quand vous ferez morts,  
« là aussi, dans le séjour des ombres, vous  
« ne ferez pas deux, mais un seul <sup>1</sup>. »

Quelque originale que puisse paraître cette théorie de l'unité primitive, le sentiment naturel qu'Aristophane en fait découler le rapproche singulièrement du précepte chrétien. Ce n'est donc pas seulement l'Écriture qui a prescrit aux époux d'être deux dans une même chair, c'est encore la sagesse humaine qui a professé que, dans le mélange complet avec la personne aimée, est la perfection de l'être & le suprême bonheur.

S'élevant à la considération encore plus haute de l'ordre général dans le monde & l'humanité, Diotime conclut pour Socrate, & proclame, que « l'union de  
« l'homme & de la femme est production,

<sup>1</sup> *Le Banquet*, p. 278.

« & que cette production est œuvre divine<sup>1</sup>. » N'est-ce point rehausser cette alliance à la dignité véritable & comme à la hauteur du sacrement chrétien ?

Voilà ce qui se trouve dans Platon sur la femme, l'amour & le mariage.

Aristote se montre plus réservé, & tout en regardant l'homme & la femme comme équivalents, il se garde de les confondre & de les considérer comme absolument semblables. Selon lui, ils sont seulement complémentaires l'un de l'autre. A chaque sexe appartient un rôle spécial dans l'œuvre sociale ; il est indiqué par la nature, & marqué par les différences de constitution physique. Le caractère moral, selon lui, n'est pas davantage le même, il porte une empreinte particulière aux fonctions de l'individu. Ainsi, l'homme, qui a le premier rang dans les choses de l'intelligence, n'a que le second dans les choses du cœur.

<sup>1</sup> *Le Banquet*, p. 306.

Est-ce la raison d'une infériorité réelle dans la balance? S'il y a plus de pensée d'une part, de l'autre se trouve plus de sentiment. Or, lequel vaut le mieux du cœur ou de la tête? Les inspirations de l'un ne valent-elles pas les intuitions de l'autre? Il est difficile de le décider.

Platon, absorbé par l'idée de l'Etat, avait sacrifié la famille à l'amélioration physique de la race & à une rêverie d'éducation citoyenne & patriotique. Aristote comprend que l'union de l'homme & de la femme ne se borne pas à la procréation, mais que l'état de famille est de besoin naturel & fondé sur la nécessité d'entretenir les rapports d'une vie commune.

« Les fonctions se partagent ; celles de l'homme & de la femme sont très-différentes, mais les époux se complètent mutuellement en mettant en commun leurs qualités propres <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Morale*, t. II, p. 357.

Les enfants deviennent un nouveau gage d'union & le plus puissant lien qui puisse fauegarder la famille & retenir les deux parents ensemble par le partage & la solidarité des mêmes sentimens.

Comme plus âgé & plus accompli, l'homme est appelé généralement à diriger la femme. Mais Aristote ajoute que celle-ci doit conserver les attributions spéciales qui conuiennent à son sexe. Quand l'homme prétend décider souverainement de tout sans exception, *il agit alors contre le droit, il méconnaît son rôle, & ne commande plus au nom de sa supériorité naturelle*<sup>1</sup>. Les convenances physiques & morales font la ligne de démarcation qu'il faut respecter, & si l'homme, destiné à la vie extérieure, apparaît comme chef civil, l'épouse, faite pour la vie intérieure, reste tout naturellement reine de la maison.

<sup>1</sup> *Politique*, p. 42, & *Morale*, t. II, pp. 348 & 349.

Dans une pareille union, l'affection de l'homme & de la femme est tout à la fois *une utilité & une association*, déclare Aristote. Or, dans les théories du philosophe, la valeur expresse de ce dernier terme implique positivement l'idée de deux êtres égaux, si ce n'est en tout, du moins à plusieurs égards <sup>1</sup>.

Aussi l'adultère est-il un crime au même degré pour la femme & pour l'homme; Aristote le place au nombre des plus méchantes actions & des plus honteuses, au même rang que le vol & l'assassinat <sup>2</sup>. Platon lui-même, sorti sans doute de ses rêveries sur la communauté des femmes, voulait que l'homme adultère fût déclaré infâme, privé de toutes les distinctions & privilèges des citoyens, & réduit à la condition d'étranger <sup>3</sup>.

La femme, selon Aristote & Platon, est

<sup>1</sup> *Morale*, t. III, p. 415.

<sup>3</sup> *Les Lois*, p. 248.

<sup>2</sup> *Morale*, t. I, p. 89.

donc une véritable compagne, & sa dignité mérite tout le respect de l'homme.

Les moralistes nous feront entrer plus spécialement dans le domaine des préceptes & des enseignements pratiques. Dans son *Economique*, Xénophon distribue fort justement le rôle des époux, &, loin de sacrifier celui de la femme, nous verrons combien tous les préceptes sur l'union conjugale tendent à élever son âme, & à fonder son autorité dans l'ordre de la famille. Plutarque expose dans un traité spécial les plus précieuses instructions pour choisir la meilleure épouse, & explique les façons dont il faut en user avec elle jusque dans les détails de l'existence.

Ce ne fera pas la faute des anciens maîtres si nous ne présentons pas d'après eux les considérations les plus dignes, l'étude la plus complète de la femme & du mariage, considérée selon la sagesse humaine & la morale naturelle.

---

*LES MORALISTES*





## LES MORALISTES

---

*Principes & Préceptes*

---

## 1° LA FILLE

**P**LUTARQUE recommande d'abord qu'on choisisse sa femme d'un bon sang. Et par là il n'entend pas tant la noblesse de race, la race, selon Iphicrate, qui souvent commence à un nom obscur & se trouve éteinte dans l'héritier indigne d'un nom fameux, mais celle qu'on nomme « la vertu de famille <sup>1</sup>. » Le courage

<sup>1</sup> Plutarque, t. XXIII.

de son père a coulé dans ses veines, dit Homère de Télémaque <sup>1</sup>. Il nous fait entendre par là, remarque Plutarque, que les heureuses semences de la vertu avaient été comme distillées dans son âme avec les principes de la vie <sup>2</sup>.

Horace le dit :

*Fortes creantur fortibus & bonis.  
Est in juvenis & in equis patrum  
Virtus; nec imbellem feroces  
Progenerant aquilæ columbam* <sup>3</sup>.

Sous l'influence de la nourriture, du climat, des soins, & du choix des exercices durant plusieurs générations, les corps acquièrent une distinction, une délicatesse spéciale. L'esprit est, je l'estime, au-dessus de ces conditions animales.

Néanmoins on peut penser, qu'à la si-

<sup>1</sup> Odyssée, l. II, p. 191.

<sup>3</sup> Horace, liv IV, ode 4.

<sup>2</sup> *Plut.*, t. XXIII, p. 163.

militude du corps, l'âme humaine reçoit dans la famille, par l'éducation, des impressions qui lui donnent un caractère particulier de disposition au vice ou à la vertu, & que l'habitude de voir faire le bien ou le mal exerce une grande influence sur ses inclinations, & par suite sur ses propres actes. — Ainsi que, par un phénomène remarquable, le fœtus subit dans le sein maternel l'influence des objets extérieurs qui frappent l'imagination de la mère; ainsi, l'âme de l'enfant, avant même de raisonner, reçoit & garde très-ordinairement l'impression des actes bons ou mauvais qu'il a vu accomplir, de la morale plus ou moins saine qu'il a vu pratiquer dans la famille.

L'habitude forme cette seconde nature; aussi la distinction de la naissance serait peu sans la bonne éducation. — Elle est une des choses les plus à considérer.

Lycurgue, voulant proposer un apo-

logue qui frappât l'imagination du peuple de Sparte, afin de lui montrer le prix d'une bonne instruction & l'utilité de tous les exercices qu'il ordonnait, fit élever séparément deux chiens de même père & de même mère. L'un fut gardé au logis & nourri de bons morceaux; l'autre, instruit à manger peu, à courir dehors & à chasser. Les ayant ensuite amenés en pleine assemblée du peuple, il mit devant eux des friandises & fit en même temps lâcher un lièvre. « L'un & l'autre, traduit  
« Amyot, se rua incontinent sur ce à  
« quoy il avoit esté nourry : car l'un alla  
« à la souppe, & l'autre prit le lièvre <sup>1</sup>. »

Lycurgue, tirant la morale de cet exemple, s'adressa au peuple pour le faire juge :  
« Vous voyez, citoyens mes amis, comme  
« ces deux chiens estants nez de même  
« père & mère sont devenus fort diffé-

<sup>1</sup> Plutarque, t. XVI, p. 67.

« rens l'un de l'autre pour leur diverse  
« éducation : & combien peut plus, à ren-  
« dre les hommes vertueux, la nourriture  
« que non pas la nature <sup>1</sup>. »

Cette instruction est bonne pour tous les temps & pour toutes les sociétés. On doit se garder des jeunes filles élevées dans trop de luxe & de mollesse. Leur âme, adonnée au sommeil de l'intelligence & aux satisfactions matérielles, n'a pas l'habitude de l'activité de l'esprit, de la victoire du raisonnement sur les sensations, peines & combats qui forment le caractère & établissent la supériorité de l'âme sur la chair.

Il est de malheureuses filles élevées dans l'excès contraire, celui de la sévérité; celles-ci ne sont guère mieux préparées pour l'existence conjugale.

Chez la plupart des peuples de la

<sup>1</sup> *Plut.*, t. XVI, p. 67.

Grèce, remarque Xénophon, les filles destinées à être mères, même celles qu'on prétend le mieux élever, sont assujetties à un régime très-févere. Elles mangent du pain en petite quantité & fort peu de mets assaisonnés. Le vin leur est tout à fait interdit, ou, si on leur permet d'en user, ce n'est qu'en le mêlant avec beaucoup d'eau. De plus, ils veulent qu'à l'exemple des artisans, qui sont la plupart sédentaires, leurs filles vivent tranquilles, occupées à filer de la laine. Quels hommes, s'écrie-t-il, peut-on attendre de femmes ainsi élevées<sup>1</sup> ?

L'âme desséchée n'est susceptible d'aucune expansion de pensée ni de sentiment ; & ce n'est point dans une existence tellement austère & resserrée que les facultés peuvent prendre leur développement. — Ainsi de nos jours pourtant, trouve-t-on

<sup>1</sup> Xénophon, *Rép. de Sparte*, chap. 1.

encore de bon ton, dans certaines familles, d'élever les enfants. Pauvres êtres, dont la nature se vicie dans une atmosphère trop renfermée! — Qu'arrive-t-il? Sortis de cet intérieur obscur, le feu des plaisirs les éblouit, ils vont se brûler aux flammes du monde, ou, la vue atrophiée, ils roulent leur vie entière dans le cercle des occupations vulgaires, tels que ces malheureux animaux qu'on aveugle pour tourner la roue. La liberté régnant dans l'Etat forme seule les grands citoyens; admise dans la famille, elle prépare de dignes & courageux caractères.

Xénophon préférait avec grande raison les institutions établies par Lycurgue. Il existait en effet, à Sparte, des exercices publics, aussi bien pour les femmes que pour les hommes. Les filles, recevant ainsi leur développement naturel, s'élevaient à devenir de véritables compagnes.

Aujourd'hui encore, comme autrefois,

on va jusqu'à les tyranniser dans leur corps. Quelqu'une a-t-elle un peu d'embonpoint, la mère dit que c'est un athlète, lui retranche la nourriture <sup>1</sup>. Sotte & cruelle tendresse ! égarement de l'esprit & du cœur !

La naissance étant bonne & l'éducation vertueuse, quelles seront les qualités les plus désirables chez une femme ? — Il convient d'apprécier tout d'abord celle qui frappe les yeux, & de commencer par parler de la beauté physique.

La perfection de l'être humain, comme celle de la créature en général, consiste dans son accord avec sa fin. L'idée de la beauté humaine résulte donc de l'assemblage des connaissances particulières que nous possédons. « C'est, dit Winkelmann, « le produit de l'esprit qui cherche à se » créer un être à l'image de la première

<sup>1</sup> Térence, *l'Eunuque*, acte II, scène IV.



« créature raisonnable existante par la  
« volition de l'intelligence divine <sup>1</sup>. »  
L'idée de cette beauté relative, les Grecs  
la comprirent & la glorifièrent plus que  
tous les autres peuples.

Le type n'est pas cependant tellement  
absolu que tous acceptent unanimement le  
même. La vue de l'esprit comme du corps  
étant naturellement finie, l'homme ne re-  
garde que sous un aspect particulier, &  
s'attache à celui qui lui plaît davantage.  
Admirable combinaison qui crée les diffé-  
rents goûts en face de la diversité indéfi-  
nie des personnes ! Mais le consentement  
commun, qui constitue une autorité d'au-  
tant plus respectable qu'il existe chez des  
nations plus civilisées, détermine des prin-  
cipes généraux appuyés sur l'analyse, &  
confirmés par les traditions de l'art, que

<sup>1</sup> Winkelman, *Histoire de Janfen*, an 11, t. 1, p. 356.  
*l'Art chez les anciens*, Paris, (Voir à l'Appendice, note J.)

nous admettons comme vérité & comme règle.

Deux fortes principales de beauté font à distinguer : la beauté plastique & la beauté d'expression.

La beauté plastique est celle qui naît de la convenance des parties entre elles. L'idée qu'on s'est formée de l'unité de l'être, détermine la ligne & la pureté de la forme.

La vue & la possession de la beauté humaine élèvent l'âme vers la beauté céleste, comme le plus grand & le plus magnifique spectacle que l'on puisse rapporter vers l'Auteur divin, lui-même la beauté suprême.

Si elle est vraie, la beauté physique doit refléter la beauté morale. « Lors donc que  
« vous calomniez la beauté, vous outragez, sans y penser, l'âme elle-même, de  
« qui découle la beauté du corps <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Plutarque*. t. XXIII, p. 244.

Je l'aime cette femme aux traits droits & purs, à la taille noble & délicate, qui était l'objet de l'admiration enthousiaste des Grecs. Je l'aime cette femme aux robustes épaules, aux larges flancs capables de porter des hommes, qui est restée le type consacré de la beauté romaine. Certes, de l'un à l'autre il y la différence de l'idéalisme des Athéniens au positivisme des maîtres du monde. Ce sont, dans l'unité humaine, deux genres de forme qui caractérisent d'une empreinte spéciale la différence d'esprit chez les deux peuples.

Les méchantes inclinations, peintes sur la figure, la rendent plus ou moins hideuse. « La malignité de la femme, dit « l'Écriture, lui change tout le visage ; elle « prend un regard sombre & farouche « comme un vieil ours, & son teint de- « vient noirâtre comme un vieux sac <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Écclésiastique*, ch. xxv, v. 23.

La marque du vice est peut-être plus caractérisée encore chez la femme que chez l'homme; sa nature corporelle est plus sensible & son expression plus grande.

Juste retour de l'heureux contraste que peut lui imprimer la vertu!

Dans la nature humaine cependant, qui se compose d'esprit comme de corps, il faut considérer la généralité de l'être; & autant l'âme l'emporte sur la matière, autant doit-on fixer l'attention sur le caractère que l'intelligence imprime au visage. Quand l'idée & la passion l'emportent, les traits se brisent sous le choc des pensées & des sentimens, la pureté des lignes se perd; mais la figure plus animée gagne une puissance enchanteuse. Tel est, l'effet naturel de la beauté d'expression.

Sans s'en rendre compte, personne n'aime guère le corps pour le corps. La beauté qui captive est celle qui reproduit

par un trait particulier le caractère spécial de l'âme & nos attachements personnels. — Ainsi ceux qui estiment davantage la bonté, la douceur & la tendresse dans une femme, préfèrent-ils les yeux bleus, les cheveux blonds, qui en font généralement la marque & l'insigne. La couleur brune indique plus d'énergie & plus de force, plus de feu & plus d'ardeur. — Parmi nous, Français, qui prifons surtout la sincérité, la grâce & l'esprit, c'est l'ouverture du visage, le charme, la mobilité des traits qui enlèvent le plus d'hommages.

L'œil de l'homme, il est vrai, faible pour percer jusqu'à l'âme, se trompe souvent; nous mettons d'ailleurs tant de légèreté, tant de promptitude dans nos jugements! Il se rencontre, d'autre part, des exceptions malheureuses, suite des nombreux accidents imposés à l'enveloppe humaine. C'est cependant, par l'observation attentive

de l'expression, qu'on pourra s'éprendre d'un vilain visage; & on aura raison de l'apprécier, car la beauté intérieure, rare d'elle-même, est bien préférable à la beauté corporelle sans accompagnement des qualités qu'elle indique.

On amène un jour devant Socrate un pauvre garçon qui s'appelait Théétète. Son corps & son visage étaient si grotesques, qu'on riait partout de sa laideur. Le maître, loin de se moquer sur ces vilaines apparences, l'interroge complaisamment, reconnaît en lui une intelligence supérieure, s'attaque à son esprit & se plaît à le faire briller par d'heureuses reparties. Se tournant alors vers la foule étonnée & devenue sérieuse à ce spectacle: Va, dit-il, tu es beau, Théétète, car tu possèdes la beauté de l'âme, mille fois plus précieuse que celle du corps.

Ainsi, pour celui qui cherche le feu & fait frapper le caillou, une humble pierre

donnera souvent plus d'étincelles que le marbre le plus pur & le plus transparent. Dans la recherche d'une femme, les natures intelligentes, celles qui vivent surtout de pensée & de sentiment, — & ce sont les bonnes, — doivent toujours viser à la beauté de l'âme; partie, certes, principale & supérieure dans l'être qu'on veut s'attacher. Les charmes extérieurs exercent souvent une trompeuse fascination & sont parfois de tristes dupes.

A Babylone, les belles filles fournissaient la dot des laides. L'argent que les riches Assyriens donnaient pour obtenir les unes, servait à doter les autres, que l'on mariait aux pauvres gens.

Hélas! le culte de la beauté extérieure qui trompe souvent, mais qui encore est l'apparence du bien, attire aujourd'hui moins d'hommages, & c'est le poids des richesses qui l'emporte dans la balance.

« Nous recherchons, dit Théognis,

« des béliers, des ânes, des chevaux de  
« bonne race; nous voulons qu'ils soient  
« issus de parents généreux; &, néan-  
« moins, un homme de bien s'inquiète  
« fort peu d'épouser une femme vicieuse,  
« & issue de parents vicieux, pourvu  
« qu'elle lui apporte beaucoup de bien <sup>1</sup>.»

Certains osent afficher impudemment de telles prétentions. Comme ces citoyens qui, ayant mangé tout leur patrimoine, se mettaient eux-mêmes en marché, on se vend pour de l'argent à une héritière laide ou bête; prostitution de l'âme libre aux jouissances de l'or!

O temps de fer! l'argent aujourd'hui s'appelle fortune! Une union de ce genre s'appelle un mariage de fortune. — Croyons que la Déesse antique n'aurait jamais mérité tant d'autels, si elle n'avait été que la sœur de Plutus!

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XXIII, p. 195.



Lycurgue, pour encourager les hommes à un choix vertueux fondé sur les qualités morales, institua que toutes les filles se marieraient sans dot. Combien de jeunes personnes riches & hautaines, gagneraient, à un tel système! Moins confiantes en leur succès, elles apprendraient à être meilleures, à valoir par l'instruction, le caractère & le sentiment. De cette sorte, nulle ne devait rester à marier faute d'argent; aucune n'était prise pour ses richesses. On ne regardait qu'aux mœurs & conditions de la fille, & chacun ainsi faisait élection de la vertu en celle qu'il voulait épouser. « Or, ne se faut-il marier, dit naïvement Plutarque, au « gré de ses yeux seulement, ny au « rapport de ses doigts non plus, comme « font aucuns qui comptent sur leurs « doigts, combien leur femme leur apporte en mariage, & ne considèrent « pas premièrement, si elle est condition-

« née de forte qu'ils puissent vivre avec elle <sup>1</sup>. »

Les richesses font un bien non-seulement extérieur, mais même indépendant de la personne; elles ont donc une valeur tout à fait étrangère & précaire.

Agéfilas avait lui-même excité sa sœur Cynisque à prendre le goût des chevaux & des beaux équipages; mais quand ses coursiers eurent remporté le prix dans les grands jeux de la Grèce, son frère fut lui rappeler, de crainte qu'elle ne se livrât aux sentimens d'une sotte vanité, « que le soin de les nourrir annonçait l'opulence, & non le courage <sup>2</sup>. »

Les femmes vaniteuses & mondaines s'adonnent souvent au luxe défordonné des bijoux & des vêtements. C'est un faux lustre que celui qu'elles prétendent se

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 15. — las, ch. IX.

<sup>2</sup> *Xénophon*, Vie d'Agéfi-

donner ainsi; au point de vue même de cette beauté physique qu'elles veulent faire briller, le jugement est mauvais. Trop de parure, loin de relever la figure, écrase souvent par son éclat. — Lyfandre répondait à Denis le Tyran, en refusant des habillements somptueux qu'il lui envoyait pour ses filles : « Je craindrois que ces  
« robes ne les fissent trouver plus lai-  
« des <sup>1</sup>. »

Du temps de Juvénal, le besoin d'excentricité poussait déjà les femmes à affecter quelques formes du vêtement des hommes. Les poètes satiriques y trouvaient l'objet de leurs leçons : Quelle  
« peut être sous un casque la pudeur  
« d'une femme qui déroge à son sexe  
« pour usurper le nôtre <sup>2</sup> ? »

La prétention dans la mise & dans la toilette nuit autant à la véritable beauté

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 335.

<sup>2</sup> Juvénal, satire VI.

physique que la prétention d'esprit & l'afféterie à ce qu'on peut avoir d'intelligence. Les objets extraordinaires divertissent l'attention, la portent souvent tout entière sur les ornements indépendants de la personne, & font oublier le sujet principal.

Voyez, dans les mémoires sur Socrate, une allégorie d'Hercule placé entre la Volupté & la Gloire.

« L'une avait un air décent & noble,  
« une grande propreté, de la pudeur  
« dans le regard, la tête modestement  
« inclinée; c'était là sa parure : elle portait  
« une robe blanche. L'autre, délicate  
« & brillante d'embonpoint, avait pris soin  
« de se farder, pour paraître & plus  
« blanche & plus vermeille. Elle tâchait  
« d'ajouter à la hauteur de sa taille par un  
« maintien affecté; ses yeux s'ouvraient  
« avec effronterie; sa robe laissait entre-  
« voir de belles formes. Elle se confidé-

« rait, & elle obfervait en même temps fi  
« on la regardait : fouvent même elle fe  
« mirait dans fon ombre <sup>1</sup>. »

La Bruyère, je crois, n'eût pas mieux peint. Aux manières réfervées, aux façons fimples, comme aux allures éblouiffantes & effrontées, dans la rue, dans un falon, on diftingue la femme vertueufe, qui fait le bonheur, de la femme légère & coquette, qui morfond, navre le cœur, & brife l'existence.

Nous avons pu eftimer combien étaient juftes les idées que prônaient les grands philofophes de l'antiquité. — Reconnaiſſons que rien n'a changé dans le jugement que portent maintenant les ſages. Les mêmes principes, les mêmes préceptes font encore aujourd'hui très - précieux pour éclairer & diriger; ils reſtent toujours auffi utiles à recevoir & à pratiquer.

<sup>1</sup> *Xénophon*, Mémoires fur Socrate, liv. II, ch. I.

Trois mille ans se font écoulés, les mœurs, les usages des anciennes sociétés ont été bouleversés de fond en comble, & cependant ces observations ont conservé tout le mérite de l'actualité, tant leur étude sur la nature & sur les habitudes humaines était vraie & perspicace.

Aidés de ces enseignements, précieuses leçons de la morale antique, nous avons pu déterminer les vices qui, pour la femme, sont le plus à éviter, comme les qualités qui se doivent davantage rechercher chez elle.

Il nous reste à examiner quelles étaient les instructions propres au choix d'une épouse. Nous exposerons ensuite, le mariage fait, les moyens d'arriver par une sage direction à l'union intime des âmes, sur laquelle se fonde le véritable amour, à la droiture de conduite qui fait la prospérité de la maison & le bonheur de la famille.

*LES MORALISTES*





## LES MORALISTES

---

*Principes & Préceptes*

---

## 2° LA FEMME ET LE MARIAGE

**L**A nature, désireuse de pouffer à la propagation de l'espèce, a mis l'attrait du plus vif plaisir à l'union nécessaire de l'homme & de la femme. Mais la volupté est chose passagère, sujette à fatiété, & d'ailleurs variable d'objet; cependant, l'enfant une fois né, il faudra le nourrir, l'élever; l'affociation prendra ses charges. Un lien est nécessaire qui re-

tienne l'homme à la femme, & oblige les deux parents ensemble à rester les protecteurs du jeune être qu'ils viennent de mettre au monde.

Certainement il y a un charme continu attaché à l'état de famille ; mais il ne suffirait guère, surtout chez l'homme, à prévenir le désordre des passions. Il faut donc, dans une société bien réglée, qu'il existe une obligation légale de rester l'un à l'autre. La consécration de l'union conjugale assure l'accomplissement des nombreux devoirs qui découlent de la paternité. Elle est la sauvegarde de l'enfant & le gage de l'œuvre. Voilà pour l'intérêt social. — Aucune organisation de société ne peut suppléer à la constitution de la famille. Elle est la base primordiale de toute civilisation. Sans elle l'humanité est à l'état de troupeau.

D'autre part, il y a une convenance intime & immatérielle, qui fait que

l'homme, pour être heureux, tend à se donner une compagne dans la vie, & que la femme, de son côté, cherche un soutien dans l'existence. Ce besoin instinctif de se compléter l'un par l'autre est tellement caractérisé, que l'on a toujours vu l'homme rechercher la beauté, la douceur & la grâce chez la femme, tandis que celle-ci a toujours estimé spécialement la puissance, le courage, l'audace & la rudesse même chez l'homme.

Ermippe rapporte qu'il fut un temps à Lacédémone, où les mariages se faisaient ainsi : on introduisait les filles à marier dans une chambre noire, entraient ensuite les jeunes gens qui n'avaient point encore de femmes. Quand ils se retrouvaient à la lumière, chacun était déclaré l'époux irrévocable de celle qui s'était jetée dans ses bras <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Athénée*, t. V, pp. 2 & 3.

Notre destin n'est point aussi aveugle que celui qui présidait au mariage des anciens Spartiates ; il nous est libre de choisir au soleil, selon le jugement de nos yeux & de notre raison.

Le mariage est l'acte le plus considérable de la vie ; il s'agit de s'attacher une compagne avec laquelle on devra communiquer de cœur & d'esprit, avec laquelle il faudra vivre en union intime pendant l'existence entière. C'est là du moins l'engagement que vous consacrez.

Tel qui n'achèterait pas un cheval sans le voir, acceptera facilement une épouse qu'il ne connaîtra que sur les rapports du monde, ou dont il se fera épris sur la première apparence. Une sage & prudente élection comporte des chances de bonheur que refuse souvent le hasard.

Il existe entre les êtres humains des différences évidentes d'esprit, de goût & de caractère, qui établissent nécessairement

des convenances spéciales. Ces sympathies & ces antipathies naturelles, il faut les respecter avec scrupule. Telles natures, bonnes néanmoins, sont essentiellement incompatibles, & faites de telle sorte que, chez elles, le mariage ne fera jamais plus que l'union extérieure.

Ce n'est point impunément que, dédaignant l'expérience & les moyens en son pouvoir, l'homme se livre à l'aventure; autant vaudrait dire que les vents inconstants poufferont sûrement la barque. L'intelligence est une bouffole, la prudence un gouvernail.

Les anciens ont dressé une carte marine; elle indique les brisants cachés sous les flots. Toujours sûre, toujours précieuse à consulter, elle peut puissamment servir à la bonne conduite. Après cela, si l'on trouve l'écueil, ce sera du moins un malheur sans reproche dont on se console avec une résignation sans remords.

Il y a, dans la jeunesse, une première effervescence qu'il faut laisser passer avant d'être en état de songer sagement au mariage. Le fer ardent doit être plongé dans l'eau avant de devenir acier; ainsi faut-il attendre que l'âme, pour acquérir toute sa vigueur, se soit trempée au froid de l'expérience & de la raison. Alors seulement, l'homme, dans la plénitude de son intelligence & de sa volonté, fera bien de chercher & sera propre à choisir la femme à laquelle il devra lier son existence.

Les unions prématurées sont peu favorables aux enfants qui en naissent, dit Aristote<sup>1</sup>; & c'est une remarque appuyée sur toutes les observations de la science que l'union de sujets trop jeunes nuit au propre développement des époux & produit de faibles rejetons<sup>2</sup>.

Platon a indiqué l'âge de trente à trente-

<sup>1</sup> *Aristote, Politique*, p. 272.      <sup>2</sup> Voir à l'*Appendice*, note K.

cinq ans pour les hommes; Aristote détermine trente-sept ans ou un peu moins. Pour la femme, dont la nature se montre plus précoce, & à laquelle d'ailleurs il est plutôt donné de dresser son caractère sur celui de l'homme que de lui imposer sa propre personnalité, ce sera de seize à vingt, selon le premier, & dix-huit ans environ, d'après le second.

En Chine, il existe une loi qui oblige les parents à déclarer, préalablement à toutes fiançailles, les infirmités physiques de la jeune fille qu'on demande en mariage. — Une telle coutume devrait se trouver inscrite dans nos codes, car le mariage est une convention loyale; les marchés de dupes font des mécontents & des malheureux pour la vie.

Si, de plus, une pareille disposition pouvait être appliquée à la déclaration des défauts de l'esprit & du caractère, elle épargnerait les délicates recherches que

nous allons signaler comme garanties. — On se marie trop souvent dans la chambre noire des Lacédémoniens, sans moyen de voir, sans pouvoir de juger les qualités intellectuelles & morales.

C'est un peu la faute de nos mœurs, qui, par fausse prudence, & fâcheuse pruderie, éloignent plus que de raison les jeunes gens du commerce des jeunes filles.

A la femme, reine de la maison, il appartient de régler l'intérieur du ménage, d'y maintenir la bonne gouverne des choses & des personnes. L'esprit d'ordre qu'apporte une sage épouse est souvent plus précieux que la fortune même.

Le manque de biens matériels produit une gêne pénible dans le ménage; mais cette souffrance n'est respectable qu'autant qu'elle s'applique à la satisfaction des besoins nécessaires. Or, combien le plus



souvent est au-deffus d'elle celui qui fait marcher à pied & vivre simplement!

La fatisfaction de l'esprit & le contentement du cœur, voilà les éléments principaux pour le bonheur, & non pas une bonne table, ni la fotte jouissance d'un luxe éblouissant.

Pour être riche & aisé, fût-on dans une grande opulence, il faut favoir ordonner & restreindre ses dépenses. Ainsi éloigne-t-on la gêne & garde-t-on le moyen de se montrer toujours honorable. Les filles opulentes apportent souvent le désordre & la ruine dans les familles, tandis que d'autres, au contraire, sans grande dot, mais sages, économes, apportent la prospérité.

Lycurgue difait à quelqu'un qui s'émerveillait de la grande simplicité de nourriture & de vêtement chez les Lacédémoniens: « Le fruit que nous recueillons de « cette si étroite manière de vivre, est la

« liberté <sup>1</sup>. » On peut dire qu'elle apporte aussi dans la famille la bonne humeur & la joie, si souvent détruites par les seules mauvaises affaires.

Les richesses bien ordonnées donnent, il est vrai, une certaine satisfaction au désir de pouvoir, si naturel à l'homme ; mais cette puissance matérielle est assurément une jouissance moins pure que celle qui résulte de la grandeur intellectuelle. Cette ambition n'est encore ni la plus noble ni la mieux assise. Vaut-elle qu'on lui sacrifie l'accord intime du moral ? N'est-ce point profaner l'union sacrée de deux êtres intelligents que de la subordonner à la fortune, & de la résoudre en question d'argent ? C'est abaisser son amour, de la femme, âme intelligente & sensible, à l'or matière. Belle intelligence, bon cœur & noble caractère, voilà les qualités princi-

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XVI, p. 10.

pales pour le bonheur. Trop heureux si s'y trouve jointe la beauté physique qui en est la charmante expression! — Les richesses ne sont que bien peu en considération de tels biens.

Les noms se valent, les positions s'équilibrent, les terres sont rapprochées, les fortunes s'égalent, voilà ce qu'on appelle un mariage de *convenance*, & le monde applaudit. Supposez encore un plus précieux assemblage : que chacun ait sa valeur morale, & que toutes les hautes qualités se trouvent réunies sur deux têtes, ce n'est point encore assez, il faut de plus l'amour. L'Amour, ce dieu capricieux & volontaire, que l'ancienne fable représentait avec un bandeau sur les yeux, pour marquer sans doute qu'il n'est pas toujours clairvoyant. C'est un enfant-dieu qu'on appellerait en vain. Il vient de lui-même ou ne vient pas. Sa règle n'est guère que le caprice. Lui seul cependant peut cou-

ronner le reste & donner à deux époux la dot du bonheur.

Deux êtres libres, unis sans amour, liés pour la vie, c'est pire que l'esclavage du corps, c'est la servitude morale. Le devoir conjugal lui-même devient un acte de froide obligation, & l'on tombe dans l'abâtardissement des races. Il est des métaux excellents qui ne fondent pas toujours au feu, il leur faut le contact de quelque agent puissant pour les dissoudre; ainsi est-il nécessaire qu'il se rencontre entre deux natures cet indicible je ne fais quoi qui fait fondre le cœur. Tel ce bronze corinthien, produit de l'on ne fait quelle heureuse combinaison que personne n'a pu connaître ni deviner.

La femme, lorsqu'elle se marie, se trouvant ordinairement plus jeune que son époux, selon le vœu de la nature, qui la rend plus tôt propre au mariage, la tutelle de l'homme est donc toute naturelle, &

c'est son œuvre de parfaire l'éducation maternelle.

La femme prend facilement l'*aimantation* de celui qu'elle aime; mais celui-ci doit se garder d'abuser de cette docilité naturelle qu'elle présente. « Un mary, « dit Plutarque, qui n'aime que le corps, « fait que sa femme n'a autre soing que « de se farder; qui aime la volupté, « fait qu'elle tient de la courtisane & de- « vient lubrique & lascive; & quand il « aime l'honneur & la vertu, il la rend « sage, vertueuse & honeste <sup>1</sup>. »

L'homme doit butiner pour sa femme; & de même que retombe sur lui le soin de gérer les affaires & de pourvoir aux besoins de la maison, il doit nourrir sa femme du suc de ses connaissances; pour cela d'abord en prendre, en chercher, & lui faire partager le fruit de tous ses tra-

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 11.

vaux. « Amasse-luy de tous costez, comme  
 « font les abeilles, tout ce que tu pense-  
 « ras luy pouvoir profiter, le luy appor-  
 « tant toy-mesme & en toy-mesme, fais-  
 « luy-en part, & en devise avec elle en luy  
 « rendant amis & familiers les meilleurs  
 « livres & les meilleurs propos que tu  
 « pourras trouver <sup>1</sup>. »

Il se rencontre quelques femmes qui s'insurgent contre la juste influence & la direction de leur mari.

Elles ont tort, car l'homme qui les aime, ne leur fût-il pas supérieur d'intelligence. possède généralement plus d'expérience des choses de la vie, & y ajoute d'ailleurs les illuminations du cœur, quand il ressent pour elles la vraie tendresse qu'il doit avoir.

Il ne faut, d'ailleurs, aucune sévérité dans l'exercice de cette magistrature de

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, pp. 28 & 29

famille. — Si l'on blâme la femme, il faut que ce soit en son privé & en toute douceur. « Se jouer à part en secret avec la femme, & la caresser, & puis en public la taquer, la blâmer & picquer de rudes & aigres paroles devant le monde, » c'est laid & deshoneste, dit Plutarque, & il a grande raison <sup>1</sup>.

Certains hommes exagèrent méchamment leurs droits; ce sont ceux qui s'étudient malheureusement à rabaisser leurs femmes, se persuadant qu'ils en viendront mieux à bout quand ils les auront rabaisfées & ravalées <sup>2</sup>.

Un tel système manque tout à fait le but. Pour ceux-là, d'ailleurs, il n'est pas d'excuse, même dans le fait d'un faux jugement; & je rappellerai la parole célèbre du poète Saadi : « Ne frappez point, même avec une fleur, la femme chargée de mille fautes. »

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 9. — *Plutarque*, t. XV, p. 7.

La femme doit écouter le conseil; mais il est de justice de ne pas lui demander plus qu'on ne fait soi-même. « Car celui  
 « qui prend les plaisirs qu'il défend à sa  
 « femme, fait ne plus ne moins que s'il  
 « luy commandoit de combattre des  
 « ennemis, auxquels il se fust desja luy-  
 « même rendu <sup>1</sup>. »

Elle aussi a le droit de conseiller son mari, & bien fots font les hommes qui mettent leur supériorité à dédaigner les sages avis de leurs épouses.

En Chine, la femme, considérée comme solidaire des mérites & de la gloire de son époux, partage souvent les récompenses honorifiques que donne le souverain. Cette coutume part d'une juste idée de sa haute responsabilité dans le mariage <sup>2</sup>.

Les premiers législateurs ont toujours estimé cette douceur spéciale, cette éduc-

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 28.

<sup>2</sup> Voir à l'*Appendice*, note L.



tion au conseil que la femme possède par nature à un degré si particulier; ils la considéraient comme une de ses plus importantes qualités. « Solon vouloit que la  
« nouvelle mariée mangeast de la chair  
« de coing premier que de se coucher  
« auprès de son mary : signifiant, à mon  
« advis, par ceste cérémonie, qu'il faut  
« premièrement que la grâce de la bou-  
« che, c'est-à-dire l'haleine, & la parole,  
« soit douce, plaisante & agreable <sup>1</sup>.

Les femmes ont, plus que nous, les inspirations du cœur : elles jugent avec plus de délicatesse & pressentent plus finement. On peut donc dire en général qu'un mari devra toujours se confier à sa femme, autant qu'elle sera capable de secret.

Les femmes développent très-ordinairement un tact parfait dans leurs justes représentations. J'en prends pour exemple

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, pp. 4 & 5.

la femme de Pythes. Voyant son époux absorber le travail de ses sujets pour l'exploitation de ses mines au point de faire abandonner les champs, elle se chargea de leurs supplications & gagna leur cause en faisant servir des mets d'or au repas de son mari. — Ainsi la sagesse des femmes fait doucement & facilement faire entrer les bonnes réflexions dans les résolutions des hommes.

« Plus d'une fois, dit Ischomaque, je  
 « me suis vu condamner à une peine, à  
 « une amende déterminée. — Par qui ?  
 « répliqua Socrate : voilà du nouveau  
 « pour moi. — Par ma femme. — Et  
 « comment te défends-tu avec elle ? —  
 « A merveille, quand heureusement j'ai  
 « la vérité pour moi ; mais quand je ne  
 « l'ai pas, j'ai beau faire, il m'est impossi-  
 « ble de faire une bonne cause d'une  
 « mauvaise <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Xénophon*. Economique. ch. xi.

Exemple plein de naïveté, qui exprime d'une manière charmante combien doit se partager dans l'intérieur d'un bon ménage l'autorité de la raison.

Quant aux femmes qui pouffent le droit de conseil jufqu'à ufurper la direction, qui fe pofent dans la famille & devant le monde comme pouvoir exécutif, & qui repréfentent comme telles, je penfe comme Pædarate : « Il ne fault, dit-il, louer ny les  
« hommes pour eftre femblables aux  
« femmes, ny les femmes pour reffembler  
« aux hommes, fi, d'aventure, la femme  
« par quelque occasion n'y eft con-  
« traincte <sup>1</sup>. »

Chez quelques-unes, c'est le fait d'un orgueil mal placé qui leur fait dédaigner celui dont elles ont trouvé bon de prendre le nom & de partager la fortune. Juvénal avait raifon : J'aimerais, oui, j'aimerais

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XVI, p. 87.

mieux pour épouse une robuste Vénusienne, que vous-même, Cornélie, mère des Gracques, si vous m'apportez l'orgueil avec vos sublimes vertus, & si vous gonflez votre dot des triomphes de vos ancêtres <sup>1</sup>.

D'autres, sans afficher de telles prétentions, se mêlent tellement à tout, qu'elles fuscitent le trouble & se rendent insupportables. Fort honnêtes souvent & fort dévouées, mais trop agissantes, parlant beaucoup & inconsidérément, elles embrouillent les affaires & les rapports de société, fatiguent tous ceux qui les entourent & spécialement leurs maris. Combien, avec Xénarque, pourraient envier les mâles des cigales dont les femelles sont muettes!

Il se trouve des femmes pour lesquelles la jalousie semble pour ainsi dire faire partie essentielle & indispensable de l'amour.

<sup>1</sup> *Juvenal*, satire VI.

C'est d'elles que Byron a dit : J'ai vu des épouses qui étaient la perle des épouses, & pourtant faisaient le malheur de deux existences au moins <sup>1</sup>. Elles développent mille exigences, & récriminent à tout propos. Une telle conduite est maladroite, quand elle ne serait pas injuste ; elle éloigne bien plus un mari qu'elle ne le rapproche, car il est mille fois moins dur, dit un proverbe indien, de subir la prison que d'avoir sous les yeux des sourcils froncés & un visage rébarbatif. — Qu'arrive-t-il ? C'est que l'homme s'échappe autant qu'il le peut pour retrouver l'air libre & calme qu'il ne respire qu'au dehors, & s'éloigne davantage. — La douceur est toujours le plus grand attrait de la femme ; c'est sa force propre d'attirer & non pas de retenir.

La conformité d'humeur est chose très-

<sup>1</sup> *Byron*, t. IV, p. 648.

importante dans le mariage : elle établit la solidarité des deux époux, elle est le meilleur signe de leur union intime. Plutarque veut qu'une bonne femme réfléchisse les impressions de son mari. « Si  
 « le miroir fait un visage triste & morne  
 « à un qui est joyeux & gay, ou au con-  
 « traire riant & enjoué à une personne  
 « qui est mélancholique ou marrie, il est  
 « faux, & ne vault rien <sup>1</sup>. »

Si l'on demande tant de vertus & d'accommodement à la femme, il est entendu que le mari, en retour, ne devra pas être fantasque, atrabilaire, qu'il devra être soumis à la raison dans toutes ses impressions. Un tempérament égal s'appelle bon caractère, parce qu'il constitue à lui seul la plus précieuse des qualités.

Oui, certes, il y a des difficultés dans la vie, des aspérités dans l'existence ; mais

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 9.

à quoi servirait-il d'avoir du courage & de la vertu, si l'on ne les emploie à les surmonter & à les adoucir ?

Un noble Romain avait une épouse qui paraissait accomplie aux yeux de tous. Il voulut néanmoins la répudier ; & comme ses amis l'en blâmaient, il leur répondit, en montrant son foulier : « Que luy fault-  
« il ? n'est-il pas beau ? n'est-il pas tout  
« neuf ? & toutefois il n'y a celui de vous  
« qui sçache l'endroit où il me presse &  
« me bleçe. — Voilà pourquoy, remar-  
« que Plutarque, « il ne fault point qu'une  
« femme se confie ny en ses biens, ny en  
« la noblesse de sa race, ny en sa beauté,  
« mais en ce qui touche de plus près  
« au cœur de son mary <sup>1</sup>. »

Aux premiers moments, la passion fait trouver tout aimable dans l'objet aimé, les défauts ne paraissent pas, ou sont excusés ;

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 13.

il y a d'ailleurs un charme secret à chaque petit sacrifice que l'on peut se faire. Ces heureuses dispositions sont fort précieuses; c'est surtout dans les commencements du mariage qu'il importe de prévenir toutes les causes de défaccord.

« Les pièces de bois qui sont assemblées  
 « & collées fraîchement ensemble, se  
 « desjoignent & desunissent facilement &  
 « pour la moindre occasion du monde;  
 « mais au contraire, quand les jointures  
 « sont bien soudées & assurées par un  
 « long traict de temps, à peine les peult-  
 « on plus desjoindre ne séparer avec le  
 « feu ny avec le fer <sup>2</sup>. »

Il faut profiter du beau temps pour élever un édifice; rien ne doit venir l'ébranler lorsqu'il est nouvellement construit. Arrivent ensuite la saison plus froide, les vents contraires, les chocs, il résistera à

<sup>2</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 5.



tout ; ainsi rien ne pourra plus détruire, une fois bien fondée, la douce habitude de vivre & de prospérer ensemble.

« Une seule hirondelle ne fait pas le  
« printemps, non plus qu'un seul beau  
« jour ; & l'on ne peut pas dire davantage  
« qu'un seul jour de bonheur, ni même  
« que quelque temps de bonheur, suffise  
« pour faire un homme heureux & for-  
« tuné <sup>1</sup>. »

Nous venons de voir qu'il était nécessaire que la femme possédât comme bases morales ces premières qualités du caractère & de la docilité aux bons conseils ; étudions maintenant dans quelle voie l'homme devra diriger son épouse, & la femme elle-même suivre la direction de son mari.

Combien les anciens se font appliqués à observer & à corriger les plus petits

<sup>1</sup> Aristote, *Moral.*, t. 1, p. 30.

détails de l'existence & de la personne extérieure !

Parmi les femmes, folles de briller & de plaire, & jusque parmi les honnêtes femmes, il en est qui ont le tort de s'enluminer le visage. Ischomaque possédait une épouse, réputée personne de bien, & qui l'était véritablement. « Un jour, raconte-t-il à Socrate, je la vis couverte  
 « de céruse, afin de paraître plus blanche  
 « qu'elle ne l'était, & de rouge pour animer les couleurs de la nature. » — C'est l'œuvre des émailleurs d'aujourd'hui. —  
 « Me recevrais-tu plus amoureux  
 « dans tes bras, lui dit alors son mari, si,  
 « au lieu de te donner un corps sain, fortifié par l'exercice & d'une belle carnation, je me présentais à toi, frotté de  
 « vermillon, les yeux peints, te faisant illusion & te donnant, au lieu de ma personne, du vermillon à voir & à caresser ?  
 « — LA FEMME : Certes, j'aimerais mieux

« te toucher que du vermillon; voir la  
 « couleur de ton teint & le vif éclat de  
 « tes yeux que des couches de fard. —  
 « ISCHOMAQUE : Crois, ma femme, que  
 « je ne préfère pas non plus les couleurs  
 « de l'art à tes véritables couleurs. Les  
 « dieux ont voulu que, fans se farder, le  
 « courfier pût plaire à la jument, le tau-  
 « reau à la génisse, le bélier à la brebis;  
 « les hommes croient auffi qu'un homme  
 « est très-agréable lorfqu'il n'emploie au-  
 « cun fard <sup>1</sup>. »

Il est des femmes qui s'imprègnent de  
 fenteurs. Les constitutions faines dévelop-  
 pent un parfum naturel; *c'est le seul qui  
 soit estimable.* « Qu'un homme libre & un  
 « efclave se parfument, tous deux à l'inf-  
 « tant exhaleront également une odeur  
 « fuave; mais ce n'est qu'avec le temps & à  
 « force d'application que les exercices

<sup>1</sup> Xénophon, *Economique*, chap. x.

« libéraux répandent cette suavité qui  
 « caractérise l'homme libre. »

Voulez-vous absolument répandre le  
 meilleur encore de tous les parfums ?  
 « Quelle odeur devons-nous exhaler ? dit  
 « Lycon. — Par Jupiter ! celle de la vertu.  
 « — Où la trouve-t-on cette odeur ?  
 « — Ce n'est sûrement pas chez les par-  
 « fumeurs <sup>1</sup>. »

Souvent l'affectation porte encore plus  
 loin et se répand sur la personne entière.  
 « Est-il rien de plus fastidieux qu'une  
 « femme qui se croit dépourvue d'agrè-  
 « ments, si elle n'a l'air grec quoique née  
 « dans la Toscane, & le ton d'Athènes  
 « alors qu'elle est de Sulmone <sup>2</sup>. »

Ainsi se plaignait Juvénal que les Ro-  
 maines de son temps employassent le grec

<sup>1</sup> Xénophon, *Banquet*, fait que copier Juvénal dans  
 ch. 11. ses reproches aux femmes

<sup>2</sup> *Juvénal*, satire vi. — chrétiennes. Voir à l'*Appen-  
 Tertullien* semble n'avoir *dice*, note M.

à tout propos, quoiqu'il fût plus honteux pour elles de ne pas favoir leur propre langue. Nous voyons de même certaines de nos précieuses affecter un ton étranger, &, chose plus ridicule encore, suivre l'exemple de certains hommes, ou paraissant tels, qui affectent le zéyement des anciens mignons.

Beaucoup de femmes, moins brillantes & moins fortunées, s'attristent & se désespèrent, se regardant comme malheureuses d'une position de fortune médiocre qui ne leur permet ni d'éblouir ni de triompher par l'éclat de leur luxe.

Que celles-là se consolent en s'élevant aux sentimens de la véritable grandeur!

« Tu ne faurois, dit Plutarque à Eurydice, avoir les perles de ceste riche & opulente femme-là, ny les robes de foyede ceste estrangère-cy, pour t'en parer & accoustrer, que tu ne les achettes bien chèrement ; mais les ornemens

« de Gorgo, femme du roy Léonidas, ou  
 « de Cornélia,.... & de toutes ces autres  
 « dames, qui jadis ont esté pour leurs  
 « vertus tant célébrées & renommées,  
 « tu les peulx avoir gratuitement sans  
 « qu'il te couste rien, & t'en parer &  
 « orner, de manière que tu en vivras  
 « heureusement ensemble & glorieuse-  
 « ment <sup>1</sup>. »

Mais pour cultiver l'âme avant tout, on ne doit point étouffer l'élégance naturelle, ni négliger les foins utiles de la personné. C'est profaner le corps que d'agir autrement. Le scrupule sur ce point est même une vertu, au dire d'un saint docteur <sup>2</sup>. C'est d'ailleurs aussi l'intérêt de la fanté. Lavater dit à ce propos qu'il ne croira jamais qu'un homme qui n'a pas le foin de sa toilette puisse être autre

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 30. *Sales*, à l'*Appendice*, note N

<sup>2</sup> Voir *Saint François de*

chose qu'un être complètement déformé au moral. Je suis disposé à le croire <sup>1</sup>.

La simplicité relevée par un goût pur & délicat, voilà la façon la plus aimable de se présenter, de séduire. On se trouve doucement prévenu par la première vue, & si la femme en est digne, elle attire tout naturellement les hommages & l'admiration; si l'effet n'atteint point aussi haut, elle s'est montrée bonnement, & n'apparaît, du moins, jamais ridicule.

La simplicité a pour excès, dans la sphère morale, le sans gêne; & la trop grande liberté des manières l'accompagne d'ordinaire.

La pudeur est un instinct, elle est aussi la conquête & le signe d'une heureuse civilisation. Dieu a voulu que le respect de cette convenance naturelle qui met un

<sup>1</sup> Voir à l'*Appendice*, note O.

voile devant le désir fût un attrait de plus pour la beauté & pour l'amour.

Ne nous étonnons donc pas que ce sentiment exquis, qui fait le charme de la chasteté & la délicatesse de la volupté, ait été compris des anciens, si fins, si justes appréciateurs des qualités naturelles.

La Pudeur avait à Rome un autel révérend. C'était d'abord un culte de patriciennes; il devint bientôt populaire. Virginie, fille d'Aulus, y alluma le premier trépied. « Moi, s'écria-t-elle, je consacrerai cet autel à la Pudeur plébéienne, afin que la même émulation qui existe dans la République entre les hommes pour la valeur existe aussi entre les matrones pour la pureté<sup>1</sup>, » Energique émulation de toutes les Romaines pour le bien!

« Toute femme qui se présentera en public en trop grand négligé payera

<sup>1</sup> Tite-Live, liv. x, § 23.



« une amende de mille drachmes <sup>1</sup>. »

Telle était la loi chez les Grecs.

Un fait extraordinaire se présenta chez les Milésiens. Les jeunes filles prises de monomanie se suicidaient à l'envi, sans que rien pût les empêcher. En vain les parents veillaient. Une ordonnance portant que le corps de la première qui se tuerait serait promené nu à la vue de tout le monde, sur la place publique, fit plus que tout le reste ; le mal cessa subitement. Ainsi, celles que ni la douleur, ni la mort ne pouvaient retenir, s'arrêtaient devant la honte & le déshonneur, preuve de leur admirable pudeur <sup>2</sup>.

Même en face de la mort, on voyait la femme grecque conserver le sentiment inaltérable de la pudeur. L'épouse de Panteus meurt comme la vierge Agnès,

<sup>1</sup> *Hyperid.*, apud Harpo- 272.

*crat.*, cité par Robinfon. <sup>2</sup> *Plutarque*, t. XVI, pp. 154  
*Antiquités grecques*, t. I. p. & 155.

moins occupée de la crainte du couteau & des flammes, que du soin de préserver son corps de la vue des hommes. Elle aussi, la Grecque, arrivait au supplice par suite d'un sublime dévouement : ayant fui à l'ennemi pour y retrouver son mari prisonnier. Celui-ci, étant mort les armes à la main, la vie de sa femme & celle de ses enfants fut condamnée. Ils furent ensemble conduits au supplice, mais elle passa la dernière pour prendre soin de leur donner courage. « Finablement, dit Plutarque, s'estant elle-mesme accoustrée & ayant avallé son vestement autour d'elle, sans vouloir souffrir qu'autre personne s'approchast ny la regardast, sinon le bourreau qui estoit ordonné pour luy couper la teste, elle mourut aussi constamment que scauroit faire le plus vertueux homme du monde, sans avoir besoing de personne qui couvrift son corps ny l'enveloppast après

« fa mort, tant elle fut foigneufe de gar-  
« der, mefme à la fin, honefteté qu'elle  
« avoit tousjours obfervée en fa vie, &  
« retenant encore en mourant le foing  
« de l'honneur dont elle avoit tousjours  
« muny fon corps tant comme elle avoit  
« vefcu <sup>1</sup>. »

Caton priva de fa charge un fénateur romain, pour avoir embraffé fon époufe en la préfence de fa fille. La femme honnête doit conferver toujours, même dans les plaiſirs permis, la dignité, la réferve que commandent le reſpect d'autrui & les convenances d'une vie civilifée.

La réferve a auffi fon exagération dont il faut ſe garder, & les femmes doivent ſe défendre de tomber dans cette raideur & cette fierté exagérée qui inſpirent les manières fèches & hautaines. Il en eſt qui, par fauſſe dignité, ſont trop diſpo-

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. VII, p. 403.

fées à se bleffer & à s'irriter du moindre défaut d'étiquette, pensant bien autrement qu'Agaficlès, qui déclarait que ce ne sont pas les lieux qui honorent les hommes, mais les hommes les lieux <sup>1</sup>. »

Pour être naturelle & simple, ce n'est point à dire, comme Thucydide, que celle-là soit la plus vertueuse & la meilleure de qui on parle moins autant en bien qu'en mal <sup>2</sup>. »

François, duc de Bretagne, apprenant qu'Isabeau, fille d'Ecosse, qu'il voulait épouser, n'avait aucune instruction dans les lettres, répondit qu'il l'en aimait mieux, & qu'une femme était assez savante quand elle savait mettre différence entre la chemise & le pourpoint de son mari <sup>3</sup>. Montaigne cite ce propos avec éloge; je trouve triste qu'il l'approuve; c'est faire

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XVI, p. 5.

<sup>3</sup> *Montaigne*, t. I, p. 272.

<sup>2</sup> *Plutarque*, t. XVI, p. 132.

abstraction de l'âme & des plus hautes qualités dont soit douée la compagne de l'homme.

Je crains les bas-bleus, dont le cœur est dans l'encrier & la main sur la plume, comme dit Byron.

« Plus intolérable encore, cette autre  
« n'est pas plutôt à table, qu'elle exalte  
« Virgile & justifie le désespoir de Didon.  
« Faissant le parallèle des poètes, elle met  
« dans la balance d'un côté l'*Enéide*, &  
« de l'autre l'*Illiad*e. Le grammairien  
« rend les armes, le rhéteur s'avoue  
« vaincu, chacun se tait <sup>2</sup>. » Telle est la précieuse de lettres.

Mais si c'est une fotte vanité que celle des bas-bleus, qui affectent l'importance d'esprit, encore plus ridicule est celle qui porte une femme à se mettre toujours en avant, à se singulariser par des excentri-

<sup>1</sup> *Juvénal*, satire VI.

cités qui en font ce qu'on appelle une femme à la mode.

Après avoir fait la critique de ces divers défauts, je parlerai du vice plus grave, qui est la destruction de l'union même du mariage. Il est des femmes qui repoussent les sages & vertueux conseils d'un bon époux pour suivre les folies que leur inspire un amant souvent très-indigne. « Elles ne  
 « veulent pas croire que la royne Pasiphaë  
 « ait aimé un taureau ayant un roy pour  
 « mary, & néanmoins elles en voient au-  
 « cunes qui se fâchent de leurs marits, les-  
 « quels sont personnes honestes & graves,  
 « & s'abandonnent à d'autres qui sont tous  
 « composez de luxure, de dissolution &  
 « d'ordure, comme chiens ou boucs <sup>1</sup>. »  
 C'était déjà Titania qui s'éprenait de Bot-  
 tom.

Pour prévenir les mauvaises inclinations,

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 7.

<sup>2</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 11.

Plutarque donne un bon conseil. « Il ne  
« fault point que la femme face d'amis  
« particuliers, mais bien qu'elle estime  
« communs ceulx de son mary <sup>2</sup>. »

Les coteries font chose détestable & pernicieuse, non-seulement à cause de l'esprit étroit & frondeur qui y règne très-ordinairement, mais encore en raison des dangers d'une familiarité trop relâchée. L'intimité de ce genre prête aux occasions malheureuses qui deviennent la perte de la vertu.

L'étude que nous avons faite des qualités morales à rechercher chez la femme, comme des défauts à fuir & à corriger, nous a conduit à déterminer les conditions essentielles pour le bonheur dans le mariage. Si l'homme les a rencontrées telles dans une compagne, il ne tiendra qu'à lui de perpétuer sa félicité jusqu'aux bornes de la vie, en attachant de plus en plus son amour & son culte à l'âme de celle qu'il aime.

Le mariage fait par ardeur de sang & beauté de corps feulement, dit Plutarque, ne fonde pas une union durable. « Tout  
« ainsi comme le feu se prend à de la  
« balle & au poil de lièvre, mais aussi  
« s'estaint-il encore plus tost, si l'on n'y  
« met soudainement quelque matière  
« propre à le nourrir & entretenir <sup>1</sup>. »

L'aliment nécessaire à l'union durable. au bonheur qui persiste, malgré la satiété que donne bientôt la volupté, c'est une noble amitié. « J'appelle homme vicieux, dit Pausanias, cet amant populaire qui aime le corps plutôt que l'âme; car son amour ne saurait être de durée, puisqu'il aime une chose qui ne dure point; dès que la fleur de la beauté qu'il aimait est passée, vous le voyez qui s'envole ailleurs, sans se souvenir de ses beaux discours & de toutes ses belles promesses. Il n'en

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XV, p. 6.



est pas ainsi de l'amant d'une belle âme : il reste fidèle toute sa vie, car ce qu'il aime ne change pas <sup>1</sup>. »

Autant d'ailleurs l'intelligence l'emporte sur la matière, autant l'amitié surpasse l'amour des sens. — Elle est l'union la plus estimable, parce qu'elle est immatérielle. Son but est essentiellement noble, élevé, car il se fonde, non sur l'échange des sensations animales, mais sur celui de la pensée & du sentiment.

« Les jouissances de la beauté ne  
 « sont point exemptes de dégoût : néces-  
 « sairement elles produisent cette satiété  
 « qu'on éprouve à une table chargée de  
 « mets, au lieu que la sainte amitié est  
 « insatiable, parce qu'elle est pure <sup>2</sup>. »

Celui qui s'attache à la beauté de l'âme reste donc naturellement fidèle ; la fleur

<sup>1</sup> *Platon*, le Banquet, p. 261.      <sup>2</sup> *Xénophon*, Banquet, ch. VIII.

de jeunefſe paſſe, mais ce qu'il aime ne change pas, & ſe perfectionne au contraire en avançant dans la vie.

L'amitié ſe préſente entre deux époux bien ſupérieure à celle d'homme à homme. En effet, chacun apportant des qualités ſpéciales, elle ne laiſſe place à aucune jalouſie; il y a même une ſolidarité d'intérêts qui la fortifie naturellement. C'eſt la perfection de la nature humaine que de préſenter un pareil enſemble.

L'âge, bien loin d'enlever à l'honneur & au reſpect de telles exiſtences, y ajoute plus de mérites encore.

« Des belles & honneſtes femmes, dit  
« Plutarque, la beauté & amitié ne s'en  
« paſſe point, ny avec les rides, ny avec  
« les cheveux blancs; ains perſévère touſ-  
« jours juſques au ſépulchre & juſques au  
« monument <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XXII, p. 83.

Il est convenable de terminer cette étude sur la femme & la famille antique par quelques mots sur la façon dont on y considérait les enfants.

Malgré les droits des pères, droits qui semblent durs, si l'on s'attache à la législation, on voit les philosophes moralistes regardant l'influence sur les cœurs comme la meilleure, recommander aux parents une bonté indulgente.

Un fils avait fait mille folies pour des courtisanes. Son père le gronde si févèrement, qu'il part s'engager au service du roi. Menedème regrette alors ses rigueurs & se répand en pleurs. — « Vous ne lui avez  
« jamais montré combien vous l'aimiez.  
« il n'a jamais osé avoir confiance en son  
« père. Autrement ceci ne ferait jamais  
« arrivé <sup>1</sup>. » Telle est la morale que lui fait Chryfès son ami. Elle se retrouve dans

<sup>1</sup> *Térence*, l'*Heautontimorumenos*. acte 1, scène 1.

les *Adelphes*. « Je crois qu'il vaut mieux,  
 « dit Micion, retenir les enfants par  
 « l'honneur & les sentiments que par la  
 « crainte... Il se trompe lourdement, ce-  
 « lui qui s' imagine que l'autorité, appuyée  
 « sur la crainte, est plus solide & plus du-  
 « rable que celle qui est fondée sur l'ami-  
 « tié <sup>1</sup>. »

Il y a trop de parents qui écartent leurs enfants par la fécheresse de leurs remontrances & arrêtent toute leur expansion. On ne dit plus : *Madame ma mère* ; mais il n'y a pas de confiance. Ainsi les conseils si utiles des parents ne peuvent guère être donnés, puisque souvent ils ignorent, & en tout cas sont mal reçus, car les dures gronderies révoltent facilement contre l'obéissance & même la raison.

On trouve de la tendresse vis-à-vis des siens des exemples aussi naïfs, aussi tou-

<sup>1</sup> *Térence*, les *Adelphes*, acte I, scène 1.

chants qu'aucun de ceux célébrés de notre temps. « Agaficlès aimait fort tendrement  
« ses petits-enfants, de sorte qu'il jouoit  
« avec eulx parmy la maison, se mettant  
« une canne entre les jambes comme un  
« cheval; & comme quelqu'un de ses amis  
« l'eust veu & trouvé en cest estat, il le  
« pria de n'en dire jamais rien à per-  
« sonne jusques à ce que luy-mesme eust  
« des enfants aussi <sup>1</sup>. »

Ce trait rappelle le souvenir d'Henri IV, jouant devant l'ambassadeur d'Espagne. Le meilleur des hommes comme le plus excellent des rois avait son précédent chez les Grecs.

La famille antique comprenait non-seulement les enfants, mais encore les serviteurs. Exercer la bonté envers les serviteurs qui vous entourent était considéré comme un des plus doux soins du mé-

<sup>1</sup> *Plutarque*. t. XVI, pp. 22 & 23.

nage & un des plus précieux ; car il rapporte la gratitude des hommes. J'en citerai comme preuve le dévouement affectueux qu'Ischomaque recommande à sa femme de leur porter dans leurs besoins.

« Une des fonctions de ton sexe, dit-il, qui peut-être ne te plaira pas, sera de donner tes soins à ceux des domestiques qui tomberont malades. — Que dis-tu ? répond sa digne femme. Je n'aurai pas de plus grand plaisir, puisque, reconnaissans de mes bons offices, ils doubleront leur attachement pour moi<sup>1</sup>. »

Recommandation touchante qui n'a rien de envier à la charité, & qui s'élève à la hauteur des mœurs les plus chrétiennes!

Quant aux devoirs vis-à-vis des enfants, ils semblent se résumer dans le précepte de leur apprendre à *porter* leur nom.

<sup>1</sup> *Xénophon*, *Economique*, ch. VII.

Voilà véritablement l'orgueil légitime dont on doit les inspirer.

Il faut, pour ce but, leur donner des carrières utiles & honorables, ou du moins des occupations dignes d'eux.

Dans Sophocle, Ulyffe dit à Achille :  
« Fils du plus vaillant des Grecs, tu flétris  
« l'éclat de ta race en t'occupant à filer <sup>1</sup>. »

Hélas ! combien de jeunes hommes qui filent au lieu de donner l'exemple d'une vie active, utile à eux-mêmes & à leurs concitoyens ! — Beaux, mais usés, comme dit Byron, ils dissipent leur vigueur dans des milliers de bras <sup>2</sup>. Ils sont riches, ils sont bien doués, le succès leur fournit, la considération est là pour récompenser leurs travaux ; mais non, *ils ne se croient nés que pour eux-mêmes* <sup>3</sup>. — On les trouve aux pieds des filles ou au milieu des che-

<sup>1</sup> *Plutarque*, t. XXIII, p. XI, fr. 74.

207.

<sup>2</sup> *Plutarque*, t. XXIII, p.

<sup>3</sup> *Byron*, Don Juan, chant 207.

voux; vie indigne dont ils se relèvent rarement comme Achille. Juvénal a raison de dire : A quoi bon les images de tant d'illustres guerriers, si l'on passe les nuits au jeu à la face du vainqueur de Numance; si l'on ne se couche qu'au lever de l'aurore, au moment où ces généraux, faiffant leurs aigles, marchaient à l'ennemi <sup>1</sup>?

De dignes enfans font le couronnement d'un heureux mariage. « Ce qui nous rend impérissables, dit Platon, toute l'immortalité que comporte notre nature mortelle, c'est la génération <sup>2</sup>. » Ainsi s'explique l'instinct merveilleux par lequel les parents tiennent à leurs enfans. Ils font leurs *rejetons*, dans tout le propre & toute la force du mot.

L'existence est si peu; on revit dans la postérité, & l'on meurt sans autant de regret, quand on est assuré que son nom,

<sup>1</sup> *Juvénal*, satire VIII. page 307.

<sup>2</sup> *Platon*, le Banquet, t. vi.



son souvenir, vivant parmi les hommes, reste comme un témoignage de prudence, aimé & conservé respectueusement dans le peuple de la cité.

J'ai recueilli, je crois, les observations les plus remarquables de Plutarque, de Socrate & de Xénophon sur la morale du mariage, sur la mission de la femme, sur ses droits dans la maison. Qu'on me pardonne d'avoir étendu mon étude jusqu'à apprécier moi-même & à développer les différentes qualités qui la doivent distinguer. C'est le côté pratique de cet essai. Platon & Bossuet se sont rencontrés dans la même pensée. L'amour, ont-ils dit, nous a été donné, pour aimer ce qu'il y a de meilleur.

Heureux donc celui qui peut dire, comme Ischomaque, de son épouse : *L'énumération de ses devoirs fait l'énuméra-*

*tion de ses vertus ; & chez laquelle, comme le veut Socrate, le bon est camarade du beau* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Xénophon*, p. 705 & 712.



*LES POÈTES*



## LES POÈTES

## EXAMEN DES TYPES

**J**E leur enverrai, dit Jupiter, un mal qui se fera aimer, qui les séduira par des charmes puissants & qui les entraînera dans l'abîme <sup>1</sup>.

Hésiode explique ainsi par le fait d'une punition divine la création de Pandore, la première femme selon la mythologie grecque. Prométhée venait de dérober le feu,

<sup>1</sup> Hésiode, *les Travaux & les Jours*, trad. de M. Gin, p. 14.

& le Maître du ciel était irrité contre les mortels.

« La femme, dit aussi Palladas, est  
« l'œuvre de Jupiter, le rachat du feu, &  
« sa contre-partie funeste <sup>1</sup>. »

Malgré cette méchante origine, peut-on prétendre que le vieux poète attachait au sexe féminin une idée d'infériorité essentielle? Dans sa Théogonie, il présente un Olympe tout peuplé de déesses.

Les anciens se faisaient des dieux à leur mesure, conformes aux vues qu'ils concevaient de leur propre humanité. Une telle façon d'apprécier rabaisse singulièrement l'Être suprême, mais donne une idée juste de ce qu'ils pouvaient penser sur les différences de nature existant entre les deux sexes.

Telle d'ailleurs qu'elle sortit des mains de Vulcain qui en fut l'ouvrier, Pandore

<sup>1</sup> *Anthologie grecque*, t. I, p. 268.

était belle. Les habitants du ciel s'empres-  
 sèrent de la doter & elle fut comblée de  
 tous les dons. Elle avait la beauté des  
 nymphes, & son regard inspirait l'amour ;  
 Minerve & les Grâces la parent ; les Heu-  
 res ornent son front des fleurs du prin-  
 temps ; Jupiter donne la corbeille ; funeste  
 surprise ! « Pandore tenant dans ses mains  
 « un vase immense, en soulève le fatal  
 « couvercle ; les maux, les foudres cuisants  
 « s'en exhalent, se dispersent sur la terre ;  
 « un seul bien est renfermé au fond de  
 « cette urne, l'espérance ; elle s'arrête sur  
 « les bords du vase que Pandore s'em-  
 « presse de refermer <sup>1</sup>. »

Restaient donc la femme & l'espérance  
 pour compenser tous les maux répandus  
 sur ce pauvre monde. L'espérance est fi-  
 dèle, elle n'abandonne pas le plus infor-  
 tuné ; la femme douée de toutes les belles

<sup>1</sup> *Les Travaux & les Jours*, p. 17.

qualités, on ne l'obtient pas toujours. Qui posséderait ces deux biens ensemble, malgré toutes les tristesses que donne la vie, peut encore se dire heureux & doit rendre grâces au ciel.

Telle est la légende grecque. Elle se rapproche assez manifestement de la tradition biblique, qui rapporte aussi à Eve, cause du premier péché, la déchéance de l'humanité & l'origine de toutes les douleurs.

Malgré la fable, malgré la Bible, quel est l'homme assez insensé ou assez désespéré de bonheur pour former le souhait de l'enlever de ce monde & de la restituer aux cieux? Non-seulement elle représente la poésie, le charme, la félicité de l'existence, elle complète essentiellement l'humanité. Supposons un instant, puisque nous sommes ici dans le domaine de l'imagination, que la nature change les voies de la propagation de l'espèce & que l'humanité



ne comprenne que le seul sexe masculin, il semble que l'on peut prévoir que la société se dissoudrait faute de lien & que toute civilisation deviendrait impossible.

Quelle que soit d'ailleurs la portée qu'il plaise d'accorder à la fable racontée par Hésiode, il est juste de considérer que ce poète appartenait aux plus anciens âges de la société grecque. Dans Homère, son contemporain, nous pourrions déjà remarquer quelques types de femmes qui s'élèvent à la hauteur de ce qu'il y a de meilleur & de plus noble.

Μῆνιν ἄειδε, θεῶν, Πηληϊάδεω Ἀχιλλῆος.

La colère d'Achille est le sujet de toute l'*Iliade*. Sensible à l'injure, le héros s'est retiré sous sa tente & refuse de combattre. Mais pourquoi pleure-t-il, le dur guerrier? C'est qu'on lui a enlevé la jeune fille qu'il aimait.

Touchant tableau que celui d'Achille,

assis aux bords de la mer, charmant sa peine & sa douleur aux sons mélancoliques de la lyre. Viennent les ambassadeurs des Grecs lui apporter les excuses d'Agamemnon. « Les Atrides, s'écriera-t-il, font-ils donc les seuls qui aiment & chérissent leurs épouses ? Tout homme sage & bon aime avec tendresse celle qui partage sa couche, comme j'aimais, moi, Briféis, quoiqu'elle ne fût qu'une captive ! » Blessure d'amour pour une femme, & il oublie la gloire, lui qu'enflammait naguères l'ardeur des combats, & qui avait su préférer l'honneur à une longue vie de délices. Il ne faudra rien moins que la mort de Patrocle & le sentiment d'une vengeance fraternelle pour l'exciter à de nouveaux combats.

Dans l'*Odyssée*, se détache le noble & gracieux portrait de Naufica. Ce n'est plus

<sup>1</sup> Homère, liv. IX.

une douce & timide captive comme Briséis, mais une vraie fille de roi. Elle conduit bravement un char, & conseille sagement Ulyffe. Comme elle le dirige avec prudence & l'enseigne avec bonté!

De pareilles jeunes filles le prix est inestimable, & l'on s'étonne avec raison de les voir au plus offrant. Le père de famille reçoit l'argent de la dot, & le mariage paraît ainsi un marché & une enchère, comme si la femme était une simple chose dont on peut trafiquer avec de l'or! Cette société primitive n'était donc point formée à l'idée de l'individualité sacrée & de l'indépendance de l'âme humaine. Toute notion de droit semble encore se réduire à la question de puissance matérielle, & la faible jeune fille leur semble faite pour obéir passivement & se livrer de père de famille à époux comme de maître à maître.

Si la spontanéité de l'être féminin n'est

point encore respectée, si sa volonté n'est guère consultée, du moins ne peut-on pas dire que la dignité de la femme fût entièrement méconnue. Homère, au contraire, montre combien était compris le véritable amour, & fait souvent briller la valeur morale qui s'attachait à la bonne épouse.

Se rencontre-t-il en aucun poème une scène plus touchante que celle des adieux d'Hector & d'Andromaque ? — Hector, dans sa tendresse inquiète, prévoit déjà la ruine d'Ilion & le massacre de tous ses guerriers. Mais, ni les calamités réservées à la ville & aux Troyens, ni la mort du roi & de ses frères, ni les malheurs même d'Hécube, sa mère, ne l'affligent autant que l'affreuse pensée de voir son épouse chérie traînée en servitude, emmenée à Argos pour tisser la toile sous les ordres d'une femme étrangère, & contrainte de porter la cruche aux fontaines de Messéide.

« Que des monceaux de terre couvrent

« mon corps inanimé, s'écrie-t-il, avant  
« que j'entende les cris & les gémisse-  
« ments de mon épouse réduite à l'ef-  
« clavage ! » Et, dans son désespoir, il  
court se jeter au plus fort de la bataille.

Pénélope, la demi-veuve d'Ulyffe, présente un caractère singulièrement remarquable par sa fermeté & sa constance. Epouse fidèle au souvenir d'un époux que tous croient mort, elle repousse dédaigneusement les prétendants. Obligée d'assigner enfin un terme, elle détermine celui où elle aura fini de tisser un voile immense qu'elle préparait à l'honneur funèbre d'Ulyffe; mais chaque nuit, à la lueur des flambeaux, elle détruisait l'ouvrage de la journée. Quand enfin sa ruse vertueuse se trouve découverte, & qu'elle semble ne pouvoir plus reculer devant un choix, quelle n'est point sa désolation!

<sup>1</sup> *Iliade*, p. 147.

Elle invoque le trépas : « Puiffe la chaste  
 « Diane, s'écrie-t-elle, m'envoyer aujourd'hui  
 « d'hui même une mort auffi douce que  
 « le fommeil, afin que je ne verfe plus  
 « de larmes en regrettant un époux riche  
 « de toutes les vertus <sup>1</sup> ! »

Ulyffe était digne d'inspirer de pareils sentiments, lui qui favait fi bien comprendre qu'il n'est pas de bonheur plus grand, de bonheur plus défirable que celui de deux époux « gouvernant leur maifon, animés par une feule & même pensée <sup>2</sup>. » C'est à Nausica qu'il exprimait ces sentiments; la jeune fille était propre à fe laiffer toucher d'un pareil langage, car telle était l'heureufe union qu'elle voyait régner entre fes parents. Aretè, fa mère, était chérie de fes enfans, du roi Alcinoüs & de tous les Phéaciens; on la vénérail comme une déeffe, & on lui

<sup>1</sup> *Odyffée*, p. 332.

<sup>2</sup> *Odyffée*, p. 116.

adreffait de nombreuses bénédictions toutes les fois qu'elle paffait par la ville. Jamais fon efprit n'avait manqué de prudence, dit Homère, & par de fages penfées, elle terminait les querelles qui s'élevaient parmi les hommes <sup>1</sup>. L'autorité de cette noble femme était fi grande auprès de tous & particulièrement de fon mari, que c'est à elle-même la première que Nausica recommande à Ulyffe d'adreffer fes fupplications; fa bienveillance peut le protéger pour l'avancement de tous fes deffeins.

Parmi les vieilles femmes dont parle Homère, il eft deux figures remarquables : celle d'Euryclée, la nourrice de Télémaque, la difcrète confidente de fes plus fe-crètes penfées, & le perfonnage d'Hécube, la confeillère du vieux roi. Jupiter envoiet-il un meffage à Priam, c'est à fa véné-

<sup>1</sup> *Odyffée*, liv. VII.

nable épouse qu'il va le confier, & avec elle qu'il se consulte pour l'exécution.

En général, Homère ne charge les femmes d'aucun vilain trait qui puisse les rabaïffer dans l'opinion. Ne se montre-t-il même pas trop indulgent? Quand il parle de la funeste Héléne, il l'appelle « la plus noble des femmes <sup>1</sup>, » & rejette tous les malheurs dont elle est cause sur la volonté des dieux & la vengeance de Junon. Les vieillards d'Ilion eux-mêmes ne l'excusent-ils pas pour sa beauté? « Ce n'est pas fans raison, disent-ils, que les Grecs aux belles cnémides & les Troyens supportent, pour une telle femme, de si longues souffrances. Son visage est aussi beau que celui des déesses immortelles <sup>2</sup>. » — Telles apparaissent les femmes dans Homère : belles, nobles & gracieuses en leur jeunesse, épouses le plus

<sup>1</sup> *Iliade*, liv. III.

<sup>2</sup> *Iliade*, liv. III.



souvent respectables, mères dévouées, objets de vénération dans leur vieillesse.

Mais, dira-t-on, toutes ces héroïnes manient le fuseau, tissent la laine & la toile, lavent le linge & les vêtements, préparent le vin & le repas, & se livrent aux occupations les plus inférieures. — Les soins vulgaires de l'intérieur ne sont en aucune façon l'indice d'un abaissement moral; c'est un signe de la simplicité des temps de les voir remplis par des princesses, mais rien n'importe moins à la réelle grandeur de l'âme. Si Homère, s'attachant parfois à ces qualités de ménage, néglige de parler des talents supérieurs de l'esprit, c'est que, dans la société qu'il dépeint, personne encore ne cultivait les choses de l'intelligence. Que font en effet les héros? Ils mettent tout leur honneur dans la bataille, & encore, dans la guerre, confèrent-ils souvent le pillage & le butin bien

plus que la justice & même la gloire. Leurs jeux sont des luttes de force; leurs plus grandes voluptés, ils paraissent les trouver dans les repas, &, pour exprimer le suprême bonheur dont il semble que l'homme puisse jouir : « Assis sur son trône, « dit Homère, en face du foyer, se ver- « fant du vin, il se repose comme un « immortel <sup>1</sup>. »

Quant à l'importance qu'on accordait déjà aux femmes dans la société, nous la voyons apparaître à tout événement.

Comment a-t-on pu dire que les femmes étaient alors comptées pour rien? La cause de la guerre de Troie, c'est l'enlèvement d'Hélène; le sujet de la colère d'Apollon, c'est qu'Agamemnon veut retenir la fille de son prêtre Chryfès; Achille se retire sous sa tente, parce que le roi des rois lui a enlevé Briséis; tout

<sup>1</sup> *Odyssée*, liv. VI.

*l'Odyssée*, enfin, c'est la vertu de Pénélope, que vient couronner le retour d'Ulyffe. Chez les immortels mêmes, que demande le Sommeil pour s'exposer à toute la fureur de Jupiter? — Un seul prix peut l'y exciter. La main de Pasithée, la plus jeune des Grâces, qu'il se fait promettre par Junon.

Pour retrouver Pénélope, Ulyffe brave tous les dangers que lui fuscitent les hommes & les Dieux; pour une épouse perdue, les peuples allument la guerre, & les villes font détruites. La valeur morale des femmes était donc reconnue dès ces temps primitifs. Homère & ses héros, s'élevant déjà au-dessus des apparences & des coutumes sous lesquelles elles pouvaient paraître humiliées, faisaient déjà les montrer nobles, grandes, vertueuses, dignes de tout hommage, de tout respect & de toute admiration.

La tragédie antique, haute expression

de la pensée populaire, présente des modèles du caractère le plus élevé. Les femmes dans Eschyle, Sophocle & Euripide, marquent singulièrement par leur force & leur grandeur, soit dans le crime, soit dans la vertu. Que la foule les maudît ou les applaudît, de telles représentations n'en étaient pas moins faites pour frapper l'imagination populaire & laisser l'impression d'une haute individualité, existant également chez la femme & chez l'homme.

Dans la foule des femmes qui apparaissent dans les œuvres des trois grands tragiques, nous choisirons les rôles les plus développés, les types les plus célèbres.

Les jeunes vierges occupent une place considérable. Telles brillent, au milieu de toutes, Antigone, Polyxène & Iphigénie. Ce sont des portraits pleins de charme autant que de noblesse.

Antigone est l'exemple du dévouement filial le plus admirable. Bien supérieure à

Etéocle & Polynice, ses frères, qui abandonnent leur vieux & malheureux père, elle se sacrifie pour soulager son infortune. Aussi, quel beau témoignage lui rend OEdipe! « Depuis qu'Antigone, dit-il, a  
« pu m'être de quelque utilité, elle s'est  
« attachée à moi, & a été ma seule com-  
« pagne, & le seul soutien de ma vieil-  
« lesse : uniquement occupée à me con-  
« server une triste existence, elle a méprisé  
« toutes les commodités de la vie de  
« Thèbes, pour souffrir la faim avec moi,  
« & me suivre à travers les forêts hérissées  
« de ronces & d'épines, toujours nu-pieds  
« & toujours exposée aux injures de  
« l'air <sup>1</sup>. »

Malgré les ordres du Sénat & les menaces de mort du roi Créon, elle rend les honneurs funèbres à Polynice, & l'on voit son courageux exemple enlever à sa suite

<sup>1</sup> Sophocle, *OEdipe à Colonne*, acte 1, scène VI.

une partie du peuple. Est-il possible d'imaginer plus d'amour fraternel, & à la fois plus de courage & de hauteur dans les sentimens & dans la pensée? Comme elle raisonne sublimement le devoir & le dévouement! Ismène, sa sœur, plus faible dans le bien, refusait de l'aider dans une entreprise aussi audacieuse que de braver les défenses du tyran. « Pour vous, lui dit-elle alors, déshonorez les dieux & les morts, puisqu'il vous plaît ainsi; assurée d'être éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire qu'aux tyrans. — Vous entreprenez une chose au-dessus de vos forces, répond Ismène. — Eh! bien, j'irai aussi loin qu'elles me permettront d'aller, réplique Antigone. Laissez-moi m'abandonner à ma témérité, & m'exposer au péril: une honorable mort est plus digne d'envie à mes yeux que des jours coulés dans la honte <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Sophocle, *Antigone*, acte I, scène I.

Et, comme pour donner plus de prix encore à une telle fermeté, le poète nous apprend qu'Antigone, qui bravait ainsi la mort, aimait & était aimée. Mais pour une telle âme, le devoir paraît bien au-dessus de la passion, même la plus légitime. Les larmes de la douleur ont éteint dans son cœur tous les feux de l'amour. Aimer, c'est être heureux ; elle sent que son cœur brisé ne pourra jamais l'être. « Vivez, dit-elle avec désespoir, je ne vous envie pas ce bonheur <sup>1</sup>. »

Polyxène est esclave : ce nom seul lui fait aimer la mort. Dévouée au sacrifice & amenée devant l'autel, elle voit les jeunes guerriers se préparer à porter la main sur elle. « Au nom des dieux, s'écrie-t-elle, en m'immolant, souffrez que je meure libre ; née reine, je rougirais d'être appelée esclave chez les morts <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Sophocle, *Antigone*, acte II, scène III.

<sup>2</sup> Euripide, *Hécube*, acte III, scène I.

Elle déchire alors son voile, découvre sa poitrine : « Choisis, Achille, la tête ou le « cœur. » Et pour que rien ne manque à la pureté d'une telle héroïne, Polyxène mourante prend soin encore de tomber avec décence & de couvrir son corps de ses vêtements, de peur que les regards n'offensent sa pudeur. L'enthousiasme s'empara de l'armée entière, à la vue d'un tel spectacle, & tous s'empressèrent de jeter des offrandes aux flammes. Ce que ressentirent les Grecs présents au sacrifice, les spectateurs au théâtre ne devaient-ils pas le ressentir aussi & reporter leur admiration à l'honneur & à la gloire du sexe entier ?

Iphigénie paraît une victime plus touchante encore. Ce n'est point une captive préparée à tous les malheurs, mais une fille libre & heureuse qui devait espérer toute félicité dans l'existence. — Il faut se rendre les dieux favorables, & Calchas l'a défi-



gnée. De cette immolation dépendent le départ des vaisseaux & le renversement de Troye. — Sa mère veut l'exciter à la résistance : « Ne tentons pas l'impossible, dit-elle, je suis résolue de mourir. C'est peu ; je veux, sans murmure & sans plainte, me signaler par une mort glorieuse & volontaire <sup>1</sup>. »

Achille offre son bras pour la défendre, elle le refuse : « Qu'Hélène qui me surpasse en beauté, anime les Grecs à combattre & à mourir pour elle ; je n'ai pas cette vanité <sup>2</sup>. » Elle excuse jusqu'à son père, qui la livre lâchement à Calchas. « C'est malgré lui, dit-elle, & pour la Grèce, qu'il m'a perdue <sup>3</sup>. » Elle console Clytemnestre, & s'encourage elle-même à une noble mort. « Dois-je après tout si fort regretter le jour ? s'écrie-

<sup>1</sup> Euripide, *Iphigénie en Aulide*, acte V, scène V.

*lide*, acte V, scène V.

<sup>3</sup> Euripide, *Iphigénie en*

<sup>2</sup> Euripide, *Iphigénie en Aulide*, acte V, scène VI.

« t-elle. Vous me l'avez donné moins  
« pour vous que pour la patrie. Combien  
« de Grecs armés sur terre & sur mer,  
« touchés des malheurs de la Grèce, ose-  
« ront combattre & mourir pour elle!  
« Et moi, lâchement avare de mon sang,  
« j'arrêteraïs seule une si noble entreprise!  
« De quel front, & que leur répondrions-  
« nous?... Soyons donc les victimes de la  
« patrie <sup>1</sup>. »

S'immoler ainsi à la volonté du ciel & au salut de ses frères, c'est le plus beau martyre, & rien ne peut dépasser la grandeur d'une pareille âme.

Passons des vierges aux épouses. — Nous avons remarqué dans Homère la tendresse extrême d'Andromaque pour Hector; les tragiques complètent la peinture de cet admirable caractère. Son vainqueur; son maître est à ses pieds, qui

<sup>1</sup> Euripide, *Iphigénie en Aulide*, acte V, scène V.

l'implore de recevoir l'hommage de son amour; elle dédaigne un tel hymen. « Non. « dit-elle superbement, je méprise celle « qui, perdant un premier époux, peut « donner son cœur à un autre. Lorsque « deux mules agiles sont attelées au même « char, si l'une d'elles vient à perdre sa « compagne, on la voit triste & découragée, & cependant, privés de la parole « & de l'intelligence, combien ces animaux « sont inférieurs à notre nature ! »

Quelles leçons fait-elle donner à Hermione qui se plaint jalousement des froideurs de son époux? Non, lui dit-elle, ce ne sont point des charmes & des maléfices qui vous ont fait haïr de votre époux; s'il trouvait en vous une compagne d'un commerce agréable & doux, il changerait de sentiment. Les vertus ont un philtre plus puissant que la beauté

<sup>1</sup> Euripide, *les Troyennes*, acte III, scène I.

même. Mais vous, dès qu'une chose vous blesse, vous parlez avec emphase de la grandeur de Lacédémone, & de Scyros avec dédain. Dans une maison où règne la simplicité, vous étalez votre faste & votre opulence. Achille est à vos yeux moins grand que Ménélas. Voilà ce qui éloigne votre époux... O cher Hector, dit-elle, tu n'éprouvas jamais ma jalousie. Si Vénus t'inspira quelque faiblesse, j'aimais à cause de toi celles qui en étaient l'objet. Les fruits de tes amours secrètes furent allaités de mon sein; tu n'entendis jamais d'amers reproches. C'est ainsi que, par ma douceur, je regagnais le cœur de mon époux <sup>1</sup>.

Andromaque comprenait l'amour jusqu'au pardon des faiblesses de celui qu'on aime, jusqu'au dédain de toute jalousie. Résignation que l'on pourra trouver exces-

<sup>1</sup> Euripide. *Andromaque*, acte I, scène IV.

sive, mais qui n'est pas faiblesse, mais vertu, considérée dans une grande & honorée princesse, telle qu'était Andromaque aux temps où vivait Hector.

Et quelle mère qu'Andromaque ! « Oui, « s'écrie-t-elle, nos enfants font notre « âme & notre vie. Je ne ferais pas « digne du nom de mère, si je ne savais « point m'immoler pour mon fils <sup>1</sup>. »

Plusieurs femmes, au contraire de celles dont nous venons de parler, marquent d'une façon funeste dans les œuvres qui nous restent des tragiques grecs.

Hélène revient à chaque pas dans le drame comme dans le poème épique. A l'exception d'une tragédie, faite sur une fable toute lacédémonienne, où l'on présente une Hélène pure & un Ménélas brave <sup>2</sup>, on retrouve le même caractère que dans l'*Illiade*, & les nouveaux traits

<sup>1</sup> Euripide, *Andromaque*.    <sup>2</sup> *Hélène*, par Euripide. acte II, scène I.

qu'en donnent les tragiques ne font que parfaire l'esquiffe tracée par Homère.

Cette femme légère aimait ce qui brille d'un vain éclat. Incapable de vraie passion, elle fut séduite par la jolie figure du jeune Pâris & par la pompe des richesses qu'il étalait. Dès qu'il s'offrit à sa vue brillant de l'éclat de l'or & de tout le luxe des barbares, son âme, en proie aux désirs, ne fut plus maîtresse d'elle-même. Elle vivait dans Argos avec trop de simplicité, & se flattait, en renonçant à Sparte, que la capitale de la Phrygie, où l'or coulait à grands flots, fournirait à tous ses besoins, à ses fastueuses dépenses. Le palais de Ménélas n'était pas suffisant pour elle, il ne pouvait satisfaire son goût effréné pour le luxe & pour les plaisirs <sup>1</sup>.

Au fond, Hélène n'était pas méchante; son cœur n'en avait pas la force.

<sup>1</sup> Euripide. *les Troyennes*, acte IV, scène II.

Homère lui donne des regrets, Euripide lui fait pleurer Sparte. Pendant la longueur du siège de Troie, elle semble hésiter parfois entre le vice & la vertu. Mais non, un cœur aussi mou n'est pas même capable de remords. Hécube difféquera son âme & lui expliquera la seule raison de ces changements. « Si Ménélas avait quelque  
 « succès, ton cœur était pour lui, & mon  
 « fils s'affligeait de voir que son amour  
 « avait un rival redoutable. Si les Troyens  
 « étaient heureux, cet époux n'était plus  
 « rien pour toi; tes vœux suivaient la  
 « fortune, ton cœur était pour elle & non  
 « pour la vertu <sup>1</sup>. »

Combien encore d'Hélène! combien de ces femmes qu'un époux ne ramène jamais, & qu'il fuit toujours <sup>2</sup>! Puissance, hélas! trop souvent vaine & funeste, de la femme & de la beauté.

<sup>1</sup> Euripide, *les Troyennes*,  
 acte IV, scène II.

<sup>2</sup> Euripide, *Oreste*, acte II,  
 scène IV.

Au contraire d'Hélène, Médée ne présente point un caractère faible & vulgaire. Elle était révérée en Grèce pour sa sagesse. Ce n'est point le tumulte de l'agora, ni le bruit des armes qui eût effrayé son audace. Elle s'indigne, pour toutes les femmes, qu'on leur suppose un cœur plus faible que celui des hommes. « Ils disent que, « retirées au sein de nos maisons, nous « y menons une vie tranquille & exempte « de dangers, tandis que, dans les combats, ils affrontent le fer & la mort. Fricole erreur ! trois fois ferrant mon bouclier, je voudrais braver le trépas, plutôt qu'enfanter une seule <sup>1</sup>. »

Médée, trop redoutable par une science maudite, & trop profonde dans le crime, laisse un souvenir d'horreur pour ses implacables vengeances.

Clytemnestre est le sujet de plusieurs

<sup>1</sup> Euripide. *Médée*, acte II, scène I.



tragédies. Arrêtons-nous à ce nom fameux par tant de crimes pour examiner ce qu'il faut juger de l'excuse singulière que présente Oreste pour se justifier du meurtre abominable d'une mère. « La mère est, « dit Eschyle, non la créatrice de ce qu'on « appelle son enfant, mais la nourrice « du germe versé dans son sein. C'est « le père qui crée ; la femme, comme un « dépositaire étranger, reçoit le fruit, & « quant il plaît aux Dieux, le conserve <sup>1</sup>. »

Une pareille théorie, si elle était généralement acceptée, & si elle avait toute l'importance que lui donne Oreste, aurait renversé le premier titre de la femme au respect & à la reconnaissance de l'humanité. Ce qui nous choque n'est pas tant encore le système physique, qui trouve aujourd'hui même des défenseurs parmi les docteurs & les philosophes, mais la

<sup>1</sup> Eschyle, *les Euménides*, acte V, scène 1.

subtilité d'une telle excuse en face d'un pareil crime. Qu'importe de qui vienne le germe, puisque la mère est nourrice nécessaire du corps & de l'âme ! Ne doit-on pas la vie autant à qui vous la confère qu'à qui vous l'a donnée ?

Mais lorsque Eschyle & Euripide avancent ainsi, qu'on ne peut être parricide de sa mère, il faut considérer la position d'Oreste. Il vient de tuer Clytemnestre : rien ne semble pouvoir excuser un tel forfait, & cependant il est nécessaire que les poètes conservent l'intérêt sur leur héros. L'ordre du Destin sert souvent à justifier le crime. Mais tel a sans doute été l'embarras des grands tragiques, qu'ils sont allés puiser un autre système de défense dans une idée naturaliste assez en vogue chez les sophistes. On la retrouve en effet dans les dogmes philosophiques d'Anaxagore.

Quand bien même une telle théorie

eût été sérieusement acceptée en principe & jusque dans les conséquences les plus extrêmes par les deux poètes, faudrait-il encore rejeter la faute & le dédain sur la société grecque tout entière? La mémoire s'est conservée de ce qui arriva à la représentation d'*Oreste*. Lorsque l'acteur vint à prononcer ces mots : « Sans père, un enfant ferait pour jamais privé de l'exil-  
« tence, » une voix s'éleva dans la foule pour faire justice : « Et sans mère, infâme  
« Euripide ! » s'écria-t-elle, comme pour protester, au nom de l'opinion publique d'Athènes, & devant la postérité, contre ceux qui, dans l'avenir, y voudraient chercher un grief d'accusation contre la morale grecque. L'histoire, qui n'a pas dédaigné de conserver le souvenir de ces clameurs, témoignages d'une noble indignation, montre donc l'effet, qu'au temps même d'Euripide, produisaient les détestables excuses d'*Oreste*.

A *Oreste* & aux *Coëphores* il est bon d'opposer le drame entier d'*Alceste*, qui tire tout son intérêt du sublime dévouement d'une femme qui sacrifie sa vie pour sauver celle de son époux. Les dieux se montrent si touchés de ce sacrifice qu'ils redressent en sa faveur les arrêts du Destin. Peut-on penser que les peuples restaient plus insensibles que les immortels à la vue d'un si admirable caractère, & n'applaudissent pas à la noblesse de tout le sexe dans la belle expression qu'*Alceste* leur en présentait ?

Si nous avons parlé de quelques femmes fortes dans le crime, il ne faut pas penser qu'alors, plus qu'aujourd'hui, la faute en rejaillit sur le sexe entier. Le peuple, dans son bon sens ordinaire, était capable de juger comme il convient. Le poète, au reste, savait lui-même le rappeler à de justes sentiments. « Contiens tes transports  
« furieux, dit le chœur dans *Oreste*, &

« n'enveloppe pas toutes les femmes dans  
« tes injurieuses accusations. S'il en est de  
« méchantes, il en est aussi que leurs ver-  
« tus mettent au-dessus de tout repro-  
« che <sup>1</sup>. »

Parmi les différents caractères que nous venons d'étudier comme les plus développés & les plus dignes d'attention, il en est plusieurs remarquables par une empreinte vigoureuse; ils montrent des âmes fortement trempées. La multitude, qui voyait représenter ainsi la nature féminine, devait reporter sur le sexe entier l'honneur que lui faisaient si justement les héroïnes; le sentiment de profondeur & de puissance dans le crime comme dans la vertu, dont on lui présentait les exemples, devait frapper son imagination. — Mais, d'ailleurs, la tragédie faite pour le peuple n'est-elle pas l'expression des sentiments qu'il possède déjà?

<sup>1</sup> Euripide, *Hécube*, acte V, scène II.

Lui-même donne l'inspiration, car on travaille pour lui plaire; &, s'il eût méprisé la femme en général, croit-on qu'il eût été possible de lui faire adorer des déesses & applaudir des héroïnes ?

Nous ne nous arrêterons point à l'examen des types que présentent les comiques grecs & latins. Ce sont généralement de méchantes femmes, ou du moins des courtisanes qui représentent le sexe & paraissent en scène, dans Aristophane & Ménandre, aussi bien que dans Plaute & Térence, leurs imitateurs. Serait-ce que l'intérieur de la matrone fût considéré comme si sacré que les mœurs ne permissent pas qu'on en déchirât le voile, ainsi que sur nos théâtres modernes est défendue la représentation des saints mystères de la religion ?

Si l'on voulait absolument inférer d'après les comiques que, dans la vie commune, la courtisane & la méchante femme étaient

vraiment le type général du sexe dans l'antiquité, je ferai remarquer qu'aujourd'hui même nos meilleurs auteurs choisissent encore les filles de marbre pour leurs personnages de prédilection, & ne laisseront guères mieux au jugement de la postérité. — Il existe deux façons de présenter la morale, & il est aussi bon d'enseigner à fuir le vice en montrant le mal & sa laideur, que d'exciter à la vertu en développant sa beauté & sa grandeur. Malgré l'impudicité des situations & des expressions, tant reprochée aux comiques grecs & latins de même qu'à certains auteurs modernes, l'on peut dire que leurs pièces sont précieuses & sérieusement morales au fond. — Il n'y a point de reproche à leur faire; sur de tels sujets s'exerce plus naturellement la verve de la satire. Mais il s'ensuit logiquement que ce n'est point d'après eux qu'il convient de porter une appréciation générale des mœurs : l'examen serait incomplet.

Nous passerons même sur l'étude de certaines pièces d'Aristophane, dans lesquelles le poète semble s'acharner contre le système platonicien de l'introduction des femmes dans les fonctions publiques. De telles prétentions sont abandonnées. Et d'ailleurs, n'est-ce point une appréciation difficile à établir que la part qu'Aristophane lui-même entendait faire dans ses comédies à la critique des affaires publiques, lorsqu'il mettait tels ou tels discours dans la bouche de Praxagora ou de ses autres harangueuses? — Toujours est-il que, respectant sans nul doute la vraisemblance, il accordait un rare bon sens aux observations des femmes de son temps sur les questions sociales & politiques.

Il est assez de ce que nous avons vu & étudié dans les vieux poètes & dans les tragiques pour prouver abondamment que la femme exerçait déjà une grande action dans la société. Racine & Corneille eux-



mêmes, les sublimes idéalistes, n'ont-ils pas cherché dans l'antiquité grecque & romaine la plupart de leurs caractères de fille, de femme & d'épouse, ne lui ont-ils pas emprunté la plupart de leurs plus grands sentimens? Les rôles bons & sublimes, méchants ou funestes, qu'on lui donnait dans les poèmes épiques & dans les tragédies, indiquent assez que, dans la vie ordinaire & dans les événemens, elle avait beaucoup plus d'influence que certains ne lui en accordent.

Il suffit de penser que la masse du peuple applaudissait sur la scène aux vertus de telle ou telle héroïne, pour être assuré qu'à une telle époque on respectait le sexe. Concluons donc avec certitude qu'aux temps florissans de la Grèce, on comprenait déjà sa grandeur & sa véritable valeur dans la société.





*L'HISTOIRE GRECQUE*



## L'HISTOIRE GRECQUE

---

**L'**ÉTUDE des préceptes moraux que nous ont laissés les sages de l'antiquité a dû démontrer l'excellence de leurs théories sur la femme & le mariage. La raison, éclairée de la seule lumière naturelle, suffit donc pour faire proclamer sa dignité, pour régler les hautes conditions de son union avec l'homme, & déterminer le rôle élevé qu'elle est appelée à remplir dans la famille. Il importe maintenant de considé-

rer jusqu'à quel point se portait l'application de ces principes.

Dans le Panthéon que Plutarque élève aux Illustres, on se plaît à considérer quelques esquisses de femmes jetées çà & là. Elles occupent leur place au milieu des héros, & se font remarquer entre les portraits des plus grands hommes dans le monument élevé par l'historien à la grandeur de la vieille humanité.

Ces actes de vertu, dira-t-on, ne pouvaient leur servir que dans des motifs naturels, & n'étaient après tout, pour les plus renommés, que le seul fait de l'orgueil humain.

Sacrifice & dévouement cependant, dans le beau sens de ces expressions, ne sont pas des mots exclusivement chrétiens. L'orgueil qui fait dire à l'homme, en face du vice & de la débauche : *Major sum & ad majora natus*; qui fait sacrifier la fortune & la vie au service de la patrie,

à l'honneur & à la gloire qui peuvent rester dans la mémoire des hommes; cet orgueil-là est respectable. Il place noblement la jouissance des biens matériels & de la vie physique au-dessous de la grandeur morale de l'individu, de la reconnaissance & de l'estime qui pourront rester dans le cœur & l'esprit des concitoyens. Il y a par là même sacrifice du tangible à l'immatériel, supériorité intellectuelle, élévation réelle de sentiments. Les grands actes qui en témoignent demeurent & demeureront éternellement dignes de louange.

Toutes les générations ont passé en admirant l'*héroïsme*; rien ne doit le rabaisser. Le motif est humain, mais il est d'un ordre très-supérieur, très-élevé, donc très-louable.

Les plus belles vertus chrétiennes ne sont pas toujours le fruit d'une sereine spéculation. Il y a, j'aime à le croire

pour l'honneur de l'humanité, des âmes sublimes que détermine la vue seule du bien. Mais ces hautes natures sont rares & exceptionnelles dans tous les âges, car les passions dominant & inspirent le plus souvent la volonté.

On fait encore le bien à ses semblables pour la récompense céleste que le Christ promet aux miséricordieux. Il serait plus beau d'agir en vue de Dieu seul, de son amour, comme en vue du bon & du simple devoir. C'est de l'égoïsme, quoique du plus sage & du mieux entendu. Pourquoi donc la charité est-elle néanmoins estimable, si ce n'est parce qu'elle suppose une intelligence éclairée & une volonté droite qui subordonnent la jouissance présente de l'argent, par exemple, à la récompense promise pour la peine d'un verre d'eau donné au prochain ?

L'orgueil humain bien compris peut déterminer le sacrifice du bien physique



au bien moral. Le sentiment est plus ou moins haut, suivant qu'il s'agit de sacrifier à l'espérance du ciel ou à l'estime de ses concitoyens, toujours est-il qu'il implique la vue d'un intérêt supérieur aux biens physiques & matériels, & en cela seul comporte un vrai mérite. Les actes qu'il inspire sont donc plus respectables en eux-mêmes qu'aucun de ceux qui ont pour objet les satisfactions ordinaires de la vie, & si gloire fut jamais quelque chose, ce n'est point une vaine fumée que la renommée de leur mérite.

La charité & l'humilité, qui sont les plus belles vertus dont se pare le christianisme, sont elles-mêmes des vertus naturelles dont on trouve la trace chez les anciens :

« Ἄνθρωπος ἐγὼ, καὶ πάντα μοὶ τ' ἀλλότριος μέλει. »

« *Homo sum. humani nil à me alienum puto.* »

Qu'exprime le fameux vers de Ménandre, traduit si heureusement par Térence,

si ce n'est la solidarité humaine, principe de la sympathie due à ses semblables?

J'ai rapporté les recommandations de Xénophon sur les soins à donner aux ferviteurs malades. Cicéron a écrit que la libéralité de ceux qui retirent des prisonniers, qui payent leur rançon & foulagent les pauvres, est fort utile à la république. — Lactance lui-même lui porte des louanges <sup>1</sup>; & ne font-ce pas là en effet les plus belles œuvres de la charité? Peut-on d'ailleurs oublier que l'antiquité avait une déesse *Pitié*, à laquelle s'élevaient de nombreux autels?

Les anciens avaient su dominer les considérations matérielles & s'étaient élevés à comprendre que la seule vraie grandeur est celle qui se rapporte à la supériorité de l'âme. Voyez les leçons que Cynisque recevait de son frère. Voyez le mépris

<sup>1</sup> Lactance, *Institutions divines*, chap. vi, p. 659.

pour le luxe de ces vieux Romains, qui, commandant les armées de la République, mangeaient dans des écuelles de bois, & de ces généraux victorieux, qui, la campagne finie, retournaient à leur charrue. Ils étaient admirés, & leur souvenir restait comme des exemples fameux. C'est donc que la vraie grandeur de l'âme était comprise même du peuple chez les anciens.

Le stoïcien, dégagé de toute attention aux choses terrestres, se plaçait au-dessus de tous les détails de la vie matérielle, & s'attachait seulement à vivre selon la raison & la nature intelligente de l'âme. Le mal physique n'était rien pour lui, les considérations sociales devenaient néant. Si l'on a dit que la vengeance était le plaisir des dieux, le stoïcien s'élevait plus haut qu'eux, car il arrivait par ses principes jusqu'au dédain complet des injures.

L'humilité a son principe dans le peu

que vaut l'homme devant Dieu? Je n'en trouve pas d'autre fondement dans saint Paul : « *Quis enim te discernit?* » dit « l'Apôtre. *Quid autem habes quod non accepisti? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* <sup>1</sup>? » — De tout temps l'homme n'a eu qu'à élever les yeux au firmament ou à les baisser sur la terre pour concevoir le juste sentiment de son infériorité. Il est impossible de le considérer comme nouveau. L'homme n'était pas aveugle, & qu'il appelât l'Être souverain Nature ou Jupiter, il devait se trouver humilié par la moindre réflexion devant cet Être suprême.

Je crois donc qu'il est permis de dire que l'Évangile n'a pas créé de vertu nouvelle, pas plus qu'il n'a créé d'homme nouveau; mais il a perfectionné admira-

<sup>1</sup> Saint Paul, I Cor., liv. iv, 7.

blement les enseignements & les vertus de l'antiquité, il a donné aux mœurs un élan incomparable & une aide divine à la civilisation. Ce qu'on lui doit encore par-dessus tout, c'est d'avoir mis en honneur & en pratique dans le monde les vrais principes de la vertu; c'est d'avoir rendu la vertu populaire.

Admirons maintenant sans restriction les actes célèbres de la vertu antique.

Parlons d'abord de ces Lacédémoniennes si renommées pour la façon dont elles élevaient leurs enfants. Il n'y a femmes au monde que vous autres qui commandiez à vos hommes, difait une dame étrangère à Gorgo, femme du roi Léonidas. — Aussi n'y a-t-il que nous qui portions des hommes, répondait fièrement la Spartiate <sup>1</sup>.

L'éducation de l'enfant est le grand de-

<sup>1</sup> Plutarque, *Lycurgus*, t. I, p. 174.

voir, la plus noble charge de la femme. Ce ne font pas les vains ornements de la personne, même les soins de la maison, qui doivent être ses premières occupations. Qu'importent l'aiguille, la toilette, auprès des sollicitudes qu'on doit à ces jeunes âmes ! L'esprit & le cœur se forment sous l'inspiration de la mère aussi bien que le corps dans le sein maternel. C'est donc bien à elle qu'il appartient de préparer des hommes.

Une autre Spartiate montrait quatre fils bien élevés à une femme d'Ionie qui lui demandait ses louanges pour une tapisserie : « Tels doivent être, lui disait-elle, les ouvrages d'une dame de bien & d'honneur, & voilà de quoy elle se doit vanter & glorifier <sup>1</sup>. » Les Ioniennes de notre temps couvrent leurs fils de broderies qu'elles ne font plus, parade de vaine tendresse. Nos lois condamnent les mal-

<sup>1</sup> Plut., *Apophtegmes des Lacedémoniennes*, t. XVI, p. 127.

heureuses qui déposent leurs enfants dans la rue, & nos mœurs ne flétrissent même pas les riches & nobles dames qui, pour courir le monde & les salons, délaissent tous les soins de la maternité & les abandonnent aux serviteurs de la maison.

Les femmes de Lacédémone savaient comprendre & remplir plus hautement leur mission; aussi de semblables mères formaient-elles des Spartiates.

Profondément pénétrées de ce grand principe que l'existence du corps est peu devant l'honneur de l'âme, elles savaient inculquer à leurs fils le mépris de la mort.

Un tel sentiment, lorsqu'il naît de l'estime souveraine qui est accordée à la grandeur morale, donne à l'homme le caractère de véritable supériorité qui convient à sa nature intelligente.

Reviens avec ton bouclier ou sur ton bouclier, leur disaient-elles lorsqu'ils partaient pour la guerre. — Elles-mêmes qui

venaient de leur donner la vie leur commandaient ainsi de favoir la sacrifier à l'honneur & à la patrie.

Une mère apprend que son fils se gouvernait mal en pays étranger; elle lui écrit ces simples mots : « Il court un mauvais  
« bruit de toy par deçà; efface-le ou  
« meurs ! »

Que l'on ne trouve pas ce sentiment trop sublime, & en dehors de la nature maternelle; l'honneur humain bien compris inspire ici comme la religion la plus haute. C'est la même pensée, si justement admirée, que la bonne reine Blanche, dans sa piété, exprimait à son fils Louis IX : « J'ay-  
« merois trop mieux, mon cher enfant,  
« vous voir mourir devant mes yeux que  
« de vous voir commettre un seul péché  
« mortel. »

Modèles elles-mêmes par la forte trempe

<sup>1</sup> Plut., *Apophtegmes des Lacédémoniens*, t. XVI, p 127.



de leur caractère, les Spartiates savaient sacrifier jusqu'à leur douleur.

Une mère ensevelissait son fils, lorsque survint une pauvre vieille qui voulut la consoler par ses plaintes : « O femme, « quelle fortune ! » disait-elle. — « Bonne, « par les dieux jumeaux, répondit la La- « cédémonienne, car le but, auquel je « l'avois enfanté m'est advenu, à fin qu'il « mourust pour Sparte <sup>1</sup>. »

Dévoûment à la patrie, sentiment sublime, tu es digne de toute gloire terrestre, puisque tu obliges la reconnaissance humaine, & tu mérites de la divinité même. — Sur le champ de bataille comme dans les actes de la vie civile, le but sacré est le bien public de nos concitoyens. Quel sentiment plus beau, plus chrétien que celui-là ! Il consacre au prix des labeurs & des fatigues & par le sacri-

<sup>1</sup> Plut., *Apophtegmes des Lacédémoniens*, t. XVI, p. 126.

fice de la fortune & du fang, l'amour du prochain & de la fociété!

Ce qu'elles regardaient comme devoir & à honneur pour leurs fils & leurs maris, ces femmes, malgré la faibleffe naturelle du fexe, allaient parfois jufqu'à le foutenir elles-mêmes les armes à la main. Au fiége de Sparte par Pyrrhus, la ville fe trouvant aux abois, les Lacédémoniennes fe levèrent; difant avoir tout à craindre, elles prétendaient participer à la défenfe. Archidamia alla porter parole au confeil de guerre, & réclamer le droit de fe battre, « remonftrant que les hommes leur  
« faifoient grand tort, s'ilz eftimoient  
« qu'elles euffent le cueur fi lafche, que  
« de vouloir furvivre après que Sparte  
« feroit deftruite <sup>1</sup>. »

Elles fe rendirent en foule aux avant-postes, ouvrirent les tranchées, encoura-

<sup>1</sup> Plutarque, *Pyrrus*, t. IV, p. 173.

gèrent & aidèrent les combattants. Leur admirable entrain dura tout le temps de ce siège, & servit à faire échouer les efforts du roi Pyrrhus.

Voilà ce que les femmes étaient capables de faire pour la défense publique. — Quand on attaquait leur personne & leur honneur, elles trouvaient un égal courage pour les défendre & les venger ; témoin cette brave Timoclée qui, à la prise d'Athènes par les Macédoniens, jeta dans son puits un capitaine de foudards, qui l'avait outragée, & fut noblement abfoute par Alexandre, qui rendit justice à sa vertueuse bravoure.

De même que ces femmes magnanimes estimaient la perte de leur propre vie & de celle de leurs enfants bien préférable au déshonneur, ainsi considéraient-elles que la réputation d'un homme était le plus bel ornement qui pût honorer sa femme.

Il est, dans la *Cyropédie*, un déli-

cieux récit, celui de l'amour d'Abradate & de Panthée. La belle Suzienne, respectée par Cyrus, avait attiré son mari dans le parti du prince. Tendre autant que fière dans son amour, elle avait vendu ses bijoux pour l'armer d'une cuirasse & d'un casque d'or, & au moment de combattre elle l'encourageait encore : « S'il y eut  
« jamais, Abradate, des femmes qui  
« aimassent leurs époux plus qu'elles-  
« mêmes, fans doute tu me mets au nom-  
« bre de ces femmes. Cependant, quels  
« que soient les sentimens que tu me  
« connais pour toi, j'estimerai mieux, j'en  
« jure par mon amour & par le tien, te  
« suivre au tombeau où t'eût conduit une  
« belle mort que de vivre fans honneur  
« avec un mari déshonoré, tant je suis  
« persuadée que nous ne devons l'un &  
« l'autre respirer que pour la gloire <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Xénophon, *Cyropédie*, liv. VI, p. 594.

Une Ionienne, vaniteuse de ses bijoux, les étalait devant la femme de Phocion. « Tout mon parement, lui opposa dédaigneusement celle-ci, est mon mary Phocion, qui, depuis vingt ans en çà, a toujours esté continuellement esleu capitaine des Athéniens <sup>1</sup>. »

La véritable parure, comprenait cette dame, n'est ni dans l'or, ni dans l'argent, mais dans la noblesse du caractère & l'honneur de la vie. — La simplicité ne nuit jamais à la dignité de la personne, ni même au respect véritable de la foule. — Celle-ci possédait d'ailleurs une réputation de modeste grandeur tellement établie à Athènes, qu'un jour, au théâtre, un acteur mécontent de son cortége, hésitant à entrer en scène, le défrayeur du spectacle l'y poussa en criant : « Ne vois-tu pas la femme de Phocion qui va toujours avec

<sup>1</sup> Plut., *Phocion*. t. VI, p. 284.

« une chambrière feule par la ville, & tu  
« veux faire le glorieux, & corrompre les  
« meurs des dames d'Athènes! »

Et l'assemblée du peuple applaudit.

Je rapporterai maintenant quelques exemples admirables de dévoûment conjugal ; ils semblent auffi remarquables qu'aucun de ceux que présentent les temps modernes.

Denys l'Ancien avait une sœur nommée Thesta, qu'il avait mariée à Polyxène. Celui-ci, étant devenu suspect au tyran, s'était enfui hors de Sicile. A cette nouvelle, Denys fit appeler sa sœur, & lui reprocha vivement de ne l'avoir pas informé de ces projets d'évasion. Elle, se défendit de ne l'avoir pas dénoncé ; mais loin de s'excuser, voici sur quel ton & avec quelle noble fierté elle répondit : « Comment, « te semble-t-il, Dionysius, dit-elle, que « je fois femme si lasche & de si peu de « cueur, si j'eusse sçu que mon mary s'en

« voulust aller, que je ne me feusse mise  
« sur la mer quant & luy, & que je n'eusse  
« voulu estre compagne de sa fortune ? Je  
« n'en ay rien sçeu devant qu'il soit party,  
« car il m'eust esté plus honorable d'estre  
« ditte femme de Polyxenus banny que  
« sœur de toy tyran <sup>1</sup>. »

Aussi, quand fut ruinée la puissance de Denys, les Syracusains, témoignant d'un juste respect pour tant de courage & de vertu, la conservèrent au milieu d'eux & lui rendirent le plus grand honneur.

Le chapitre desdits notables des Lacédémoniennes présente quantité de paroles admirables & de faits héroïques. Nous ne rencontrons rien de plus haut, parmi les femmes les plus honorées de nos jours, que cette Girtias qui s'écrie, à la nouvelle de son mari mort dans la bataille :  
« Ne falloit-il pas, puisqu'il alloit contre

<sup>1</sup> Plut., Dion., t. IX, p. 33.

« les ennemis, qu'il y mourust, ou qu'il  
« feist mourir eulx !? »

Un tel mot, une telle fierté peuvent se retrouver, mais non pas être surpassés. — Affection pure & vraie, attachement passant la vie, bien supérieur aux sentiments mous & corrompus que peut inspirer la passion physique & vulgaire ! Elle aimait son mari de la vraie manière. Les grandes âmes se font devoir des grands dévoûments ; la gloire leur reste comme sublime consolation. Lui, dans sa mort, elle, dans ses regrets, montrèrent qu'ils comprenaient & sentaient de même.

Leœna montra un courage très-héroïque, qui fit célébrer & bénir sa mémoire. Quand Hipparque fut abattu, son frère Hippias, décidé à frapper, & à étendre sa vengeance, voulut connaître le nom de tous les conjurés. Leœna était l'amie

<sup>1</sup> Plut., *Apophtegmes des Lacédémoniennes*, t. XVI, p. 124.



d'Harmodius & d'Ariftogiton, il la fit mettre à la torture. Mais celle-ci fe défiant de fa force contre la douleur, fe trancha la langue avec les dents. Les Athéniens, fauvés de la tyrannie, lui élevèrent une ftatue bien méritée <sup>1</sup>.

Les faits particuliers & les paroles détachées, dont il eft refté mémoire, font trop nombreux pour les rappeler tous.

Je vais rapporter l'hiftoire d'une famille entière, où plufieurs femmes présentèrent le caractère d'une vertu fingulière.

Le roi Léonidas avait été chaffé de Sparte par fon gendre Cleombrotus. Quand il y rentra victorieux, il le pourfuivit les armes à la main jufque dans le temple de Neptune. Mais Chélonis, époufe de l'ufurpateur & fille de Léonidas, fe jeta entre eux deux. Naguère, fe fentant outragée du renverfement de fon père, elle s'était

<sup>1</sup> Plutarque, *Du trop parler*, t. XIV, p. 67.

féparée de fon mari pour aller le fervir en exil. Maintenant, « changeant fon courroux « avec la fortune, » elle fupplie pour fon mari malheureux à fon tour. Tenant par la main fes deux petits enfans, les cheveux épars, en vêtements de deuil, elle adrefle à fon père fes déprécations touchantes : « Quoi ! s'écrie-t-elle, tu veux occire le mari que ta main m'a donné ? Infortunée que je fuis ! pourrai-je quitter le deuil que je portais pour ton exil, & me réjouir de ton triomphe ? Avec quel front me trouver en compagnie des autres honneftes dames, quand je n'aurai oncques peu émouvoir à pitié ni mon père pour mon mary, ni mon mary en priant pour mon père ! » Nobles lamentations contre le malheur de fon fort, bien faites pour attendrir, ne fût-ce qu'en confidération d'elle-même !

Eh quoi ! ajoute-t-elle, voulez-vous faire « paroître que la royauté foit chofe fi « défirable & fi grande, qu'il foit loifible

« de tuer ses gendres, & ne faire aucun  
« compte de ses propres enfants pour  
« l'amour d'elle! »

Léonidas fut touché de ses pleurs, &, après avoir consulté ses compagnons, ordonna à Cleombrotus de se sauver, priant sa fille de lui rester pour prix de sa clémence.

Mais, elle, prit ses enfants, invoqua le ciel, & sur l'heure suivit son mari en exil; « de manière, conclut excellemment Plutarque, que si Cleombrotus n'eust eu le jugement dépravé par ambition & vaine gloire, il eust deu estimer que cest exil luy estoit plus grand heur pour sa femme telle qui l'accompagnoit, que n'estoit la royaulté mesme sans elle <sup>1</sup>. »

Noble & sublime réflexion! — Autant la grandeur de l'âme excède les éclats de l'or & de la couronne même, autant la

<sup>1</sup> Plutarque, *Agis & Cléomènes*, tome VII, pp. 334 & 335.

possession d'une telle femme l'emportait vraiment sur tous les autres biens matériels & grossiers de ce monde.

Cléomène, dont nous venons de parler, était fils du roi Léonidas. Son père lui avait fait épouser la veuve du roi Agis, qu'il venait de détrôner & de tuer. — Une telle violence n'était pas extraordinaire pour l'époque. Nos mœurs en repoussent l'idée ; de nos jours la coaction brutale n'existe plus, quoique la contrainte morale impose encore parfois des mariages. — Les femmes aujourd'hui, pas plus qu'alors, ne se donnent pas toutes les fois qu'elles se livrent.

Mais l'amour, qui adoucit tant de choses dans la vie, se mêla bientôt dans cette union. Les deux jeunes gens étaient dignes l'un de l'autre : ils se comprirent, & se trouvant réunis, s'aimèrent en toute tendresse. Un cœur frappé, brisé par une douleur qu'il a crue mortelle, peut par-

fois se sentir tant de forces pour aimer, qu'il vienne à guérir & à revivre. — Tel un chêne a forte fève, foudroyé du tonnerre : le deuil de ses branches fèches & brûlées se couvre parfois d'un nouveau feuillage, ainsi peut renaître aussi des cendres un jeune & bel amour.

La passion de la jeune veuve était pleine de délicatesse à l'égard du passé. « Elle se montra bonne & amiable envers son jeune mary, lequel aussi incontinent qu'il l'eût épousée en fut amoureux, & par une compassion luy sceut bon gré de l'amour qu'elle portoit encore à son premier mary, & de l'amiable souvenance qu'elle avoit de luy, de manière que bien souvent il l'en mettoit luy même en propos, lui demandant comme les choses estoient passées, & prenoit plaisir à luy ouir raconter quelle intention & quelle volonté avait eüe Agis <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Plut., *Agis & Cléomènes*, tome VII, pp. 341 & 342.

Cléomène avait raison de s'affocier aux fentiments d'Agiatis. Dans l'objet de fon amour, on doit favoir toujours refpecter le culte des juftes & honorables fouvenirs.

Devenu plus tard roi de Sparte, & menacé de nombreux dangers, il avait invoqué le fecours de Ptolémée. Celui-ci ne refusait pas fon alliance, mais exigeait en otage la mère & les enfants du roi. Cléomène, héfitant entre fa tendrefse de fils & les befoins de l'Etat, cachait le terrible embarras où le mettait une telle demande. Les mères ont les illuminations du cœur. Cratéficlée devina; &, trouvant l'occafion de fe dévouer, fe montra prête & empressée au facrifice. « Mets-moy, dit-elle à fon fils, mets-moy viftement dedans une navire & m'envoye là où tu verras que ce mien corps pourra plus fervir au bien de Sparte, premier que vieilleffe achève de le confommer fans rien faire <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Plutarque, *Agis & Cléomènes*, tome VII, p. 375.

A son arrivée auprès de Ptolémée, elle trouva ce prince changé de disposition & prêt à traiter avec Antigone, l'ennemi de Sparte. Comme elle apprit d'autre part que Cléomène, qui pouvait faire la paix avec les Achéens, refusait de la conclure par ce seul motif qu'il craignait le ressentiment du roi d'Égypte contre les deux chers gages qu'il possédait entre les mains, Cratéclee lui écrivit « qu'il feist ce qu'il ver-  
« roit le plus expédient pour le bien &  
« l'honneur de Sparte, sans craindre de  
« déplaire à Ptolemæus pour le regard  
« d'une pauvre vieille & d'un petit en-  
« fant <sup>1</sup>. » Une telle générosité, c'est de l'héroïsme le plus admirable; Régulus ne fit pas davantage.

Ainsi les femmes grecques savaient-elles s'élever à la hauteur du plus sublime dévouement que nous puissions admirer

<sup>1</sup> Plut., *Agis & Cleomènes*, p. 376.

chez les hommes anciens ou modernes. De tels exemples de vertu devaient évidemment porter leurs fruits, & l'on ne peut croire que la dignité de tout le sexe n'en fut pas relevée dans l'opinion. La preuve du respect qu'ils inspiraient est attestée par les annales, & les peuples qui en furent les témoins en gardaient tellement le souvenir, que l'histoire, après plus de deux mille ans, n'en a pas perdu la trace, ne les a pas oubliés, & présente encore leurs noms à la vénération de la postérité, comme leurs exemples à la noble émulation de nos siècles modernes.





*L'HISTOIRE ROMAINE*



## L'HISTOIRE ROMAINE

---

L'HISTOIRE des premiers temps de Rome conserve la mémoire de plusieurs femmes qui firent des traits dignes d'admiration.

Virgile a les plus beaux vers sur Camille, reine des Volſques: *O decus Italiae virgo!* s'écrie-t-il. Consacrée à Diane par son père, elle commande un bataillon

d'amazones habiles à manier la hache d'airain.

« Il est venu, dit-elle, le jour où des armes de femmes rétorquent les vaines paroles. Atteste, Ornytus, aux mânes de tes aïeux que ce n'est point une gloire légère que de tomber sous les traits de Camille. » Et à la fin de ce discours, elle immole le guerrier. Le poète nous montre la foule des femmes affemblées sur les murailles combattant & lançant des traits de leurs mains frémissantes <sup>1</sup>.

Clélia, donnée en otage au roi Porfenna, se jette dans le Tibre à un passage fort impétueux, le franchit à la nage, entraîne ses compagnes à sa suite, & les ramène à Rome. Renvoyées au camp ennemi par le consul Publicola, Aruns, fils de Porfenna, demanda quel était l'instigateur de cette fuite. Clélia se dénonça brave-

<sup>1</sup> Virgile, *Enéide*. liv. XI.

ment. Au contraire de ce qu'elle attendait, elle reçut mille compliments sur son audace. On lui fit galamment présent d'un beau cheval magnifiquement harnaché, récompense réservée ordinairement aux guerriers; & en l'honneur de son exploit les captives furent mises en liberté. — Un bas-relief, représentant une pucelle à cheval, consacra ce glorieux souvenir; il se trouvait placé sur la voie Sacrée, & existait encore du temps de Plutarque.

Volumnie reste encore le plus noble portrait de la mère adjurant son fils de rentrer dans le devoir. Ferme dans ses plaintes, touchante dans l'expression de sa tendresse & de sa peine, elle le supplie, elle se jette à ses pieds, elle, sa mère. — Que ne peut une pareille prière! L'implacable Coriolan ne résiste pas à un tel spectacle; le feu de son courroux s'éteint sous ces larmes sacrées. Il pleure

à son tour : « Je m'en revois vaincu par  
toy seule, s'écrie-t-il <sup>1</sup>. »

Coriolan pouvait déjà prévoir qu'il fe-  
rait victime de sa glorieuse faiblesse ; les  
Volsques le tuèrent. Il s'est ainsi sacrifié ;  
bien plus, il a sacrifié sa vengeance affu-  
rée. — Mais compte-t-on avec son ambi-  
tion & sa colère, avec sa vie même, de-  
vant une mère en pleurs ?

Plutarque dit peu de mots sur Lucrece.  
Tout le monde connaît cette chasteté hé-  
roïque qui chercha l'excuse jusque dans  
la mort ; elle a été tant vantée, qu'il est  
presque inutile de la louer. — Sa plus  
belle oraison funèbre se trouve dans un  
Père de l'Eglise.

« Oui, dit saint Augustin, elle a senti la  
honte d'un crime commis sur elle, bien  
que sans elle. Elle a craint, la fière Ro-  
maine, dans sa passion pour la gloire, qu'on

<sup>1</sup> Plut., *Coriolanus*. t. II, p. 457.

ne pût dire, en la voyant furvivre à son affront, qu'elle y avait consenti. A défaut de l'invisible secret de sa conscience, elle a voulu que sa mort fût un témoignage éclatant de sa pureté, persuadée que la patience ferait contre elle un aveu de complicité <sup>1</sup>. »

Caton professait des principes très-doux sur la vertu domestique. Il disait « que celui qui batoit sa femme ou son « enfant, commettoit aussi grand sacrilège, comme qui violeroit ou pilleroit « les plus saintes choses qui soyent au « monde <sup>2</sup>. »

Il louait grandement Socrate de sa patience envers Xantippe. — Bien éloigné de ces hommes publics, avenants dans le cabinet, charmants dans les salons, agréables dans toutes leurs relations extérieures, en politique & jusques en affaires,

<sup>1</sup> Saint Augustin. *la Cité*    <sup>2</sup> Plut., *Marcus Cato*. t. de Dieu, liv. I, chap. XIX. III, p. 441.

qui gardent pour l'intérieur toutes leurs intempéries & toutes les duretés de leur caractère, « Caton estimoit plus grande  
 « louange à un homme d'estre bon mary  
 « que bon sénateur <sup>1</sup>. »

Il se connaissait en femmes, le vieux censeur. La première épouse qu'il se donna, il la choisit plus noble que riche, « estimant, que celles qui sont extraittes  
 « de noble sang, ont plus de vergongne  
 « des choses mal honestes que n'ont pas  
 « les autres, & que par là elles se ren-  
 « dent plus obéissantes à leurs maris en  
 « choses raisonnables & honestes <sup>2</sup>. »

L'expérience du mariage n'en degouta pas Caton. Veuf & déjà vieux, il se remaria à la fille d'un de ses amis.

L'illustre Porcia, femme de Marcus Brutus, type de la fière matrone romaine,

<sup>1</sup> Plut., *Marcus Cato*, t. III, p. 441.

<sup>2</sup> Plut., *Marcus Cato*, t. III, p. 441.



était fille de M. Caton, formée par lui aux vertus civiques & privées.

« Ceste jeune dame, dit Plutarque,  
« estant sçavante en la philosophie, aimant  
« son mary, & ayant le cœur grand, joint  
« avec un bon sens & une prudence  
« grande <sup>1</sup>. »

Une femme fait deviner les peines, les inquiétudes du mari qu'elle aime. Celle-ci, sentant que son époux lui cachait quelque chose de grave, avant de lui demander son secret, voulut s'affurer elle-même du courage qu'elle aurait à le garder. Elle se fonda avec le fer, pour sentir si elle était vraiment maîtresse de toute contrainte, de toute douleur. De la blessure qu'elle se fit à la cuisse, naquit une fièvre intense. Voyant la sollicitude de son mari & la grande inquiétude qu'il prenait, elle arriva à lui découvrir son

<sup>1</sup> Plut.. *Marcus Brutus*, t. IX, p. 114.

secrèt, le secrèt de sa force. La traduction d'Amyot ajoute un singulier charme à la scène & au discours que rapporte Plutarque.

« Je (dit-elle), Brutus, estant fille de Caton, t'ay esté donnée, non pour estre participante de ton liçt & de ta table seulement, comme une concubine, ains pour être aussi parfonnière & compagne de toutes tes bonnes & mauvaises fortunes... Je sçay bien que le naturel d'une femme semble communément trop débile pour pouvoir seulement contenir une parole de secrèt ; mais la bonne nourriture, Brutus, & la conversation des gens vertueux ont quelque pouvoir de réformer un vice de la nature ; & quant à moy, j'ay cela d'avantage, que je suis fille de Caton, & femme de Brutus, à quoy néanmoins je ne me floye pas du tout par cy devant, jusques à ce que maintenant j'ay cogneu que la peine mesme

& la douleur ne me fçauroient vaincre. »  
— En difant ces paroles, elle lui montra fa bleffure, & lui conta comment elle fe l'était faite pour s'éprouver elle-mefme <sup>1</sup>.

Quelque temps avant le départ pour Pharfale, & lorfque les affaires du parti républicain femblaient déjà défefpérées, Porcia, paffant un jour avec fon mari devant une peinture représentant les adieux d'Hector & d'Andromaque, fe mit à fondre en pleurs. Cette fcène rappela à Acilius, un de leurs amis, les vers d'Homère qui ont trait à cette épifode, & il les cita.

« Voire mais, reprit Brutus en fou-riant, je ne puis de ma part dire à Porcia, ce qu'Hector répond à Andromache au mefme lieu du poète :

Il ne te fault d'autre choïe mefler,  
Que d'enfeigner tes femmes à filer,

car il eft bien vray, que la naturelle foibleffe

<sup>1</sup> Plut., *Marcus Brutus*, t. IX, p. 114.

de son corps ne luy permet pas de pouvoir faire les mesmes actes de prouesse, que nous pourrions bien faire, mais de courage elle se portera aussi vertueusement en la défense du païs, comme l'un de nous <sup>1</sup>. »

Caton l'Ancien murmurait, comme Thémistocle, contre le pouvoir souverain du sexe : « Les autres hommes, disait-il, commandent à leurs femmes, & nous à tout le demourant des hommes, & nos femmes nous commandent <sup>2</sup>. »

C'était une boutade, au moins de la part du vieux Romain, car il garda toujours l'indépendance de son noble caractère.

Caton d'Utique, son petit-fils & le véritable héritier de ses vertus, montra l'austérité de ses principes lorsqu'il refusa l'alliance de Pompée, qui, pour l'attacher

<sup>1</sup> Plutarque, *Marcus Brutus*, t. IX, p. 131.

<sup>2</sup> Plutarque, *Marcus Cato*, t. III, p. 409.

à sa politique, sollicitait sa nièce en mariage. Il lui fit répondre : « que Caton « n'était point prenable par le moyen « des femmes <sup>1</sup>. »

Pompée ne resta pas sans se marier ; il épousa Cornélia, fille de Métellus Scipion, veuve de Publius Craffus. — Celle-ci était une perfection, telle que la dépeint Plutarque.

« Ceste dame avoit beaucoup de grâces pour attirer un homme à l'aimer, outre celles de sa beauté, car elle estoit honnestement exercitée aux lettres, bien apprise à jouer de la lyre, & sçavante en la géométrie, & si prenoit plaisir à ouïr propos de la philosophie, non point en vain ni sans fruit ; mais, qui plus est, elle n'estoit point pour tout cela ny fascheuse, ny glorieuse, comme le deviennent ordinairement les jeunes femmes qui ont ces parties & ces sciences-là <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Plutarque, *Caton d'Uti que*, t. VI, p. 370.

<sup>2</sup> Plutarque, *Pompeius*, t. VI, p. 192.

Voilà le modèle de la femme la meilleure, la plus accomplie que l'imagination puisse rêver, la plus capable de faire le bonheur de la vie d'un homme.

Il ne se trouve pas beaucoup de chefs de famille scrupuleux comme Caton. Pompée pouvait choisir, il fit bien de prendre une telle femme. Elle le soutint & l'assista dans l'infortune ; partagea ses malheurs & les adoucit, lui apportant la sympathie véritable du cœur, unique soulagement & seule consolation dans les maux irrémédiables.

Cornélia, après Pharfale, suivit son mari jusqu'en Égypte, & du bord de son vaisseau assista au meurtre de Pompée. Lui mort, elle resta encore, croyant se devoir à ses cendres. Elle ne quitta le rivage que lorsqu'on lui eut remis ses restes malheureux, souvenir sacré qu'elle rapporta dans sa campagne près de la ville d'Albe, où elle vécut dans la retraite, & les honora tout le reste de ses jours.

Telles étaient, & ainsi se comportaient les dames romaines dans les derniers temps de la République, c'est-à-dire à l'époque où la société romaine fut la plus florissante & la plus glorieuse. — La grandeur & le dévouement de la femme suivent & atteignent le niveau de la vertu virile.

Nous étudierons plus loin, dans un chapitre spécial, le personnage funeste de Cléopâtre ; mais c'est ici la place, au milieu des plus honnêtes & des plus nobles femmes, de parler des deux épouses si fidèles & si dévouées du triumvir Marc-Antoine. Par elles, il fut sauvé longtemps du malheur : elles intercédèrent au ciel & lui réconciliaient Octave.

Fulvie, veuve de Clodius, était une fière & ardente nature ; « femme qui n'avait point le cœur si bas que de ne penser qu'à filer, ou à garder son ménage, & qui ne se contentait pas d'être maîtresse de son mari en son privé, ainsi le voulait

maîtriser étant en magistrat, & luy commander ayant commandement sur les légions & grosses armées <sup>1</sup>. »

Les prétentions de cette altière matrone étaient soutenues d'un courage viril. Pendant qu'Antoine s'endormait dans les bras de Cléopâtre, Fulvie s'était levée, & avait entamé la guerre contre César. — Ce soulèvement nuisait peut-être à la cause plus qu'il ne la servait; mais enfin cette ardeur est respectable : quand les hommes filent aux pieds d'une maîtresse, il est beau à l'épouse de soutenir & de prendre en main l'honneur de la maison.

Cette femme ardente avait excité le trouble & la guerre en Italie, dans l'espérance de secouer la mollesse d'Antoine, de le retirer des bras de Cléopâtre & de le ramener vers elle. Noble & vigoureuse jalousie ! Quelque funestes, politiquement,

<sup>1</sup> Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 278.



que pussent être les manœuvres, on ne peut guère blâmer, au point de vue du sentiment, ces écarts d'une fougueuse nature.

Fulvie mourut à Sicyone, lorsqu'elle partait pour aller rejoindre Antoine. Les partisans des deux grands adversaires profitèrent de cette circonstance pour mettre sur son compte toutes les causes de dissentiment & de guerre, & la réconciliation se fit.

Pour sceller la paix, César donna à Antoine Octavie, sa sœur aînée & chérie, alors veuve de Caius Marcellus, nature douce, résignée, certainement plus admirable encore que celle de l'inquiète Fulvie. Les deux partis s'en réjouirent, « espérans que ceste dame Octavia, laquelle avoit la grâce, l'honesteté & la prudence conjointe à une si rare beauté, quand elle demoureroit avec Antonius, estant aimée & estimée, comme la raison vouloit que

le fut une telle dame, qu'elle feroit caufe d'une bonne paix & certaine amitié entre eulx <sup>1</sup>. »

Excellente femme, auffi bonne fœur qu'époufe dévouée. Antoine, irrité des intrigues que Céfár fuscitait contre lui, marchait en armes à fa rencontre; elle le fupplia de lui permettre d'aller négocier avec fon frère; &, malgré une groffeffe avancée, fe mit auffitôt en chemin pour le rejoindre. Mécène & Agrippa accompagnaient Céfár; elle les prit tous trois à part, & leur fit les plus affectueufes prières, les plus touchantes fupplications : — Je fuis fœur de l'un des empereurs & femme de l'autre, leur dit-elle. « Or, fi (ce que j'à à Dieu ne plaise) le pire confeil a lieu, & que la guerre fe face, quant à vous, il eft incertain auquel des deux les dieux ayent deftiné d'efre vain-

<sup>1</sup> Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 311.

cueur ou vaincu ; mais quant à moy, de quelque costé que la victoire se tourne, en tout événement ma condition fera toujours malheureuse <sup>1</sup>. »

De telles prières étaient bien faites pour amollir le cœur d'un frère & d'un mari ; grâces à elle la réconciliation se fit. — Sous son patronage, les deux rivaux firent échange de légions & de vaisseaux, & se séparèrent satisfaits l'un de l'autre.

Lors de la fatale expédition d'Antoine contre les Parthes, sa généreuse femme s'était empressée de quitter Rome & d'amener des secours. Il lui enjoignit de s'arrêter à Athènes. La pauvre Octavie sentit sa défaite ; mais son dévouement l'emporta sur le dépit & la jalousie, & elle fit passer à son infidèle, mais malheureux époux, les hommes, les munitions & l'argent qu'elle tenait avec elle. Antoine dé-

<sup>1</sup> Plutarque, *Antonius*, t. VIII, pp. 317 & 318.

daigna tant de vertu, abandonna la vengeance de ses défaites & se laissa ramener à Alexandrie. — L'opinion publique en fut justement excitée contre la mollesse & la folie d'un gouvernement sacrifié aux caprices ruineux d'une maîtresse & à son désastreux amour.

César, cependant, irrité de l'injure qu'on faisoit à sa sœur, lui avait ordonné, à son retour d'Athènes à Rome, de ne pas rentrer dans le palais d'Antoine & de se retirer dans sa propre maison. Mais elle répondit : « qu'elle n'abandonneroit point la maison de son mary, & que s'il n'avoit autre occasion de luy faire la guerre, elle le prioit qu'il ne se fouciast point d'elle, pource que ce seroit une chose que lon blasmeroit grandement que deux si grands & si puissants empereurs eussent jetté les Romains en guerre civile, l'un pour l'amour d'une femme, l'autre pour la jalouzie d'une autre <sup>1</sup>. »

<sup>1</sup> Plutarque. *Antonius*, t. VIII p. 350.

Elle joignit les faits aux paroles, & continua constamment les devoirs d'épouse. Restée dans la demeure d'Antoine, Octavie continuait même à tenir maison ouverte pour ses partisans, & se chargeait de toutes les demandes auprès de son puissant frère.

Ce fut Antoine qui eut bien le cœur de chasser une telle épouse de son logis. Elle en sortit avec tous les enfants de son mari; les siens propres & ceux de Fulvie, sans plainte, sans reproche, mais « pleurant & lamentant son malheur qui l'avoit à ce conduite que lon la tenoit pour l'une des principales causes de ceste guerre civile <sup>2</sup>. »

C'était aux commencements de la lutte qui se termina à Actium; Cléopâtre était alors à l'apogée de sa fatale puissance sur le cœur d'Antoine.

<sup>2</sup> Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 355.

Incompréhensibles passions de l'homme, qui prouvent la faiblesse & l'aveuglement de la nature égarée ! Cette fameuse Cléopâtre « ne surpassait Octavia ni en beauté, « ni en fleur d'âge <sup>1</sup>. » — Et, de plus qu'elle, l'épouse possédait les qualités du cœur, la droiture de l'esprit & le noble dévouement au devoir.

Après la mort d'Antoine, fidèle à la mémoire de son mari, elle continua son noble rôle, garda les enfants qui survécurent, les soigna tous comme les siens propres, &, par la protection de César, finit par les établir dans les plus hautes positions de l'empire.

Trop heureux Antoine, s'il n'avait méconnu une telle femme ! — Le ciel, plus sévère que son indulgente épouse, lui fit porter la peine de sa passion insensée. — Octavie fut la triste victime du malheur

<sup>1</sup> Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 356.

qui la vengeait, car elle le pleura avec douleur.

Epouse sublime de dévoûment & de sacrifice! Vertu si folide, que la jalousie la plus juste ne savait l'ébranler; âme si haute, qu'elle se devoit encore au devoir, toute espérance de bonheur perdue!

« Quel est l'homme, dit Shakspeare, « qui ne fouhaiterait pas avoir une femme « de ce caractère <sup>1</sup> ? » — Malheur à qui la possédant la dédaignerait comme Antoine!

Après avoir rapporté les principaux traits des femmes qui illustrent l'histoire romaine dans les récits de Plutarque, il est bon de considérer en dernier lieu la condition où elles s'élevaient dans la société romaine, & juste de reconnaître le progrès relatif accompli déjà sur les mœurs grecques.

<sup>1</sup> *Antoine & Cléopâtre*, acte II, scène IV.

*Et vos in manu & in tutela, non in servitio debetis habere eas, & malle patres vos aut viros quàm dominos dici*<sup>1</sup>. Tels étaient les conseils de L. Valerius parlant aux sénateurs romains, telle était la seule influence qu'il voulût reconnaître comme juste & efficace, celle de la paternité & de l'amour conjugal.

Dès les premiers temps de la République, les matrones eurent à Rome des privilèges tout à fait particuliers. « On ne dit pas l'honneur & la dignité, ce ne ferait point assez; on dit la majesté & la fainteté des matrones<sup>2</sup>. » Elles pouvaient porter des robes bordées de pourpre, des ornements d'or; sur la voie publique on devait leur abandonner le haut du pavé : *Sanxit senatus ut feminis semita viri cederent*<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Tite-Live, liv. xxxiv.

<sup>3</sup> Valère Maxime, liv. V.

<sup>2</sup> F. De Champagny, *les Césars*, t. III, p. 167.



Il était défendu de porter la main sur une matrone, même pour l'appeler en justice, de peur, dit Valère Maxime, de profaner par l'attouchement d'une main étrangère la pureté de sa robe <sup>1</sup>.

Les citoyens n'avaient pas de tels privilèges; mais ce respect allait si loin, que personne ne pouvait obliger à descendre de char un homme qui s'y trouvait avec une femme <sup>2</sup>.

La dot que réglait si minutieusement & sauvegardait si soigneusement la législation, affirmait la personnalité civile de la femme. Les paraphernaux constituaient son indépendance, trop souvent même sa domination sur le mari. Si l'on objecte la loi Voconia, qui défendait d'instituer héritière la femme, même sa fille unique, je répondrai qu'aujourd'hui même un de

<sup>1</sup> Valère Maxime, liv. II. chap. I.

<sup>2</sup> Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste*, t. I, p. 242.

nos plus illustres économistes, M. Le Play, plaide à peu près pour le même système <sup>1</sup>.

La loi romaine donnait du mariage une admirable définition : *Nuptiæ sunt conjunctio maris & feminæ, & consortium omnis vitæ, divini & humani juris communicatio*. Le mariage officiel romain, celui qui seul constitue des noces & sacre la femme du titre de matrone, est le mariage par *confarréation*. Les cérémonies qui l'accompagnaient étaient des plus significatives, & sont la meilleure preuve de la dignité de la femme, & de l'égalité qu'on lui reconnaissait vis-à-vis du mari dans l'ordre de la famille. — Les deux époux s'affeyaient sur une chaise jumelle, la main dans la main, & ainsi placés, le flamine qui consacrait l'union déclarait la femme participante aux biens du mari comme aux choses sacrées. Là où vous fe-

<sup>1</sup> Voir à l'*Appendice*, note P.

rez *Caïus*, je ferai *Caïa*, difait la femme ; déclarant ainfi qu'elle comptait vivre avec fon mari fur le pied d'égalité. « Car c'est  
 « autant à dire, dit Plutarque, là où tu  
 « feras maître & feigneur, là feray dame  
 « & maîtrefse <sup>1</sup>. »

Le premier Romain qui répudia fa femme fut *Spurius Carvilius*, 523 ans après la fondation de Rome, & encore était-ce à caufe de ftérilité. Le fait parut alors fi extraordinaire, que la date en eft confervée <sup>2</sup>.

Tertullien favait être plus juſte que les méchants faifeurs de nos apologétiques modernes. Il ſe plaignait de la corruption de fon temps, mais regrettait la pureté conjugale & la vertu domeſtique des premiers Romains. « Qu'est devenue, s'écriait-  
 « il, cette antique félicité du mariage,  
 « fondée, fur les mœurs, qui en cimentè-

<sup>1</sup> Plutarque, *Questions romaines*, t. XXI, p. 273.

<sup>2</sup> Plutarque, *Numa Pompilius*, t. I, p. 278.

« rent tellement l'harmonie, que pendant  
 « près de six cents ans il n'y eut pas un  
 « exemple de divorce <sup>1</sup> ? » Tertullien ren-  
 dait donc hommage au passé de Rome, &  
 faisait lui-même le plus bel éloge de cette  
 société païenne. Elle le méritait, avant la  
 décadence que lui apporta l'Empire.

Nulle part dans l'antiquité autant qu'à  
 Rome, dit un auteur très-chrétien & très-  
 favant, la chose publique n'accepta & ne  
 glorifia autant la vertu féminine; nulle  
 part la femme ne fut plus citoyenne, plus  
 affociée aux dangers, aux triomphes, aux  
 intérêts & à la gloire communes <sup>2</sup>. —  
 Les Romains eux-mêmes appréciaient un  
 tel progrès & faisaient s'en vanter.

Nous n'avons pas honte, écrivait Cor-  
 nélius Népos, de conduire nos femmes  
 dans les festins auxquels nous assistons. Nos

<sup>1</sup> Tertullien, Apologétique, *Choix des monuments primitifs de l'ère chrétienne*, par Buchon. Paris, 1842, pp 8, 9.

<sup>2</sup> Franz de Champagny, *les Césars*, t. III, p. 168.

mères de famille occupent à la maison l'appartement d'honneur, voient le monde ; la femme enfin tient le rang le plus honorable à côté de son mari <sup>1</sup>.

Il y a déjà loin des premières traditions domestiques, & du gynécée où les Grecs renfermaient l'existence de leurs épouses.

Il y avait progrès très-effectif & très-réel sur les mœurs qui régnaient au temps de Socrate & de Xénophon : la civilisation marchait donc d'elle-même. Et à qui le devait-elle alors, après Dieu, source de tout bien, si ce n'est aux Grecs, dont les Romains n'étaient que les héritiers, & aux grands maîtres tels que Socrate & Xénophon, qui avaient éclairé la route de l'humanité ?

<sup>1</sup> Cornélius Népos, *préface*.





*LES HÉTÉRAIRES*





## LES HÉTAÏRES

UNE étude sur l'état de la femme dans la civilisation antique ne ferait pas complète, si, après avoir envisagé les purs types qui marquèrent d'une façon éminente par l'honneur, le courage & la vertu, on ne s'arrêtait à considérer ce qu'était cette classe nombreuse & brillante de femmes connues sous le nom d'*hétaïres*, qui jouèrent un rôle si remarquable dans la société grecque.

Parmi celles dont nous allons parler, il s'en trouve d'ailleurs qui se font signalées par de grandes & hautes qualités, & qui ont laissé un souvenir estimable pour leurs beaux dire ou leurs nobles actions.

Quant aux courtisanes célèbres qui n'attachèrent leur nom qu'à d'inignes folies, nous en parlerons aussi. — Il faudra même descendre jusqu'à celles qui ne servaient que la Vénus vulgaire. Ce n'est point une vaine curiosité que de jeter la sonde dans les bas fonds. Comme le géologue, pour analyser un terrain, s'efforce de connaître toutes les couches & de pénétrer au plus bas, ainsi celui qui s'attache à apprécier une civilisation doit pousser ses investigations jusqu'aux dernières classes de la société qu'il veut juger.

Il y a, dans toute société, des infirmités presque essentielles; elles découlent fatalement de l'imperfection de l'humanité. Les vices étaient grands dans

l'antiquité ; mais c'est à tort que quelques-uns y trouvent une suffisante raison pour rejeter dans un mépris général & trop superbe tout ce qu'a pu produire la philosophie payenne. A peine d'ailleurs le monde venait-il d'entendre les grands enseignements de ses sages. Un triste retour sur l'état présent de notre société ne permet guère tant de fierté. Nous avons marché mais lentement, malgré les lumières divines qu'a apportées l'Évangile, & l'on reste étonné de voir combien les vices qui fouillèrent l'antiquité trouvent de malheureux points de ressemblance dans nos propres mœurs.

Prétendre à une supériorité absolue sur tous les points qui laisserait dans l'ombre toutes les anciennes civilisations, ce serait exagérer la louange & exalter les temps modernes au détriment de l'antiquité. Les Grecs & les Romains présentaient de fort beaux côtés, & nous, malgré la marche

générale du progrès, nous ne pouvons nous flatter d'échapper à beaucoup des mêmes reproches dont nous voudrions ternir injustement l'ensemble de leur civilisation.

Démochènes, dans un de ses plaidoyers, distingue les différentes classes de femmes qui existaient alors. — Nous avons, dit-il, des amies (*hétairas*) pour la volupté de l'âme ; des filles (*pallakas*) pour la satisfaction des sens ; des femmes légitimes pour nous donner des enfants de notre sang & garder nos maisons <sup>1</sup>. »

Il a été question jusqu'ici des épouses seulement & du mariage ; les hétaires méritent une attention très-spéciale : elles n'étaient pas de pures filles de joie, & sont restées célèbres par leur esprit & leurs mœurs raffinées. Cette société grecque, brillante de lumières autant qu'amoureuse de forme, n'avait point encore fait

<sup>1</sup> Athénée, *Banquet des Servants*, liv. XIII.

une place digne & convenable au sexe. La femme libre pouvait seule alors, dégagée des habitudes de la famille, réunir un entourage auprès d'elle. Entre les épouses qui filaient la laine & les esclaves qui vendaient leur corps, il s'éleva donc naturellement toute une classe de femmes, besoin factice & provisoire de cette civilisation dont les mœurs étaient en retard sur l'instruction.

Il n'est point étonnant de voir les poètes, les politiques & même les philosophes fréquenter les hétaires & leur faire une cour. — Dans tous les siècles civilisés, les esprits polis & distingués ont recherché l'agréable commerce que présente la société des femmes, & les vieilles coutumes retenaient encore les épouses dans le gynécée. La grâce, l'esprit, la beauté attirent naturellement les hommages des hommes les plus capables d'apprécier finement & de sentir avec délicatesse ; les

femmes donnent souvent l'inspiration & font d'ailleurs d'excellents guides. Influence douce & salutaire, car le désir de leur plaire & d'être applaudi d'elles excite tout naturellement aux belles actions & aux œuvres glorieuses.

Socrate disait de Diotime : « Je tiens  
« d'elle tout ce que je fais sur l'amour.  
« — Elle était savante en amour & sur  
« beaucoup d'autres choses <sup>1</sup>. »

Il y avait, en Grèce, des écoles d'esprit & de volupté, comme des concours de beauté & de poésie. Cypfèle, exilé de Corinthe, fonda une ville sur les bords de l'Alphée, & y institua des prix solennels qui, tous les cinq ans, étaient décernés aux plus belles femmes. On les couronnait de même à Ténédos & à Lesbos <sup>2</sup>. — Les chrysophores qui avaient remporté le prix pour la forme de leur corps étaient célé-

<sup>1</sup> Platon, *le Banquet*.

<sup>2</sup> Athénée, *Banquet des Savants*, liv. XIII.

brées partout, de même que les vainqueurs aux jeux pithyques.

A Milet, se formaient les danseuses & les joueuses de flûte ; elles allaient peupler Corinthe. C'est à Lesbos spécialement, que les hétaires se rendaient pour s'instruire aux lettres & à la poésie : de là, elles venaient régner à Athènes, la ville la plus polie, la plus glorieuse de toute la Grèce.

Aspasie est restée la plus célèbre de toutes ces fameuses hétaires. Telle était la supériorité de son esprit, que l'on peut douter que son empire sur ceux qui l'approchaient de plus près tint principalement à son admirable beauté. « Les uns disent, rapporte  
« Plutarque, que Périclès la hanta comme  
« femme sçavante & bien entendue en  
« matière de gouvernement d'estat <sup>1</sup>. »  
On rapporte qu'elle est l'auteur de l'o-

<sup>1</sup> Plut., *Périclès*, t. II, p. 205.

raison funèbre des Athéniens morts pour la patrie, conservée dans Thucydide, monument de la plus haute éloquence qu'on puisse admirer.

Chez elle s'affemblaient, dans un aimable cercle, les grands artistes & les grands politiques. « Socrate même l'alloit aussi voir quelquefois avec ses amis, & ceulx qui la hantoient y menoient aucunesfois leurs propres femmes pour l'ouïr deviser <sup>1</sup>..... Les austères s'étonneront de voir Périclès & Socrate chez Aspasia. Blâmerons-nous la liberté de ces mœurs? Dans nos siècles modernes, au temps même des précieuses & de madame de Rambouillet, nous avons revu, dans Ninon de Lenclos, sous Louis XIV, le type de l'hétaïre antique. Les premières dames du temps, la fèvre Maintenon, la protectrice de La Fontaine, madame de

<sup>1</sup> Plut., *Périclès*, t. II, p. 205.



la Sablière, se rendaient dans son salon. Le grand Condé lui faisait la cour ; Molière. Saint-Evremond, Fontenelle, recevaient ses conseils. De notre temps, mademoiselle Mars & la grande tragédienne Rachel ont repris le même rôle ; natures douées & cultivées exceptionnellement, qui se trouvèrent malheureusement déclassées. On fait quel souvenir elles ont laissé, quels regrets leur ont conservés tous leurs amis.

Gardons-nous de rabaisser injustement de telles femmes. Il fallait qu'elles eussent une valeur intellectuelle & même morale pour obtenir la considération des premiers personnages, & des meilleurs esprits de leur temps. Elles ont pu s'abandonner à l'orgueil de posséder un grand homme, ou se laisser toucher par un cœur tendre ; mais si leurs mœurs ne furent pas irréprochables, plusieurs du moins pouvaient se vanter, comme Ninon, d'être le plus honnête homme de leur siècle.

Myrtis, au rapport de Suidas, enseigna la poésie à Pindare; Corinne, son élève, fut cinq fois déclarée victorieuse du sublime lyrique.

Parmi celles qui ont laissé mémoire, on cite encore Léontium, disciple d'Épicure, Théopompe, philosophe aussi, Sapho, surnommée la dixième muse, dont nous possédons quelques fragments pleins d'une admirable poésie, Glycère, qui fut l'amie de Ménandre. — Une autre Glycère, née à Sicyone & bouquetière, inspira à Pausias l'art de peindre les fleurs, talent qu'il portait à ce point, selon la tradition, que les oiseaux s'y trompaient & allaient becqueter sur les murs les fruits qu'il avait peints. Une pléiade entière d'hétaïres cultivaient ainsi les lettres, & faisaient partie des assemblées savantes où l'on discourait sur les arts, sur les plus hauts sujets de la philosophie.

Pour avoir une cour, pour régner ainsi

par l'intelligence & la beauté, dans la société grecque, c'était nécessité de se mettre en dehors de la vie ordinaire ; il fallait être hétaïre. — Aujourd'hui, grâce à une heureuse civilisation, les mœurs générales sont plus élevées ; toutes les honnêtes femmes ont place au soleil, peuvent rayonner dans le monde & briller au milieu de leur famille, au lieu de s'y renfermer.

Parmi les courtisanes les plus célèbres pour les folies qu'elles inspirèrent, Lamia, maîtresse de Démétrius, resta tristement fameuse chez les Grecs pour la ruine qu'en souffrirent les Athéniens.

Un jour, ceux-ci reçurent commandement de livrer la somme énorme de deux cent cinquante talents. Ce prélèvement était d'autant plus dur, que les espèces se trouvaient rares, & le temps donné était fort court. L'argent amassé, Lamia le reçut pour *avoir du favon* <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Plut., *Démétrius*, t. VIII, p. 201.

Ce fut une courtisane nommée Thais qui, au milieu de la folie d'un banquet, excita Alexandre à porter lui-même la torche dans le splendide palais de Xerxès, une des merveilles du monde.

Alexandre avait été un modèle d'austérité sage pendant la plus grande partie de sa vie. Il avait respecté les femmes prisonnières de Darius vaincu, estimant « être chose plus royale se vaincre soi-même, que surmonter ses ennemis <sup>1</sup>. »

Ce grand prince, qui ne connaissait aucun péril sur le champ de bataille, craignait les dangers de l'amour. « Quant à moi, écrivait-il à Parménion, tant s'en faut que j'aie vu ni pensé de voir la femme de Darius, que je ne veux pas seulement souffrir que l'on tienne propos de sa beauté devant moi. » Et il disait en riant, « que les dames de Perse

<sup>1</sup> Plut., *Alexandre-le-Grand*, tome VII, p. 48.

« faisoient mal aux yeux à qui les con-  
« temploit. <sup>1</sup> »

Alexandre cependant ne se conduisit pas toujours avec tant de sagesse ni de raison. Revenu à Babylone après tous ses triomphes, il se livra à la mollesse & à l'orgie. Un jour, dans un festin, il tua Clitus, son meilleur ami ; une autre fois, il écouta Thaïs, & fit l'insigne folie de brûler le palais de Xerxès.

Thaïs était native du pays d'Attique & amie de Ptolémée qui depuis fut roi d'Egypte. Cette folle fille avait du patriotisme à sa manière. Folâtrant dans toute la liberté que donnent l'ivresse du vin & les licences de la volupté, elle en vint à lui dire : « qu'encore prendroit-elle bien plus grand plaisir à bruser, par manière de passe-temps & de feu de joye, la maison de Xerxès qui avoit brulé la ville

<sup>1</sup> Plut., *Alexandre-le-Grand*, tome VII, p. 48.

d'Athènes, en y mettant elle-mesme le feu en la présence & devant les yeux d'un tel prince comme Alexandre, à celle fin que lon peust dire au temps à venir, que les femmes suivans son camp avoient plus magnifiquement vengé la Grèce des maux que les Perfes lui avoient faicts par le passé que n'avoient jamais fait tous les capitaines grecs qui furent oncques ny par terre ny par mer <sup>1</sup>. »

Tous applaudissant à ce discours, le maître se couvre la tête de fleurs, conduit le branle, & prend lui-même une torche ardente. Ses compagnons de débauche, aussi enivrés que lui, le suivent en criant & en dansant. On met le feu, les flammes s'élèvent; c'en est fait du merveilleux monument.

Alexandre se repentit sur l'heure même, & commanda que l'on éteignît le feu. —

<sup>1</sup> Plut., *Alexandre-le-Grand*, tome VIII, p. 85.

Comme pour le meurtre de Clitus, c'était trop tard.

Ainsi s'évanouissent, parfois, dans les banquets & l'entraînement des femmes, la sagesse des meilleurs hommes. Les fautes faites, elles restent.

Quant à la courtisane proprement dite, fervante de *Venus vulgivaga*, à la concubine vulgaire, que le latin brutal appelle *lupam*, elle s'est montrée commune chez tous les peuples & à toutes les époques. A commencer dans les fastes les plus anciens par cette fameuse fille du roi d'Égypte Chéops, dont Hérodote nous rapporte l'histoire. « Elle pria tous ceux qui venaient la voir de lui donner chacun une pierre pour un ouvrage qu'elle méditait. Ce fut de ces pierres, me dirent les prêtres, qu'on bâtit la pyramide qui est au milieu des trois, en face de la grande

pyramide, & qui a un phlètre & demi de côté <sup>1</sup>. »

L'argent a toujours été le nerf des fausses amours. Un jour, Socrate alla visiter une courtisane fameuse, dont la beauté était d'autant plus réputée qu'elle en répandait davantage les faveurs. La maison était splendide, les cours meublées d'esclaves, les appartements remplis d'ornements éclatans de richesse & remarquables de goût; les toilettes de la dame & de sa mère éblouissaient les yeux.

« Dites-moi, Théodote, lui demande Socrate, auriez-vous des terres? — Non. — Du moins vous avez quelque maison d'un bon revenu? — Pas plus. — Vous possédez donc des esclaves industrieux? — Pas un seul. — Mais comment suffisez-vous à vos dépenses? — Je me

<sup>1</sup> *Histoire d'Hérodote*, Euterpe, liv. II.



fais un ami, il veut m'obliger, voilà mon revenu <sup>1</sup>. »

Celles de ce genre font un objet de commerce & de luxe, non d'amour.

Les sentimens font la monnaie du cœur ; & le cœur lui-même est un trésor qui ne s'achète pas. Il ne se livre pas comme un vil lingot ; sa substance est la pensée humaine essentiellement indépendante, plus libre même que la volonté qui trop souvent fléchit sous la peur des souffrances matérielles,

Ainsi pensait Xénophon lorsqu'il écrivait :

« L'être qui vend ses charmes à prix d'argent affectionnera-t-il plus celui qui le paie, que l'homme qui vend ses denrées ou sa liberté n'aimera quiconque les achète <sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, liv. III, ch. XI.

<sup>2</sup> Xénophon, *Banquet*, ch. VIII.

Mais les passions les plus grossières l'emportent souvent sur la raison.

Certain Grec exprime sur la débauche vénale une philosophie singulière. Paraît-il étrange, dit Aristippe, d'habiter une maison qui l'a déjà été par d'autres, ou de monter un vaisseau qui a servi à quantité d'autres passagers? Je possède Laïs, mais elle ne me possède pas. Je l'aime, dites-vous : oui ; comme j'aime le vin, le poisson, & tout ce qui donne le plaisir <sup>1</sup>. »

Une telle théorie, bassement matérialiste, est la négation complète de l'union des intelligences, de l'amour des cœurs, sentiments les plus beaux, les meilleurs qui se puissent concevoir, les plus heureux dont puisse jouir la nature humaine. Au mépris de l'âme, considérer la femme comme simple instrument de volupté, c'est pré-

<sup>1</sup> Ath., *Banquet des Savants*, liv. XIII ; & Plut., *Aristippe*.

tendre la plus grande dégradation. — Mais aujourd'hui même agissons-nous toujours comme si nous pensions mieux ?

Beaucoup de gens ne regardent pas, comme Démofthènes, à dix mille drachmes pour acheter un repentir. — Les prostituées existent toujours les mêmes. Peut-on dire que leurs mœurs aient beaucoup changé ? Le rhéteur Alciphron a fait une peinture des sentimens & des habitudes des courtisanes grecques ; Lucien aussi <sup>1</sup>. Lisez leurs lettres ; le style n'en diffère aucunement de celui qu'elles emploient encore aujourd'hui.

Pétate écrit à Simalion : Si vous avez quelque chose à m'apporter, venez ; autrement ne vous en prenez qu'à vous-même de vos chagrins <sup>2</sup>. — Philumène s'adresse ainsi à Criton : « Pourquoi vous tourmenter & perdre votre temps à m'é-

<sup>1</sup> Voir *Appendice*, note Q.      <sup>2</sup> Alciphron. p. 296.

crire ? J'ai befoin de cinquante pièces d'or & non de vos lettres. Si vous m'aimez, donnez-les-moi fans retard. Si le démon de l'avarice ou de la mefquinerie vous poffède, ne me fatiguez plus inutilement, Adieu <sup>1</sup>. »

Ne dirait-on pas ce billet écrit d'hier ? On le fignerait de mille noms ; tel quel, il rapporterait encore les cinquante pièces d'or à fes auteurs.

Efope a écrit une fable que Benferade a réfumée dans un fonnet :

Un galant s'en allait plumé par fa maîtrefse,  
 Qui dit à fa voisine, en la tirant à part :  
 Je ne pleure pas fon départ,  
 Je pleure fon manteau qu'à regret je lui laiffe.

C'est que la femme *omnivore*, fous peine de croupir, doit éclater par le luxe. avoir l'attrait de l'oripeau rouge & du miroir qui attirent les alouettes & les gre-

<sup>1</sup> Alciphron, *les Courtifanes*, lettre XVI.

nouilles. — Il lui faut du luxe, fût-il faux & ridicule. « Pour assister aux jeux, Ogulnie loue des habits, des couffins, une litière, un cortège, fans compter la nourrice & la jeune confidente <sup>1</sup>. » N'est-ce point encore l'impure d'aujourd'hui qui foisonne aux champs de course?

Les traditions sont conservées, les principes en honneur autrefois parmi ces fortes de personnes galantes ne sont aucunement passées de mode. La vieille Syra dit encore à la jeune Philotès: « Plumez tous ces galants qui tombent sous vos pattes, rongez-les jusqu'aux os <sup>2</sup>. » — Mêmes leçons, hélas!

Combien pourraient être surnommées le *crible*, comme Glycère! De telle autre ne pourrait-on pas dire ce que Smicrines répondait à ceux qui demandaient ce qu'Archippe pouvait faire avec le vieux Sopho-

<sup>1</sup> Juvénal, *Satire VI*.

<sup>2</sup> Térence, *l'Hécyre*, acte I, scène I.

cle : « C'est une chouette qui veille sur un tombeau <sup>1</sup>. »

Anaxilas fait dans une comédie le portrait d'une de ces fortes de femmes : « Si quelqu'un a jamais aimé une courtisane, qu'il me nomme un être plus pervers..... Comme elles vous aiment, vous caressent, vous font jouir avec transport ! Mais aussitôt on vous dit : Mon cher, il me faudrait une petite fervante à deux pieds, un lit à quatre pieds, un fauteuil, un trépied..... pour tout dire en bref, de toutes les bêtes féroces, il n'y en pas de plus dangereuse qu'une courtisane <sup>2</sup>. »

L'or encore ferait peu, si l'on avait l'amour. — Mais voulez-vous pénétrer jusqu'au cœur, vous trouvez la cendre ; comme dans ces momies égyptiennes ou ces vieux morts d'Herculanum, qui gar-

<sup>1</sup> Athénée, *Banquet des Savants*, liv. XIII.

<sup>2</sup> Anaxilas, *Neottis* ; Athénée, liv. XIII.

dent la forme, mais ne font que poussière au-dedans.

Il est vrai qu'il en est certains qui se contentent facilement. On parlait à Aristippe des infidélités de sa maîtresse. « Je « donne beaucoup à Laïs, répondit-il, pour « en jouir, & non pour qu'un autre n'en « jouisse pas. » — Plusieurs pratiquent la même philosophie; ce sentiment ne convient qu'aux passions basses <sup>1</sup>. Le véritable amour ne doit pas être jaloux; mais il est exclusif de son essence.

La femme, donnée à l'homme pour doubler son existence, si elle est bonne, accroît sa félicité; précipite sa ruine, si elle est mauvaise.

C'est ainsi que le mal, en ce monde, est toujours près du bien pour le mérite & la récompense de l'homme, & c'est une épreuve imposée à la raison que ce désir

<sup>1</sup> Athénée, *Banquet des Savans*, liv. XIII.

instinctif, cette sympathie que nous concevons pour le sexe opposé.

Les philosophes ont épuisé en vain sur cet éternel chapitre tous les conseils de la sagesse humaine. Les plus sages, les plus hauts ont succombé; les plus froids, les plus prudents se sont laissés séduire, car la glace ne fond pas plus facilement au soleil que la résolution des plus sages devant le charme de la simple beauté corporelle.

C'est un vieil exemple de l'influence souveraine de la beauté que celui de Phryné. La courtisane était accusée de lèse-majesté divine. Hypérides, son défenseur, avait commencé sa harangue; mais la cause semblait d'avance perdue. « Il la fit venir en avant, au milieu de la place, devant les juges, &, luy déchirant sa robe, leur monstra son estomach à découvert, de manière que les juges, pour sa grande beauté, l'absolurent <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Plut., *Hypérides*, t. XXI, p. 87.



Quintilien atteste que ce fut à ce seul mouvement oratoire que l'accusée dut son acquittement. « Quelque admirable, dit-il, que fût l'éloquence d'Hypérides, quelque forte & touchante que fût son action, ce n'est pas à ces moyens que Phryné dut son salut, mais à la beauté rare de son sein que l'orateur fit paraître en ouvrant sa robe <sup>1</sup>. »

Que si l'on veut inférer de ces derniers récits que les anciens, mauvais comme nous, ne valaient jamais mieux, je rapporterai maintenant à quel propos Phryné se trouvait traduite devant l'aréopage. Il s'agissait pour elle de la peine capitale, & pourquoi? — Parce qu'on lui reprochait d'avoir ruiné la fortune de plusieurs hommes & de les avoir éloignés du service public. Il y avait à Athènes une loi qui regardait de tels cas.

<sup>1</sup> Quintilien, *de Inst. orat.*, lib. II, cap. 15.

« Elles étaient traitées avec la plus grande rigueur lorsqu'elles étaient accusées de porter les fils de famille à la dissipation totale de leur fortune, ou de les détourner des soins qu'ils devaient prendre pour se mettre en état de servir la république. Si l'accusation était prouvée, elles étaient condamnées à la mort, comme coupables d'impiété <sup>1</sup>. »

Nous manquons d'un pareil tribunal, car il semble qu'une loi dans ce sens, quoique moins draconienne dans la peine portée, ne ferait point inutile aujourd'hui. Il y a donc dans cette antiquité si rabaissée par quelques-uns, & malgré le progrès général effectué dans notre civilisation, des institutions que nous devons admirer & que nous pouvons regretter. Que ce soit une nouvelle preuve qu'il faut juger les anciens avec indulgence! Ne soyons

<sup>1</sup> Athenée, *Banquet des Savants*, liv. XIII; & Alciphron, *Lettre VI*, note 5.

pas fiers plus que de raison : nous présentons, hélas ! la plupart des mêmes vices que nous leur reprochons, & notre supériorité n'est pas incontestable sur tous les points.





*CLEOPATRE*



## CLÉOPATRE

---

**P**LUTARQUE ne croit pas inutile de présenter quelques parallèles d'hommes vicieux. « Non pas, dit-il, certainement pour donner plus grande délectation & passe-temps aux lecteurs, en leur montrant comme un tableau où il y ait de toutes sortes de peintures; mais plus tost pource que, comme Isménias le Thébain, montrant à ses disciples ceulx qui jouoient bien des flustes, avoit accoustumé de leur dire : *Il fault ainsi jouer;* & puis, en leur

montrant ceulx qui en jouoient mal : *Il ne fault pas ainsi jouer* <sup>1</sup>. »

C'est dans cet esprit, sans doute, qu'il écrit la vie d'Antoine. Nous le suivrons dans ce récit pour y considérer le personnage de Cléopâtre.

Cette fille des Ptolémées, maîtresse de Jules César & de Marc Antoine, laisse de grandes traces dans l'histoire. Par suite des folies qu'elle inspira, & de l'indignation publique qu'elles excitèrent au profit d'Octave, la paix de l'univers fut troublée à diverses reprises. Elle finit par ruiner la fortune de celui qui l'aimait. Cause directe de la chute d'une des deux dernières colonnes sur lesquelles s'appuyait encore la république romaine, elle prépara par là le plus fatal malheur qui pût arriver à cette société, l'absolutisme d'un seul & le despotisme impérial des Césars.

<sup>1</sup> Plut., *Demetrius*, tome VIII, p. 157.



Il est utile de compléter l'étude des femmes dont parle Plutarque par le saisissant tableau qu'il trace de cette passion, la plus molle & la plus effrénée qui se puisse concevoir. Ce fameux couple personnifie dans un triste & funeste exemple le désordre & l'efféminement où conduisent les passions, la ruine & les malheurs qu'elles entraînent. Plus les événements sont hauts, justes & terribles, plus l'instruction s'en montre éclatante.

Cléopâtre avait dix-sept ans quand elle hérita du sceptre, &, selon le vœu du testament paternel, épousa Dyonisius, son frère.

Ptolémée Aulètes partageant sa tendresse, mais ne voulant pas diviser son royaume, leur avait laissé des droits égaux. Les mariant ensemble, il avait pensé les unir, & devait espérer qu'ils règneraient à deux sur un seul trône. Les passions politiques troublèrent bientôt les desseins de la prudence royale.

La jeune reine se montrait ambitieuse & dominatrice; les ministres du roi, Achillas & Photin, prétendaient gouverner pour eux-mêmes. Ses talents & son esprit gênaient leur ambition & la leur rendaient redoutable; ils intriguèrent donc contre elle, & firent si bien par leurs cabales qu'elle fut obligée de fuir.

Quand éclata le bruit de Pharfale, Cléopâtre se trouvait réfugiée en Syrie. A la nouvelle de la fuite & du meurtre de Pompée, de la poursuite & du débarquement de César à Alexandrie, elle tendit les bras vers le vainqueur.

César, qui souffrait de graves embarras que lui suscitaient le roi d'Egypte & ses ministres, se tourna vers Cléopâtre, & lui manda secrètement de le venir trouver. Elle se décida aussitôt, & accompagnée d'un seul de ses amis, Apollodore le Sicilien, se jeta dans un petit bateau, & aborda de nuit au pied du château d'Alexandrie.

La crainte d'être reconnue lui suggéra un singulier stratagème ; elle s'étendit dans un faisceau de hardes, qu'on lia par une grosse courroie. Apollodore la chargea, ainsi fagotée, sur ses épaules, passa les murs & la porta à César. — Le tour était plein d'audace & d'invention. « Ce fut, « traduit Amyot, la première émorche « qui attira César à l'aimer, pource que « ceste ruse luy fait appercevoir qu'elle « estoit femme de gentil esprit <sup>1</sup>. »

Dans la fuite, il fit venir Cléopâtre à Rome, où il la combla d'honneurs. On prétendit que César reconnut le fils qu'elle lui avait donné ; il eut au moins le projet de l'épouser, car le tribun du peuple Helvius Cinna, rapporte Suétone, affura à beaucoup de monde que, d'après l'ordre de son illustre patron, & vraisemblablement dans cette intention spéciale, il avait

<sup>1</sup> Plut., *Julius Cæsar*, tome VIII, p. 243.

écrit & tenu prête une loi pour lui permettre d'épouser toutes les femmes qu'il voudrait <sup>1</sup>.

César, si prudent en politique, s'était jeté, par entraînement pour Cléopâtre, dans des entreprises dangereuses pour sa personne & nuisibles à son honneur. — Antoine, franc cœur & brutal soldat, devait y consommer sa perte : ce qui était un achoppement pour l'un devenait un précipice pour l'autre.

Antoine venait de promener ses folles débauches dans son gouvernement d'Asie. Il se faisait appeler Bacchus, & triomphait à la manière de ce dieu : c'est ainsi qu'il était entré dans Ephèse au milieu d'un cortège de femmes déguisées en bachchantes & de jeunes gens en faunes & en satyres.

La reine avait reçu l'ordre de compa-

<sup>1</sup> Suétone, liv. III.

raître en Cilicie : elle était accusée d'avoir aidé Brutus & Cassius dans la dernière guerre. Confiante dans le pouvoir de ses charmes déjà éprouvés sur Jules César & sur Cneius, fils du grand Pompée, elle se fit fort d'enlever le cœur d'Antoine. Malgré les appels que lui signifiait celui-ci, elle ne daigna se presser. Ses préparatifs, d'ailleurs, furent dignes de l'amant qu'elle allait conquérir. — C'est une description qui semble mythologique que celle de son arrivée : on dirait la représentation d'Amphitrite.

Elle navigua tranquillement sur les eaux du fleuve Cydnus, « dedans un bateau dont la poupe estoit d'or, les voiles de pourpre, les rames d'argent, que lon manioit au son & à la cadence d'une musique de flustes, haulbois, cythres, violes & autres telz instrumens dont on jouoit dedans. Et au reste, quant à sa personne, elle estoit couchée deffous un pavillon

d'or tiffu, vestue & accoustrée toute en la forte que lon peinct ordinairement Vénus, & auprès d'elle d'un costé & d'autre de beaux petits enfans habillez ne plus ne moins que les peintres ont accoustumé de portraire les Amours, avec des esventaux en leurs mains, dont ils l'esventoit. Ses femmes & damoiselles semblablement, les plus belles estoient habillées en nymphes Néréïdes (qui sont les fées des eaux), &, comme les Grâces, les unes appuyées sur le timon, les autres sur les chables & cordages du bateau, duquel il sortoit de merueilleusement douces & fouefves odeurs de parfums, qui remplissoient deçà & delà les rives toutes couvertes de monde innumérable : car, les uns accompagnoient le bateau le long de la rivière, les autres accouroient de la ville pour veoir que c'estoit, & sortit une si grande foule de peuple, que finalement Antonius estant sur la place, en son siége

impérial, à donner audience, y demoura tout feul, & couroit une voix par les bouches du commun populaire que c'estoit la déeffe Vénus, laquelle venoit jouer chez le dieu Bacchus pour le bien universel de toute l'Asie <sup>1</sup>. »

Antoine succomba à la féduction. « S'il lui estoit resté quelque scintille de bien & quelque espérance de reffource, dit Plutarque, elle l'esteignit du tout, & le gasta encore plus qu'il n'estoit auparavant <sup>2</sup>. »

Quels puiffants attraits étaient donc ceux de cette reine funeste!

« Sa beaulté feule n'estoit point si incomparable, qu'il n'y en peust bien avoir d'aussi belles comme elle, ny telle, qu'elle ravist incontinent ceulx qui la regardoient; mais sa conversation à la hanter en estoit si aimable, qu'il estoit impossible d'en

<sup>1</sup> Plut., *Antonius*. tome VIII, p. 303.

<sup>2</sup> Plut., *Antonius*. tome VIII, p. 300.

éviter la prise, & avec sa beauté, la bonne grâce qu'elle avoit à deviser, la douceur & gentillesse de son naturel qui affaissonnoit tout ce qu'elle disoit ou faisoit, estoit un aiguillon qui poignoit au vif<sup>1</sup>. »

Cette femme avoit le charme qui entraîne, le charme, plus puissant que la beauté superbe de la ligne, pouvoir de basilic qui magnétise la raison.

Telle étoit Cléopâtre, d'après le portrait que nous a laissé Plutarque. — Serpent du vieux Nil, a dit Shakspeare!

Antoine oublie tout, sa femme Fulvie qui combat pour lui en Italie, l'armée des Parthes prête à envahir la Syrie. La reine emmène son vaincu à Alexandrie, où il dépense dans des voluptés indignes la chose la plus chère & la plus précieuse que l'on puisse perdre, au dire d'Antiphon, le temps.

<sup>1</sup> Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 304.



C'étaient des festins de Balthazar. « Ils brûlaient la nuit avec des torches, » selon l'expression de Shakspeare. — Le sage eût déjà pu, prévoyant la fuite de tant de folies, tracer le nom de César sur les murs.

Qu'étaient ces fameux banquets qui duraient jusqu'au jour? On peut en juger par le récit de Philotas.

« Quand il fut en la cuisine, il y veit une infinité de viandes, & entre autres huit sangliers tous entiers que lon rotissoit, dont il fut fort esbahy, disant qu'il devoit avoir grand nombre de gens à ce soupper. Le cuisinier s'en prit à rire, & lui respondit qu'il n'y en avoit pas beaucoup, ains environ douze seulement; mais qu'il falloit que tout ce qui estoit mis sur table fust cuit & servy à son poinct, lequel se gaste & se passe en un moment.....; & à ceste cause on prépare non un soupper seul, mais plusieurs, pour autant que lon ne scauroit

deviner l'heure qu'il voudra soupper <sup>1</sup>. »

L'orgie se continuait après la table. Parfois ils se déguisaient, lui en valet, elle en chambrière : ainsi accoutrés, ils battaient le pavé, brocardaient les passants, & rapportaient souvent ce qu'ils avaient mérité, des insultes & des coups. — Après de telles nuits, ils dormaient le jour. Ivresse & volupté ! voilà *la vie non pareille* qu'ils se vantaient de mener.

Il était cependant des jours où les deux amants changeaient leurs plaisirs. Ils pêchaient à la ligne. C'est une fine & piquante anecdote que la badinerie que fit un jour Cléopâtre.

Antoine, vexé de ne jamais rien prendre, avait inventé de se servir d'un habile nageur qui, plongeant sous l'eau, allait accrocher à sa ligne des poissons de provision ; il les tirait ensuite triomphalement.

<sup>1</sup> Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 305 & 306.

Cléopâtre feignit de ne pas voir la ruse ; mais, en la prochaine circonstance, elle invita une cour nombreuse à assister au divertissement. — Antoine pêcha cette fois un vieux poisson falé.

Tous se prirent à rire, & la reine s'écria en raillant : « Laisse-nous, seigneur, à nous autres OEgyptiens habitans de Pharus & de Canobus, laisse-nous la ligne, ce n'est pas ton mestier ; ta chasse est de prendre & conquérir villes & citez, païs & royaumes <sup>1</sup>. »

Le conseil était bon. — Hélas ! dans la bouche de Cléopâtre, ce n'était qu'une moquerie.

Tels étaient les jeux d'une reine d'Égypte & d'un vieil imperator.

Antoine cependant fut forcé de partir pour Rome. Un moment, Cléopâtre perdit son amant. — Mais la vieille passion

<sup>1</sup> Plut., *Antonius*. tome VIII, p. 309.

le reprit lorsqu'il revint dans ces anciens parages, « & à la fin, ce cheval de l'âme qui est tant difficile à dompter, comme dit Platon, c'est-à-dire, la concupiscence effrénée, jetta hors & renversa toutes pensées honestes & salutaires <sup>1</sup>. » — Tant il est vrai qu'il est de ces victoires de l'âme que l'on ne peut remporter qu'à la façon des Parthes, en fuyant.

Au retour d'une désastreuse expédition, il la manda à son camp, & pour qu'elle y fût bienvenue, fit distribuer en son nom des largesses à ses soldats. — Comme si Cléopâtre leur eût apporté ses trésors !

Cependant Octavie, sans être mandée, accourut en même temps vers lui. La véritable épouse offrait de véritables secours : une grande provision de vêtements, beaucoup de bêtes de somme, de l'argent, deux mille hommes d'élite parfaitement

<sup>1</sup> Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 319.

équipés. Ayant reçu l'ordre de s'arrêter en route, fans dépit, fans plainte, elle envoya tous les présents.

La vertu comme l'intérêt plaidaient alors pour Octavie. Antoine sembla ébranlé; un instant Cléopâtre trembla pour son empire. Il faut voir comme elle recourut à toutes les intrigues de la coquetterie & de la sensiblerie la plus raffinée.

« Elle feit semblant de languir de l'amour d'Antonius, emmaigrissant son corps par faulte de prendre suffisante nourriture, & composant ses gestes si à propos, que quand Antonius la venoit veoir, elle jettoit les yeulx sur luy comme une personne ravie de joye, puis quand il s'en départoit, elle fundoit en larmes, & avoit la chere triste, la contenance morne, faisant tout à propos qu'Antonius la trouvaist souventefois plorant, & puis quand il survenoit, elle faisoit semblant d'effuyer ses yeulx & destournoit son

vifage comme fi elle n'eût pas voulu qu'Antonius la veift plorer <sup>1</sup>. »

Les amis d'Antoine lui difaient : *Si tu l'abandonnes, elle ne survivra pas*. Il craignit que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie ; il retourna à Alexandrie. — La comédie avait réuffi.

Cependant, Céfar ayant achevé fes préparatifs, fit déclarer par le sénat la guerre contre Cléopâtre & abroger la puiffance & l'empire d'Antoine, « attendu « qu'il l'avoit jà préalablement cédé à « une femme <sup>2</sup>. »

Sur terre, indépendamment de la fupériorité des forces, étaient toutes les chances de victoire ; tel était l'avis unanime des chefs & des foldats. Ce ne fut pas celui de la maîtrefse ; Cléopâtre le contraignit de commettre tout au hafard d'une

<sup>1</sup> Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 348 & 349.

<sup>2</sup> Plut., *Antonius*, tome VIII, p. 359.

bataille de mer, « regardant desjà com-  
« ment elle s'en pourroit fouir, & dispo-  
« fant de ses affaires, non pour aider à  
« gagner la victoire, mais pour plus lé-  
« gèrement eschapper quand tout seroit  
« perdu <sup>1</sup>. »

Elle s'enfuit en effet au premier choc,  
« & là Antonius monstra tout évidem-  
ment qu'il avoit perdu le sens & le cueur,  
non-seulement d'un empereur, mais aussi  
d'un vertueux homme, & qu'il estoit trans-  
porté de l'entendement, & que cela est  
vray, qu'un certain ancien a dit en se  
jouant: *Que l'âme d'un amant vit au corps  
d'autrui, non pas au sien*; tant il se laissa  
mener & traîner à ceste femme, comme  
s'il eust esté collé à elle, & qu'elle n'eust  
sceu se remuer sans le mouvoir aussi <sup>2</sup>. »

Ainsi vint à se renouveler l'histoire  
d'Hercule aux pieds d'Omphale. Celle-ci

<sup>1</sup> Plut., *Antonius*, p. 365.

<sup>2</sup> Plut., *Antonius*, t. VIII, page 398.

se parait de la peau du lion de Némée, tandis que le héros agenouillé devant elle recevait ses amoureux soufflets.

Revenus à Alexandrie, ils abolirent la société qu'ils appelaient *la Bande de la vie non imitable*, & ils en créèrent une autre sous le nom *Synapothanumenon*, c'est-à-dire de ceux qui veulent mourir ensemble. — L'orgie recommençait ; on mourait comme on avait vécu.

La reine songeait pourtant à la ruine prochaine. Elle aurait préféré se soustraire à l'infortune par la trahison plutôt que par la mort. — Un nommé Thyrfus, envoyé de César, fut écouté par elle ; mais Antoine le soupçonna, & Cléopâtre fut obligée de redoubler ses carettes pour éloigner les reproches. A l'occasion de l'anniversaire de sa naissance, elle donna une fête incomparable de magnificence & de prodigalité, « en manière que plusieurs des conviez au festin, lesquels



« y estoient venus pauvres, s'en retour-  
noient tous riches <sup>1</sup>. »

A la fausse nouvelle de la mort de Cléopâtre, Antoine s'était percé de son épée. Lorsqu'il apprit qu'elle vivait encore, il se fit porter au pied de la tour où elle se tenait renfermée avec ses femmes. Elle vint se mettre aux fenêtres & lança des cordes.

« Ceulx qui furent presens à ce spectacle, disent qu'il ne fust onques chose si piteuse à veoir; car on tiroit ce pauvre homme tout fouillé de sang, tirant aux traicts de la mort, & qui tendoit les deux mains à Cleopatre, & se foublevoit le mieulx qu'il pouvoit <sup>2</sup>. »

Dans quel état reçut-elle la visite d'Octave son vainqueur? — Les cheveux arrachés, les yeux fondus en larmes, la figure & le sein déchirés & meurtris, elle se pré-

<sup>1</sup> Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 410.

<sup>2</sup> Plutarque, *Antonius*, t. VIII, p. 16.

cipita à ses pieds, & d'une voix faible & tremblante implora grâce, elle, la fière Cléopâtre!

De tous les genres de mort, la reine avait reconnu que la piqûre de l'aspic était celui qui procurait la fin la plus douce. Elle se résigna à en user, seul moyen d'échapper à la honte que César lui préparait pour l'honneur de son triomphe, & mourut à l'âge de trente-huit ans, après en avoir régné vingt-deux, & gouverné avec Antonius plus de quatorze.

Tel fut le dénouement des amours les plus infensées, les plus fameuses en mal, qui se soient peut-être jamais vues dans le monde.

Antoine & Cléopâtre réduits à être un objet de compassion! Triste chute pour un triumvir & une Ptolémée, mais fort très-digne & très-juste de leurs fautes!

— La fin misérable de ces deux célèbres amants montre d'une façon éclatante,

combien est dangereux le désordre qu'inspirent les passions, combien sont terribles les abîmes que creusent les folles amours sous l'édifice des plus hautes & des plus grandes fortunes.

Ce sont nos fautes, nos folies qui amassent les sombres nuages ; les coups de foudre, le plus souvent, viennent des orages que nous-mêmes avons formés.

Quelle fut la cause de tous ces malheurs ? *Antoine seul, lui qui permit à sa passion de maîtriser sa raison*<sup>1</sup>. — Et Pascal a pu dire avec vérité que si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Shakspeare, *Antoine & Cléopâtre*, acte II, scène IV. § 46.      <sup>2</sup> Pascal, *Pensées*, art. IX.





*CONCLUSION*



## CONCLUSION

---

**J**E fais que je trouverai les contradicteurs les plus autorisés parmi les catholiques, au sein même des protestants. En effet, plusieurs soutiennent que jamais les doctrines payennes n'eussent pu produire un progrès moral considérable dans le sort de la femme, une civilisation en aucun point comparable à celle dont nous jouissons aujourd'hui.

Dieu me garde de ne point paraître

assez chrétien ! Je le suis de toutes les forces de ma raison & du plus profond de mon cœur. Je ne présente pas la morale antique comme égale aux enseignements évangéliques, mais comme ayant une existence indépendante en théorie & de fait dans les époques payennes. En quoi consiste la sagesse ? demande Lactance. — Elle consiste, répond-il, à croire que l'homme ne fait pas tout, parce que cela n'appartient qu'à Dieu, ni qu'il n'ignore pas tout, parce que cela n'est propre qu'aux bêtes <sup>1</sup>.

De Celui qui règne dans les cieux relèvent plusieurs sortes de manifestations sur la terre, & si le christianisme est l'expression la plus sublime de la vérité, il est aussi dans le reste du monde, en dehors de lui, des éléments incontestables de progrès & de civilisation, qui portent leur louange au même Seigneur.

<sup>1</sup> Lactance, *Choix des monuments primitifs*, par Buchon: *Institutions divines*, liv. III. p. 558.



Tout en réservant mon respect souverain pour la religion révélée, je me suis appliqué dans cette étude à l'exaltation spéciale de l'antiquité. *Numquid non Deus unus creavit nos?* dit l'Écriture <sup>1</sup>.

La vérité est une; &, quand Celui qui est le foyer de toutes vérités permet qu'un des rayons de sa splendeur arrive à l'humanité par le moyen de la raison même de l'homme, ce n'est pas moins à lui, principe éternel, qu'il faut reporter la gloire de cette lumière.

Toute conquête d'idées vraies, tout progrès de justice rendent également hommage à sa majesté infinie. Loin de manquer à la gloire de Dieu, je crois tendre à sa louange, en soumettant à ses pieds le mérite de la créature payenne, & telle paraîtra, j'espère, la seule conclusion de cette étude.

<sup>1</sup> Malach., II, 10.

Nous avons consulté la philosophie, la poésie & l'histoire. Après avoir étudié premièrement les théories des sages, examiné les principes & les préceptes des moralistes, notre observation s'est portée sur les principaux types qui apparaissent chez les poètes. Nous avons enfin recherché la confirmation par l'histoire & les faits dans l'étude de Plutarque, qui réunit à lui seul, dans ses *Vies & Parallèles*, les plus grands traits dont la femme se soit illustrée chez les Grecs & les Romains.

Ce sont les propres pinceaux des maîtres que nous avons souvent empruntés. Avec leur aide, avons-nous réussi de peindre? Apparaît-il de cette ébauche incomplète ce qu'était réellement la femme dans l'antiquité? Humiliée encore par suite de la grossièreté des mœurs primitives, ne voit-on pas déjà combien la dignité de sa personne était comprise & respectée par les sages, combien son rôle

dans la famille & la société était heureusement fixé, non-seulement tel qu'il existe aujourd'hui, mais mieux encore, tel qu'il doit jamais se produire en s'attachant au progrès futur, & conformément au pur idéal que donne la vue du beau, du vrai & du bon ?

Si nous avons pu réussir à prouver le rang élevé de la femme d'après la seule lumière naturelle, n'est-ce point une excitation nouvelle, même pour les plus religieuses & les plus chrétiennes, à se rendre dignes de remplir leur place ?

Il faut, pour faire pénétrer davantage dans toutes les classes l'idée de sa valeur personnelle, que la femme acquière une instruction plus sérieuse & plus complète que celle qu'elle possède encore généralement, qu'elle développe ses qualités intellectuelles, qu'elle se grandisse elle-même. — Au lieu de s'attribuer un rôle léger & capricieux dans le ménage,

qu'elle soit l'aide & la conseillère de son mari, l'éducatrice, le guide & la confidente de ses enfants, la douce & attentive gouvernante des choses & des gens de la maison !

Ainsi, sans nuire aucunement à son bonheur, remplira-t-elle son existence mieux que par l'intrigue & les excentricités à la mode. Le monde alors, tout en lui servant au plaisir, aura pour elle tous les attraits sérieux que l'on peut trouver dans la conversation sur les choses de l'esprit & de l'art.

« Honorez les femmes, dit Schiller, elles sèment des roses célestes sur le cours de notre vie terrestre; elles forment les nœuds fortunés de l'amour, & sous le voile pudique des grâces elles nourrissent d'une main sacrée la fleur immortelle des nobles sentiments <sup>1</sup>. » Qu'elles restent le

<sup>1</sup> Schiller, trad. par Regnier, t. I, p. 299.

côté poétique & gracieux, source de toutes les douceurs de l'union, qu'elles continuent à apporter le charme dans le monde ; mais qu'elles remplissent avant tout leur œuvre de femme intelligente, d'épouse prudente & sage, de mère soigneuse & dévouée !

Les hommes alors, pleins d'attention & touchés de reconnaissance pour le mérite des femmes, ne leur nieront jamais le respect. Ainsi remporteront-elles la dernière victoire sur les préjugés antiques & modernes, & s'attireront-elles le comble d'honneur & de dignité qui leur est dû.

L'homme & la femme s'estimant & s'entraidant, comme il convient, selon les principes de la morale, l'humanité arrivera sans aucun doute au plus haut degré de civilisation où puissent s'élever ensemble l'individu, la famille & la société.





*APPENDICE*





## APPENDICE

---

### NOTES

---

#### A

« Le prix d'achat, le don de matin & le douaire représentent trois époques successives de l'émancipation de la femme.

« L'achat des femmes fut la première formule du mariage du genre humain. Il remplaça l'état sauvage où l'homme ravissait l'objet de ses désirs.

« Ce que l'homme paya d'abord aux parents était le prix d'une chose, car la femme commença par être considérée comme objet de volupté, avant de s'élever, par une émancipation lente & graduelle, à être la compagne & l'égale de l'homme ; ou bien c'était la composition du rapt, si le consentement des parents n'avait pas d'abord été obtenu.

Devenu ensuite le prix du consentement, les parents sont obligés de le partager avec la famille même, là où son propre consentement commence à être nécessaire. L'amour fait naître la *morgengabe*, le don du matin; la reconnaissance & la prévoyance de l'époux & du père de famille, le douaire. » (Kœnigswarter, *Etudes historiques sur le développement de la société humaine.*)

## B

« Le premier polygame fut un homme maudit. Ce fut Lamech, qui, en épousant deux femmes, fit trois êtres en une seule chair.

« Mais, dira-t-on, les bienheureux patriarches non-seulement eurent plusieurs femmes, mais ils prirent même encore des concubines. En recommandant la continence, & en mettant un frein à la multiplicité des mariages, qui tendait à peupler le monde, il est évident que l'Évangile a aboli l'ancienne loi qui disait : *Croissez & multipliez*. Et pourtant ces deux lois, en apparence contradictoires, émanent du même Dieu, qui voulut d'abord que l'espèce humaine s'accrût, & qui, dans ce but, lui lâcha les rênes, jusqu'à ce que le monde fût rempli & que l'espèce humaine fût assez nombreuse

pour devenir le fujet d'une nouvelle discipline. » (Tertullien, Exhortation à la chasteté. *Choix des monuments primitifs de l'ère chrétienne*, par Buchon. Paris, 1842, p. 251.)

Saint Augustin développe à un point de vue particulier les raisons de l'union d'Abraham avec Agar. Quoique les motifs qu'il donne semblent assez singuliers, il en ressort pourtant quelque excuse pour la polygamie primitive dans le genre humain. (Voir *Cité de Dieu*, liv. xv, ch. III, & liv. xvi, ch. xxvi.)

## C

« Les courtisanes ne purent pendant longtemps paraître en public que la figure couverte d'un voile ou d'un masque. Il leur était défendu d'exercer leur profession dans l'intérieur des villes. A Athènes, elles fréquentaient le Céramique, le Sciros & le vieux Forum, dans lequel était situé le temple de Vénus *πυργίος*, lieu que Solon leur avait assigné. On les rencontrait encore dans un forum dépendant du port Pirée & nommé *στον μαρτζά*, long portique. » (Poll.)

« Dans quelques villes les courtisanes étaient distinguées des autres femmes par un costume par-

ticulier. Le législateur d'Athènes ordonna qu'une modeste simplicité fût le signe distinctif des femmes honnêtes; aux courtisanes seules étaient réservés les riches atours. » (*Clem. Alex.*, *Pedag.*, lib. III, cap. 3.)

## D

« Quid fordidius, quid inanius decoris & turpitudinis plenius, meretricibus, lenonibus, cæterisque hoc genus pestibus dici potest? Aufer meretrices de rebus humanis, turbaveris omnia libidinibus. Constitue matronarum loco, labe ac dedecore dehonefaveris. » (*S. Aug.*, de Ordine, liber 1, cap. 12, édit. des Bénédictins. Paris, 1679, t. 1, p. 333, B.)

## E

Pour obvier au danger de la prostitution clandestine dont les conséquences échappent au contrôle de l'autorité, « saint Louis croit devoir autoriser les prostituées à rentrer dans les villes, sous la condition qu'elles résideront dans des quartiers spéciaux & entièrement séparés des autres habitations. Cette autorisation de saint Louis est le pre-

mier acte de tolérance émané de l'autorité, & de quelle autorité? de ce roi célèbre par ses vertus, sa prudence, de ce prince enfin que l'Eglise a placé parmi les saints. Pour que ce roi si pieux se résignât à un tel sacrifice, il fallait donc qu'il en reconnût la nécessité absolue & fût convaincu qu'il importait au plus haut degré à l'ordre intérieur & à la morale publique. » (*Rapport au Sénat*, par M. Goulhot de Saint-Germain, séance du 22 juin 1865.)

## F &amp; G

Sans licence poétique, & dans toute la brutalité d'un philosophe, M. Proudhon exprime la même opinion : l'infériorité physique de la femme résulte de sa *non-masculinité*. La nature a fait de la femme « un être passif, un réceptacle pour les germes que seul l'homme produit, un lieu d'incubation comme la terre pour le grain de blé. » (*De la Justice dans la Révolution & dans l'Eglise*, tome III, p. 339.) — Et ne va-t-il pas plus loin que les Grecs? « La femme, dit-il, est une réceptivité. De même qu'elle reçoit de l'homme l'embryon, elle en reçoit l'esprit & le devoir. » (*Id.*, tome III, p. 372.)

## H

M. Proudhon, observant avec toute la froideur

du philosophe les gentilleffes d'esprit de sa petite fille, dit avec mélancolie : « Cette enfant a toute la philosophie qu'elle aura jamais & qu'une femme par sa propre force peut acquérir : des à peu près, des analogies, des fausses ressemblances, des drôleries, des *variantes* tout au plus; mais rien de défini, ni analyse, ni synthèse, pas une idée adéquate, pas ombre d'une conception. » (*De la Justice dans la Révolution & dans l'Eglise*, t. III, p. 358.)

Voici le passage complet où M. Proudhon s'explique sur l'infériorité morale de la femme : « Sa conscience est plus débile, de toute la différence qui sépare son esprit du nôtre; sa moralité est d'une autre nature; ce qu'elle conçoit comme bien & mal, n'est pas identiquement le même que ce que l'homme conçoit lui-même comme bien & mal, en sorte que, relativement à nous, la femme peut être qualifiée un *être immoral*. » (*De la Justice dans la Révolution & dans l'Eglise*, t. III, p. 364.)

## I

« Cependant le jour de l'assemblée arriva, & les évêques, par l'ordre du roi Gontran, se réunirent dans la ville de Mâcon.... Il y eut dans ce

synode un des évêques qui disait qu'on ne devait pas comprendre les femmes sous le nom d'*hommes*. Cependant les arguments des évêques le firent revenir, parce qu'on lui fit voir que les livres de l'Ancien Testament nous enseignent « qu'au jour que Dieu créa l'homme, il les créa mâle & femelle, appelant la femme & l'homme d'un même nom, & les appelant tous les deux *homme*. Jésus-Christ est nommé le fils de l'homme, parce qu'il est né d'une vierge, c'est-à-dire d'une femme à laquelle il dit, lorsqu'il a métamorphosé l'eau en vin : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous & moi? » & d'autres paroles. Ces témoignages & plusieurs autres le convinquirent & firent cesser la discussion. » (Grégoire de Tours. Histoire de France, liv. VIII, *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France*, par M. Guizot, t. 1, p. 449.)

## J

« Les convenances du corps, dit Herder, consistent à rester tel qu'il devait être, & tel que Dieu l'a formé. La vraie beauté n'est rien autre que la représentation qui résulte de l'accord de la perfection interne & de la santé. » (*Idées sur l'histoire de la philosophie*, par Herder, traduit par Edgar Quinet, Paris, 1834, in-8°, t. 1, pp. 257-258.)

## K

Les unions tardives ont aussi de graves inconvénients. — Tout homme de sens & de cœur ne peut qu'applaudir aux scrupules de cette honnête mère de famille dont Ninon de Lenclos rapporte l'histoire. On voulait marier sa fille, jolie, jeune & pleine de santé, à un certain président Meunier, rachitique, pâle & malingre. Le monde trouvait qu'elle faisait une folie de refuser ce qu'on voulait bien appeler un beau mariage. La mère se raisait sur ses raisons. Exaspérée, à la fin, des insistances qu'on lui faisait : « Non, dit-elle, je ne consentirai jamais à ce que le président épouse ma fille, je veux en faire une honnête femme, & je ne lui donnerai qu'un mari qui se porte aussi bien qu'elle. »

## L

« Quelques peuples profondément imbus de ces vérités ont pris soin de proclamer par des institutions spéciales que la femme, en se renfermant au foyer, contribue aux succès extérieurs de la famille, d'une manière plus efficace qu'en intervenant personnellement au dehors. En Chine, par exemple,



lorsqu'un fonctionnaire public a donné des preuves extraordinaires de zèle & d'habileté, le souverain ne se borne pas à le récompenser ; il décerne en même temps à sa femme une distinction honorifique. Le brevet conférant ce témoignage de la satisfaction impériale ne manque pas de constater que la femme ainsi distinguée a rendu à l'État un service signalé, en ménageant à son mari une vie douce & heureuse, & en doublant par là les forces que celui-ci a pu consacrer à l'exercice de ses fonctions. » (*La Réforme sociale en France*, par Le Play, t. 1, pp. 186 & 187.)

## M

« J'en vois quelques-unes de vous tout occupées à enduire incessamment leurs cheveux pour leur donner une couleur blonde. Elles rougissent presque de leur patrie ; elles sont fâchées de n'avoir pas pris naissance dans les Gaules ou dans la Germanie. Elles tâchent de se dédommager en transportant à leur chevelure ce que la nature a donné à ces nations. Triste présage que cette brillante chevelure ! vaine & triste beauté qui se termine enfin par la laideur ! En effet, sans parler des autres inconvenients, n'est-il pas vrai que, par l'usage de

\*

ces parfums, on perd insensiblement les cheveux ? N'est-il pas vrai que le cerveau même est ordinairement affaibli par ces humeurs étrangères qui le gâtent à la fin, & par l'excessive ardeur du soleil, auquel vous prenez plaisir d'enflammer & de sécher votre tête ? Peut-on aimer des ornements qui produisent de si funestes effets ? Faut-il appeler beau ce qui n'est qu'un composé de choses si peu convenables ?

« Quoi, vous ne sauriez laisser vos cheveux en repos ! Tantôt vous les frisez, tantôt vous les défrisez ; tantôt vous les rehauffez, tantôt vous les abaissez : aujourd'hui vous les tressez, demain vous les laissez flotter avec une négligence affectée ; & quelquefois vous vous chargez d'un tas énorme de cheveux empruntés, que vous accommodez tantôt en forme de bonnet pour y emprisonner votre tête, tantôt en forme de pyramide pour montrer votre cou à découvert. » (Tertullien, *Traité de l'ornement des Femmes*, VI & VII.)

## N

« La netteté extérieure représente en quelque sorte l'honnêteté intérieure.

« Soyez propre, Philotée, qu'il n'y ait rien sur vous de traînant & mal agencé.

« L'éléphant n'est qu'une grosse beste, mais la plus digne qui vive sur terre, & qui a le plus de sens : je veux vous dire un traict de son honnesteté. Il ne change jamais de femelle & ayme tendrement celle qu'il a choisie, avec laquelle néantmoins il ne parie que de trois ans en trois ans, & cela pour cinq jours seulement, & si secrètement, que jamais il n'est veu en ceste acte ; mais il est bien veu pourtant le sixiesme jour, auquel avant toute chose il va droict à quelque rivière, en laquelle il se lave entièrement tout le corps, sans vouloir aucunement retourner au troupeau, qu'il ne soit auparavant purifié. » (*Introduction à la vie dévotte*, par Saint François de Sales, III<sup>e</sup> partie, contenant plusieurs advis touchant l'exercice des vertus, chap. xxv & xxxix ; *id.* III<sup>e</sup> partie, chap. xv & xii.)



« Celui qui n'a pas soin de ses dents, qui ne tâche pas, du moins, de les entretenir en bon état, trahit déjà par cette seule négligence des sentiments ignobles. » (*Lavater, Essai sur la physionomie*, cinquième fragment, chap. viii.)

## P

M. Le Play loue le système de succession en vigueur chez les Anglais, lequel n'abandonne aux filles que la moindre part de l'héritage paternel.

« Devenus indépendants des questions de fortune, les mariages se contractent moins habituellement entre personnes appartenant aux mêmes familles & aux mêmes situations sociales ; d'où résulte, entre les diverses classes de la société, une fusion féconde en résultats. Cette organisation de la propriété réduit le nombre des mariages consanguins, conclus si souvent, dans le régime du partage forcé, en vue de conjurer la division de certains immeubles ; elle classe aux rangs supérieurs de la société les femmes douées des plus éminentes qualités de leur sexe ; il se produit ainsi, de haut en bas & de proche en proche, une sélection favorable au progrès de la race entière & dont les heureux résultats ont toujours été constatés en Angleterre & dans notre ancienne province de Normandie. »  
(*La Réforme sociale en France*, par Le Play, t. 1, p. 185.)

## Q

## CROBYLE ET CORINNE

CROBYLE. — Ecoute bien ce que tu dois faire & comment il faut te conduire avec les hommes... Je t'ai élevée, ma fille, comme mon unique espérance.

CROBYLE. — ..... J'ai pensé qu'à ton âge tu me nourrirais à ton tour, en te procurant à toi-même de belles toilettes, de l'aifance, des robes de pourpre, des servantes.

CORINNE. — Comment cela, maman? que voulez-vous dire?

CROBYLE. — En vivant avec les jeunes gens, en buvant..... avec eux moyennant finance.

CORINNE. — Comme Lyra, la fille de Daphnis?

CROBYLE. — Oui.

CORINNE. — Mais, maman, c'est une courtisane.

CROBYLE. — Voyez le grand malheur! Tu deviendras riche comme elle, tu auras de nombreux amants. Pourquoi pleures-tu, Corinne? Ne vois-tu pas tout ce qu'il y a de courtisanes, comme elles sont recherchées, combien elles gagnent d'argent?

J'ai connu Daphnis en haillons, avant que sa fille fût jolie & regardée. Tu vois maintenant comme elle est mise : de l'or, des robes brodées, quatre servantes.

MUSARIUM ET SA MÈRE

LA MÈRE. — Tu vois tout ce que nous recevons de ce jeune homme : il ne t'a encore donné ni obole, ni robe, ni chaussures, ni parfums ; mais ce sont toujours des réponses évasives, des promesses, des espérances à long terme ; il répète sans cesse : Ah ! si mon père.... Ah ! si j'étais maître de mon héritage, tout ferait à toi ! Et toi, tu prétends qu'il a juré de t'épouser.... Et tu crois cela ! C'est probablement pour cette raison que l'autre jour, comme il n'avait pas de quoi payer son écot, tu lui as donné ton anneau, à mon insu ; il est allé le vendre pour boire, & tu lui as donné ensuite ces deux colliers d'Ionie, qui pesaient deux dariques chacun, & que le patron Praxias de Chios t'avait rapportés d'Ephèse, où il les avait fait faire. Il fallait bien en effet que Chéréas eût de quoi payer son écot avec ses amis.... En vérité, ce garçon-là est un trésor que Mercure a fait tomber chez nous.

MUSARIUM. — Mais il est beau, sans barbe ; il me dit qu'il m'adore, il verse des larmes, & puis il

est fils de Dinomaque & de Lachès l'aréopagite ; il nous promet de m'épouser ; il nous donne les plus belles espérances, dès que son vieux aura fermé l'œil.

LA MÈRE. — Qu'est-ce qu'il t'a donné pour cette fête ?

MUSARIUM. — Rien, maman.

LA MÈRE. — Il est donc le seul qui ne fache rien foutirer à son père, lui dépêcher un esclave fripon, demander de l'argent à sa mère, en la menaçant, si elle refuse, de se faire soldat de marine ! Il aime mieux rester planté chez nous, à titre onéreux, ne donnant rien, & empêchant de recevoir des autres.

Ces abominables rôles de mère, ces odieux caractères d'homme, se rencontrent encore dans le monde & parmi les courtisanes. (Lucien, *Dialogue des courtisanes*, traduction par E. Talbot. Paris, Hachette, 1857, pp. 364, 366 & 367.)







*INDEX*



## INDEX

DES PRINCIPAUX OUVRAGES QUI ONT SERVI DE SOURCES  
ET DES ÉDITIONS  
AUXQUELLES LES RENVOIS S'APPLIQUENT

- Anthologie Grecque*, in-12. — Paris, Hachette, 1863.  
*Antiquités Grecques*, traduit de l'anglais de Robinfon, in-8.  
— Paris, Didot, 1837.  
*Aristote*, trad. par Barthélemy Saint-Hilaire, grand in-8. —  
Paris, Dumon & Durand, 1858.  
*Choix des Monuments primitifs de l'Eglise chrétienne*, par A.  
Buchon, in-4. — Paris, Panthéon littéraire, 1852.  
*De la Justice dans la Révolution & dans l'Eglise*, par Prou-  
dhon, in-12. — Paris, Garnier, 1858.  
*De la Réforme sociale en France*, par Le Play, in-8. — Paris,  
Plon, 1864.  
*Essai historique sur la Société civile dans le monde romain*, par  
C. Schmidt, in-8. — Paris, Hachette, 1853.  
*Essai sur la Phytognomie*, par Lavater, in-fol. — La Haye,  
1781.  
*Fêtes & courtisanes de la Grèce*, in-8. — Paris, 1821.  
*Histoire d'Hérodote*, trad. par Larcher, in-12. — Paris,  
Lefèvre, 1840.

- Histoire morale des Femmes*, par E. Legouvé, in-12. — Paris, Sandré & Dentu, 1856.
- Histoire de la Femme*, par A. Martin, in-12. — Paris, Didier, 1863.
- Histoire de l'Art chez les anciens*, par Winckelman, in-4. — Paris, Janfen, an II.
- Homère, Iliade*, trad. par E. Bareste, in-8. — Paris, Lavigne, 1843.
- Homère, Odyssée*, trad. par E. Bareste, in-8. — Paris, Lavigne, 1842.
- Idées sur la Philosophie de l'histoire de l'humanité*, par Herder, trad. Quinet, in-8. — Paris, Levrault, 1834.
- Institution oratoire de Quintilien*, trad. par Ouizille, in-8. — Paris, Panckoucke, 1829.
- La Cité de Dieu* de saint Augustin, par E. Saiffet, in-12. — Paris, Charpentier, 1855.
- La Femme jugée par les grands écrivains des deux sexes*, par Larcher, in-4. — Paris, Havard, 1861.
- La Liberté dans le mariage*, par E. de Girardin, in-12. — Paris, Librairie nouvelle, 1854.
- Les Courtisanes Grecques*, par E. Defchanel, in-32. — Bruxelles, Kieffling, 1853.
- L'Etat & la République de Platon*, trad. de Grou, in-12. — Paris, Charpentier, 1853.
- Les Césars*, par Franz de Champagny, in-12. — Paris, Bray, 1859.
- Les Femmes peintes par elles-mêmes*, in-12. — Leipzig, Dürr, 1858.
- Le Banquet*, œuvres complètes de Platon, trad. par Victor Cousin, in-8. — Paris, Rey, 1831.
- Les Lois de Platon*, trad. de Grou, in-12. — Paris, Charpentier, 1854.

- Le Banquet des Savants*, œuvres d'Athénée, traduit par Lefebvre de Villebrune, in-4. — Paris, Lamy, 1839.
- Les Vies des Hommes illustres de Plutarque*, traduites du grec par Amyot, avec des notes de Brotier & Vauvilliers, revues par E. Clavier, in-8. — Paris, Cuffac, 1801.
- Le Théâtre des Grecs*, par le P. Brumoy, revu par Raoul Rochette, in-8. — Paris, Cuffac, 1820.
- Les OEuvres d'Hésiode*, trad. par M. Gin. — Paris, 1785.
- Lettres grecques, par le rhéteur Alciphron*, in-12. — Paris, Nyon, 1785.
- Ménandre*, par G. Guizot. — Paris, Didier, 1855.
- OEuvres complètes de Thucydide & de Xénophon*, par A. Buchon, in-4. — Paris, Defrez, 1840.
- OEuvres complètes de Lucien*, trad. par E. Talbot. — Paris, Hachette, 1857.
- OEuvres complètes de Térence*, trad. par F. Collet, in-18. — Paris, Lefèvre, 1845.
- Recherches sur la Condition civile & politique des femmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours*, par Ed. Laboulaye, in-8. — Paris, Durand, 1843.
- Rome au Siècle d'Auguste*, par Charles Dezobry, in-8. — Paris, Dezobry, 1846.
- Satires de Juvénal*, trad. par Duffaulx, édition revue par J. Pierrot, in-8. — Paris, Panckoucke, 1839.
- Suétone*, trad. par de Golbéry, in-8. — Paris, Panckoucke, 1830.
- Tacite*, trad. par Dureau de Lamalle, in 8. — Paris, Michaud, 1817.
- Théâtre de Plaute*, trad. par Naudet, in-18. — Paris, Lefebvre, 1845.
-



## TABLE

	Page.
INTRODUCTION . . . . .	v
I. De l'influence de l'élément chrétien . . . . .	1
II. De l'influence de l'élément germain . . . . .	13
III. Premiers âges . . . . .	27
IV. Les Philosophes. — <i>Aristote, Platon.</i> . . . .	45
V. Les Moralistes. (Principes & préceptes.) —	
1° <i>La Fille.</i> . . . . .	57
VI. Les Moralistes. (Principes & préceptes.) —	
2° <i>La Femme &amp; le Mariage.</i> . . . . .	81
VII. Les Poètes. — <i>Examen des types.</i> . . . . .	133
VIII. L'Histoire Grecque . . . . .	173
IX. L'Histoire Romaine . . . . .	203
X. Les Hétaïres . . . . .	233
XI. Cléopâtre . . . . .	263
CONCLUSION . . . . .	287
APPENDICE. . . . .	297





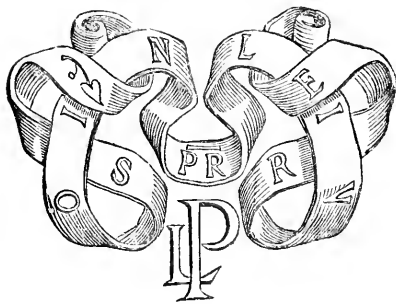
RECTIFICATIONS APRÈS IMPRESSION

Page 9, *au lieu de*: Les anciens, felon cet écrivain, « n'avaient  
« pas même conçu le sentiment du véritable amour! — *lisez*: Les  
anciens, felon cet écrivain, n'avaient pas même conçu le sentiment du  
véritable amour! »

Page 36, lignes 3 & 4, au lieu de *inftitution*. lisez : *inftitution*.













OCT 15 1984

**PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET**

---

**UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY**

---

